

SERMONS

PAR

ISAAC LÉVY,

Grand-Rabbin à Vesoul.



PARIS

SANDOZ & FISCHBACHER, ÉDITEURS,

33, rue de Seine et rue des Saints-Pères, 33.

1875

SERMONS

PAR

ISAAC LÉVY.

SERMONS

PAR

ISAAC LÉVY,

Grand-Rabbin à Vesoul.



PARIS

SANDOZ & FISCHBACHER, ÉDITEURS,

33, rue de Seine et rue des Saints-Pères, 33.

—

1874

VERDUN
Imprimerie Renvé-Lallemant, rue St-Paul, 6.

PRÉFACE.



Si nous publions un volume de Sermons ce n'est pas que nous ayons la prétention de fournir ainsi à nos collègues, même à ceux qui sont plus jeunes que nous et entrent seulement dans le Sacerdoce, des modèles à suivre.

Notre unique désir est que les Sermons contenus dans le présent volume et qui ont été accueillis avec sympathie quand ils ont paru pour la première fois, les uns en brochures, les autres dans les journaux israélites, puissent contribuer à à l'édification de nos frères et sœurs en Israel et surtout à la consolation de ceux qui souffrent et qui demandent à la religion de panser leurs plaies et de guérir leurs blessures.

Vesoul, en janvier 1874.

Isaac LÉVY.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Mes Frères bien-aimés,

Quand je vous ai annoncé vendredi dernier que nous parlerions encore aujourd'hui de l'immortalité de l'âme, plus d'un d'entre vous aura dû se demander : mais quel rapport un pareil sujet peut-il avoir avec la fête de Soukoth? C'est à cette question que je veux répondre avant d'entrer en matière.

A celui qui a l'habitude de raisonner et de comparer, la fête que nous célébrons aujourd'hui ne rappelle pas seulement la marche des israélites dans le désert, mais, par une association d'idées assez naturelle, elle le fait songer à son âme et aux destinées qui lui sont réservées.

Ne peut-on pas comparer, en effet, aux israélites parcourant le désert sans autre abri que leurs fragiles tentes, l'âme humaine traversant le monde, abritée par le corps qui, lui aussi, est une tente bien peu solide, exposée à tous les vents et à toutes les intempéries, mais qui est protégée et conservée par le Seigneur, pour que l'âme puisse arriver à

sa fin qui est de se perfectionner et de mériter la vie éternelle qui lui est promise.

D'après ce que je viens de vous dire, vous reconnaîtrez que, tout en parlant d'un sujet qui, au premier abord, semble étranger à la solennité de Soukoth, nous ne nous éloignons pourtant pas trop du cercle d'idées que cette solennité doit éveiller en nous.

Mais n'y a-t-il pas quelqu'inconvénient à aborder des points de doctrine dans un temple où l'auditoire est toujours mêlé d'éléments divers, où, à côté d'hommes habitués à méditer sur les vérités qui importent à notre salut, s'en trouvent d'autres, que le manque d'instruction et le travail auquel ils sont astreints ont empêchés de s'occuper de questions religieuses, et ne vaudrait-il pas mieux se borner à des entretiens tout pratiques, portant sur des choses connues de tout le monde?

C'est là l'opinion de beaucoup de gens, mais je ne puis la partager. Il y a un certain nombre de vérités qui existent au fond de toutes les intelligences. On les appelle les vérités du sens commun, et ce sont justement ces vérités qui sont le fondement de toutes les religions et de toutes les philosophies. Le plus grand savant n'arrive pas sur ces points à d'autres conclusions que le plus humble artisan. Seulement les croyances de ce dernier sont vagues, obscures; il ne saurait ni les exposer, ni les défendre; l'autre, au contraire, sait formuler nettement ce qu'il croit et l'appuie sur des preuves

solides. Il n'y a donc pas à craindre de n'être pas compris quand on cherche à enseigner des dogmes comme celui de l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme, car ces vérités sont déjà connues d'une manière vague et confuse, il ne faut plus que les présenter avec méthode et clarté, et les auditeurs, quelque peu instruits qu'ils soient, diront immédiatement : C'est bien là ce que nous croyons...

Il y a plus. Je pense qu'il est même nécessaire d'aborder quelquefois dans la chaire des points de doctrine.

Toute science repose sur des principes dont il faut bien se pénétrer avant de songer à leur application, et sans lesquels on ne fait jamais autre chose que suivre une aveugle routine. Or, la science de bien vivre a également des principes qu'on ne peut ignorer sans de graves inconvénients. Ne faut-il pas, en effet, avant de songer aux devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, que nous soyons bien convaincus qu'il existe un Dieu, et avant de parler aux hommes de leur salut éternel, ne faut-il pas leur prouver qu'il y a une éternité? La religion, dit-on, impose la croyance à ces vérités! Mais nous sommes arrivés à une époque (et nous ne nous en plaignons pas) où l'autorité de la théologie a reçu de rudes atteintes. On ne se contente plus aujourd'hui de croire, on veut savoir pourquoi l'on croit. La raison longtemps captive a reconquis ses droits méconnus naguère, et c'est à elle qu'il faut s'adresser aujourd'hui si l'on veut

faire reconnaître la vérité. C'est pourquoi, après vous avoir montré que la religion israélite enseigne l'immortalité de l'âme (1), j'essaierai aujourd'hui d'appuyer ce dogme sur les preuves que nous fournit la raison si maltraitée par certains croyants, cette raison qui est pourtant l'auxiliaire le plus puissant des idées religieuses, et à laquelle recourent volontiers même ceux qui lui jettent l'anathème.

Vous savez tous, mes Frères, qu'il y a en nous un principe qui, quoiqu'en relations étroites avec notre corps, en est pourtant distinct. Ce principe, c'est l'âme. Nous l'apercevons par ses manifestations extérieures, et ces manifestations précisément nous montrent que l'âme, quoiqu'unie au corps, ne se confond pas avec lui.

En effet, nous pensons, nous voulons, nous sentons. Or, penser, vouloir et en quelque sorte même sentir, sont des opérations tout à fait indépendantes du corps. Penser, c'est un acte purement intellectuel; vouloir, c'est encore un fait moral qui se passe entièrement dans l'âme, car c'est intérieurement qu'on prend telle ou telle détermination, et le corps ne fait qu'exécuter ce que l'âme a résolu; il n'est que l'instrument de la volonté. Sentir peut aussi être quelquefois un fait purement moral, car nous éprouvons des joies et des douleurs auxquelles le corps reste complète-

(1) Dans mon sermon de Kol Nidré, traitant de l'*Immortalité chez les Israélites.*

ment étranger. Nous souffrons quand ceux que nous aimons sont malades, cependant notre corps est bien portant. Nous sommes heureux quand ils recouvrent la santé, notre corps, pourtant, ne se porte pas mieux qu'auparavant. Une mère souffre quand elle est séparée de son enfant; sa douleur fait place à la joie la plus vive quand la séparation cesse. Or, ce n'est pas le corps qui nous expliquera ni cette douleur ni cette joie. Si tous les faits dont nous venons de parler n'ont pas leur raison d'être dans le corps, la cause qui les fait exister doit se trouver ailleurs. Il faut la chercher dans l'âme, et comme les faits sont distincts du corps, le principe d'où ils naissent en est également distinct.

Ce qui prouve encore que nous avons en nous un principe qui ne saurait se confondre avec le corps, c'est que nous sommes souvent portés à des actes qui sont en contradiction manifeste avec les intérêts du corps. Ce dernier, en effet, tend à éviter tout ce qui peut nuire à sa conservation. C'est ce qui nous explique l'effroi que nous ressentons à l'approche de la mort. Si pourtant, à un moment donné, nous imposons silence à notre amour instinctif de la vie, si nous courons au-devant de ce qui peut la compromettre, évidemment nous n'obéissons plus au corps, car il ne saurait nous commander un acte contraire à sa conservation.

Est-ce, en effet, le corps ou bien est-ce l'âme qui pousse un homme à exposer sa vie pour un autre

homme qu'il ne connaît même pas? Est-ce le corps ou bien est-ce l'âme qui entraîne une héroïque jeunesse sur les champs de bataille quand la patrie est menacée? Est-ce le corps ou bien est-ce l'âme qui inspire tous ces dévouements glorieux que l'histoire recueille à toutes les époques pour les transmettre à la postérité? Ou bien il faut nier tous ces faits, c'est ce qui est impossible, car ils sont réels; ou, pour les expliquer, il faut admettre que l'âme se distingue du corps et n'est pas lui.

Ce premier point une fois reconnu, le dogme de l'immortalité n'est pas difficile à concevoir. L'âme et le corps n'étant pas une seule et même chose, l'un peut périr sans que l'autre cesse d'exister pour cela, quoiqu'ils aient vécu dans des relations très-étroites. N'y a-t-il pas aussi de bien étroites relations entre l'époux et l'épouse, entre la mère et son enfant, et pourtant la mort de l'un n'entraîne pas nécessairement celle de l'autre. Il en est de même du corps et de l'âme, et ce qui est difficile à comprendre, dit un philosophe du XVIIe siècle (1), ce n'est pas leur séparation, c'est plutôt leur union. Cet assemblage d'esprit et de matière a, en effet, de quoi nous surprendre, mais que l'esprit, qui n'est pas soumis aux lois de dissolution régissant la matière, puisse survivre à la matière, il n'y a là rien qui doive nous étonner.

Ce que nous venons de dire vous montre seulement que l'âme peut survivre au corps, mais de

(1) Fénelon. *Traité de l'existence de Dieu.*

ce qu'une chose est possible, il ne s'ensuit pas qu'elle soit réellement. Il nous faut donc d'autres arguments encore qui nous feront voir d'une manière positive que l'âme ne meurt pas avec son enveloppe terrestre, et l'observation de la nature va nous fournir le premier de ces arguments.

Rien, pas un atome, ne se perd dans l'univers. Le corps même ne meurt pas, il se transforme. Il était une matière organique, animée, il devient ce qu'on appelle une matière chimique, c'est-à-dire une matière inanimée et inerte. Il retourne à la poussière, comme le dit l'Écriture, עפר אתה ואל עפר תשוב. Tu es poudre et tu retourneras à la poudre, mais il ne rentre pas dans le néant. Eh bien, si le corps ne disparaît pas du monde, pourquoi l'âme, qui est bien plus précieuse, disparaîtrait-elle? Y aurait-il pour elle seule des lois autres que pour le reste de la nature? La raison n'admet pas pour l'âme une pareille exception. L'Écriture ne l'admet pas non plus. Et ici nous rappellerons ces paroles de l'Ecclésiaste, car elles sont significatives וישב העפר אל הארץ כשהיה והרוח תשוב אל אלהים אשר נתניה « Et la poussière retournera à la terre telle qu'elle était, mais l'esprit retournera vers Dieu qui l'a donné. » Ce qui veut dire : le corps ne s'anéantit pas, il redevient ce qu'il était, et puisque le corps ne meurt pas, l'âme mourra encore moins; elle revient, elle aussi, à son état primitif, elle retourne vers Dieu.

La conviction que cette première preuve fait

naître en nous, se fortifie encore quand nous observons ce qui se passe dans le monde.

Nous y voyons, en effet, un désordre moral qui nous ferait douter de la justice de Dieu, qui nous ferait douter de Dieu même, si nous ne songions pas que le Seigneur a l'éternité devant lui pour se justifier. Dans tous les temps et dans tous lès lieux on a remarqué que la vertu n'a pas toujours les récompenses qu'elle mérite, et que trop souvent le vice lève audacieusement sa tête triomphante.

Écrivains sacrés et profanes, auteurs anciens et modernes, tous ont signalé ce désordre, les uns pour nier, les autres pour justifier la Providence. Et ne nous est-il pas arrivé à nous-mêmes de nous poser douloureusement cette question : Y a-t-il une justice? Notre raison n'a-t-elle jamais été étouffée en nous par l'excés de la souffrance non méritée, et n'avons-nous pas, comme Job, maudit le jour de notre naissance, l'heure où on est venu annoncer à notre père, un fils t'a été mis au monde? Ou bien, si nous n'avons pas éprouvé nous-mêmes l'injustice des hommes, ne l'avons-nous pas pu constater quand elle atteignait nos semblables? N'avons-nous jamais vu le droit méconnu, et l'intrigue s'emparer des faveurs qui devaient être réservées au mérite seul? N'avons-nous jamais vu (comme dit un philosophe moderne) des coupables mourir dans l'énivrement de leur triomphe, et des hommes vertueux quitter obscu-

rément cette vie sans avoir pu obtenir, je ne dis pas la récompense de leur vertu, mais au moins le respect qu'elle aurait dû leur attirer ? Et ce serait là cette justice divine qu'on ne cesse de nous vanter et de proposer à notre imitation ! Non, non, cette justice n'est qu'un mot, si le désordre moral que nous remarquons ici bas, n'est pas réparé, s'il ne vient pas un temps où, selon l'expression de l'Ecclésiaste, « Dieu jugera les justes et les injustes, un temps pour tous les desseins des hommes et pour toutes leurs actions *là*, » c'est-à-dire dans cette autre vie, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres et où ne s'offrira plus à nos yeux cet affligeant spectacle qui nous déchire si souvent le cœur ici bas, quand nous voyons, comme l'auteur de *Kohelet*, « que dans le lieu établi pour juger il y a de la méchanceté, dans le lieu établi pour faire justice, de l'impiété. » C'est en vain qu'on s'efforce de disculper la Providence, on n'y parviendra jamais si l'on n'enseigne la croyance à une autre vie ; sans ce dogme, toutes les raisons par lesquelles on voudra justifier Dieu, se condamneront par leur propre insuffisance. — Examinons ces raisons une à une.

On nous dit tout d'abord : le mal trouve sa punition et le bien sa récompense dans les suites naturelles qui découlent de l'un et de l'autre. Ainsi l'intempérance ruine la santé, la modération la maintient. C'est là une justification qui pourrait frapper la première fois qu'on l'entend, mais la

réflexion découvre bientôt qu'elle ne saurait suffire. En effet, une bonne justice veut qu'il y ait une pénalité égale pour des crimes égaux. Or, les suites naturelles du mal varient selon les individus. Ainsi, tel homme au tempérament robuste se livrera à tous les excès sans altérer sa santé, et tel autre succombera dès les premiers pas. Ce n'est pas tout. La justice absolue telle qu'elle doit exister en Dieu, demande que le bien soit récompensé tout comme elle demande que le mal soit puni. Or, est-il vrai que toute vertu traîne nécessairement la récompense à sa suite? Où est, par exemple, ma récompense si je meurs aujourd'hui pour mon prochain, ou pour le triomphe d'une idée utile à l'humanité? Quelle suite heureuse pour moi est attachée à ma mort, si je péris tout entier dans mon sacrifice, si mon âme ne me survit pas?

Vous voyez, mes Frères, tout ce qu'une pareille justification de Dieu a d'incomplet. Nous allons arriver à une autre qui n'est pas plus que la précédente de nature à nous satisfaire.

D'après celle-ci, le désordre moral que nous remarquons dans le monde est parfaitement réparé par la loi civile. Mais cette loi civile ne punit que les infractions aux prescriptions de justice, elle n'a pas le moindre blâme pour ceux qui transgressent les préceptes non moins saints de la charité. Elle frappe le malheureux qui, torturé par la faim, demanderait au vol un peu de nourriture, et elle a raison, car rien, pas même la misère, ne saurait

légitimer le mal, mais elle épargne l'homme sans entrailles qui refuse au pauvre un faible secours destiné à le faire vivre.

Il y a plus. La loi humaine n'atteint pas même toutes les infractions aux règles de justice. Il y a des actes nombreux dont elle ne peut pas demander compte à leurs auteurs et que pourtant la morale flétrit et réprouve.

Là même où elle est compétente, elle ne frappe pas toujours juste, car elle est appliquée par des hommes et est par conséquent faillible comme eux. Ne condamne-t-elle pas quelquefois des innocents, et les annales judiciaires n'ont-elles pas déjà eu souvent à enregistrer des erreurs irréparables? Je veux bien qu'aujourd'hui on se trompe moins souvent; mais si dans cent siècles, dans mille siècles un seul homme mourrait pour une faute qu'il n'a pas commise, si, depuis que le monde existe, on n'avait encore condamné qu'un seul innocent, cela suffirait pour nier la justice divine et pour montrer qu'ici bas n'existe pas cet ordre moral que la conscience réclame si impérieusement.

Ce n'est pas tout encore. La justice absolue ne peut pas permettre qu'on relâche des coupables, et cependant les hommes qui la représentent parmi nous, sont souvent obligés de le faire, parce qu'ils se laissent égarer par des sentiments honorables, il est vrai, mais qui n'en portent pas moins atteinte à la justice.

Et d'ailleurs, cette loi civile récompense-t-elle

réflexion découvre bientôt qu'elle ne saurait suffire. En effet, une bonne justice veut qu'il y ait une pénalité égale pour des crimes égaux. Or, les suites naturelles du mal varient selon les individus. Ainsi, tel homme au tempérament robuste se livrera à tous les excès sans altérer sa santé, et tel autre succombera dès les premiers pas. Ce n'est pas tout. La justice absolue telle qu'elle doit exister en Dieu, demande que le bien soit récompensé tout comme elle demande que le mal soit puni. Or, est-il vrai que toute vertu traîne nécessairement la récompense à sa suite? Où est, par exemple, ma récompense si je meurs aujourd'hui pour mon prochain, ou pour le triomphe d'une idée utile à l'humanité? Quelle suite heureuse pour moi est attachée à ma mort, si je péris tout entier dans mon sacrifice, si mon âme ne me survit pas?

Vous voyez, mes Frères, tout ce qu'une pareille justification de Dieu a d'incomplet. Nous allons arriver à une autre qui n'est pas plus que la précédente de nature à nous satisfaire.

D'après celle-ci, le désordre moral que nous remarquons dans le monde est parfaitement réparé par la loi civile. Mais cette loi civile ne punit que les infractions aux prescriptions de justice, elle n'a pas le moindre blâme pour ceux qui transgressent les préceptes non moins saints de la charité. Elle frappe le malheureux qui, torturé par la faim, demanderait au vol un peu de nourriture, et elle a raison, car rien, pas même la misère, ne saurait

légitimer le mal, mais elle épargne l'homme sans entrailles qui refuse au pauvre un faible secours destiné à le faire vivre.

Il y a plus. La loi humaine n'atteint pas même toutes les infractions aux règles de justice. Il y a des actes nombreux dont elle ne peut pas demander compte à leurs auteurs et que pourtant la morale flétrit et réprouve.

Là même où elle est compétente, elle ne frappe pas toujours juste, car elle est appliquée par des hommes et est par conséquent faillible comme eux. Ne condamne-t-elle pas quelquefois des innocents, et les annales judiciaires n'ont-elles pas déjà eu souvent à enregistrer des erreurs irréparables? Je veux bien qu'aujourd'hui on se trompe moins souvent; mais si dans cent siècles, dans mille siècles un seul homme mourrait pour une faute qu'il n'a pas commise, si, depuis que le monde existe, on n'avait encore condamné qu'un seul innocent, cela suffirait pour nier la justice divine et pour montrer qu'ici bas n'existe pas cet ordre moral que la conscience réclame si impérieusement.

Ce n'est pas tout encore. La justice absolue ne peut pas permettre qu'on relâche des coupables, et cependant les hommes qui la représentent parmi nous, sont souvent obligés de le faire, parce qu'ils se laissent égarer par des sentiments honorables, il est vrai, mais qui n'en portent pas moins atteinte à la justice.

Et d'ailleurs, cette loi civile récompense-t-elle

aussi la vertu ? L'Etat a bien quelques faveurs pour des actions extraordinaires, pour des actions d'éclat, mais fait-il aussi quelque chose pour les vertus humbles et cachées ? A-t-il des prix à décerner à la piété filiale, aux actes de charité ? La société, lors même qu'elle voudrait récompenser les vertus ordinaires, ne le pourrait pas, et tout récemment encore un écrivain célèbre constatait cette impossibilité et disait : « C'est en Dieu seul que la vertu trouve sa récompense (1) »

L'opinion publique vient-elle au moins combler les lacunes que laisse la loi civile? Est-ce elle qui se chargera de tresser des couronnes à la vertu ignorée? Est-ce elle qui frappera de sa réprobation les coupables que la justice ne peut atteindre, et répare-t-elle ainsi ce désordre dont gémit le penseur ?

Certaines personnes le croient, mais nous ne pouvons leur laisser cette illusion. L'opinion publique ne recherche pas la vertu qui se cache, elle n'accorde ses hommages qu'à ce qui brille. C'est l'ostentation qu'elle récompense, les dehors de la vertu plutôt que la vertu elle-même.

Quant aux vices, elle ne les pèse pas toujours dans la même balance; elle les excuse ou les flétrit selon qu'ils ont des suites heureuses ou malheureuses. Il n'y a pas assez d'injures pour celui qui a entrepris une action criminelle et qui n'y a pas

(1) Guizot. Discours prononcé à l'Académie française lors de la distribution des prix Monthyon.

réussi ; mais si le succès seconde l'audace, oh ! alors la scène change ; alors celui, qui, avec un peu moins de bonheur, eût été coupable, est un grand homme, un homme d'un génie rare. Tout le monde l'admire, tout le monde est à genoux devant lui, sauf à le déchirer, si la chance lui devient contraire.

Cette adoration ou plutôt cette idolâtrie du succès, est attestée par l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, et tous les jours encore nous pouvons la constater.

En effet, l'homme qui, à côté de nous, aura tenté de faire une fortune rapide par des moyens illégitimes, ne sera qu'un fripon indigne de pitié s'il échoue dans ses projets, mais que le hasard le favorise, on s'incline devant lui, on s'honore d'être de ses amis et on est tout fier d'être reçu dans sa maison.

D'ailleurs, l'opinion publique varie selon le monde qu'on fréquente. Il y a un certain monde où l'on rit de ceux qui respectent les liens sacrés de la famille et où l'on applaudit ceux qui s'efforcent de les briser ; il y a un monde où l'honneur vous ordonne de tuer votre semblable afin de laver dans son sang une injure souvent peu grave ; il y en a un autre, enfin, où il est beau de faire mille bassesses pour parvenir, pour satisfaire ses désirs ambitieux.

Ce n'est pas tout encore. L'opinion publique n'est pas stable : elle brûle aujourd'hui ce qu'elle

a adoré hier, elle adorera demain ce qu'elle brûle aujourd'hui. Et c'est une règle si peu conforme à la justice dont le caractère est d'être absolu et universel, c'est-à-dire d'être la même en tous temps et en tous lieux, c'est cette règle qui serait destinée à rétablir l'ordre qui manque ici bas? Mais une pareille réparation en demanderait encore une autre, car elle consacrerait de nouvelles injustices.

On a encore essayé de trouver une sanction de la loi morale qui dit que tout bien mérite une récompense et tout mal une punition, dans la conscience, ce tribunal que, dit-on, Dieu a placé en nous pour nous condamner ou nous absoudre, selon que nous nous conformons à la divine volonté ou que nous nous en écartons; et on a dit, l'approbation de la conscience est le plus doux prix de nos efforts vertueux, comme son blâme est le châtiment le plus terrible de nos fautes. Mais cette sanction est loin de suffire. Si la satisfaction d'avoir accompli un devoir peut, à la rigueur, être une compensation de notre travail et de nos luttes, le remords ne saurait cependant être la punition de nos méfaits, car, en ce cas, les plus coupables seraient les moins punis. En effet, le remords s'émousse par l'habitude et il diminue à mesure qu'on s'enfonce dans le mal. C'est un fait reconnu que l'homme qui, par degrés successifs, arrive à commettre un crime dont sa mort sera l'expiation, éprouve moins de regrets après cet acte que lorsqu'il a attenté pour la première fois à la propriété

d'autrui. Donc, si les tourments de la conscience étaient notre seul châtiment, celui-ci ne serait plus proportionné à la faute, les plus coupables seraient les plus favorisés, et ainsi se trouveraient méconnues les règles les plus élémentaires de la justice.

Laissons donc toutes ces explications qui n'expliquent rien et recourons à la seule vraie, à la seule possible, à une vie nouvelle où il sera fait à chacun selon son mérite; autrement nous compromettrions par de maladroits plaidoyers la cause que nous voulons défendre, et au lieu de fortifier dans les hommes la croyance à la justice divine, nous ne ferions que l'affaiblir.

Ce n'est pas seulement la justice de Dieu que nous mettons en cause en niant l'immortalité de l'âme, sa sagesse n'est pas moins compromise.

Nous n'avons, en effet, qu'à nous observer pour voir qu'il y a en nous des tendances qui ne seront jamais satisfaites si tout est terminé pour nous à la mort. Notre intelligence aspire à l'infini ; elle voudrait tout connaître et cependant aucun homme ne peut embrasser toutes les connaissances. La science est si vaste qu'on a été obligé de la mutiler, et il n'est donné à chacun de nous que d'en arracher des parcelles. Ainsi les uns étudient le droit et cherchent à savoir comment il est possible d'arranger les différends qui s'élèvent entre les hommes. D'autres demandent à la nature ses secrets, et cette étude de la nature se divise encore en différentes branches. D'autres s'occupent d'ar-

river par la raison à la connaissance du Créateur et des lois qui doivent régler nos rapports avec lui et avec nos semblables. D'autres, enfin, demandent au passé des enseignements pour le présent et l'avenir, et nous retracent ainsi l'histoire des temps anciens. Mais lors même que nous pourrions tout apprendre, notre soif de connaître ne serait pas satisfaite. Plus on apprendrait, plus on se sentirait ignorant; plus on saurait, plus on voudrait savoir. On ne se contenterait plus de connaître tout ce qui peut nous servir ou même de connaître ce qui ne nous sert pas, comme, par exemple, les lois qui régissent les astres, mais on voudrait comprendre l'infini. On voudrait comprendre comment l'être, qui n'a ni commencement ni fin, a pu créer un monde fini et borné; comment un esprit pur a pu communiquer une partie de son essence à nous qui sommes formés du limon de la terre. Mais ce sont là des mystères qui ne se dévoileront jamais ici-bas à la raison humaine, et il y a encore bien des choses que nous sommes condamnés à ignorer tout le temps que durera notre séjour sur cette terre.

Qui a cependant donné à notre intelligence ces aspirations vers l'infini? N'est-ce pas Dieu lui-même? Et pourquoi, s'il est sage, ne nous a-t-il pas donné aussi les moyens de contenter ces aspirations, de satisfaire ces tendances qu'il a mises en nous? Non, la sagesse de Dieu n'existe pas plus que sa justice, si l'âme n'est pas immortelle. Non, le

Seigneur n'est pas sage; ou bien il arrivera un jour où les voiles qui nous couvrent encore une partie de la vérité se déchireront, où notre âme avide de connaître pourra se désaltérer à la source de toute vérité et de toute connaissance.

Ce n'est pas seulement dans notre intelligence, mais encore dans nos sentiments que se montrent nos tendances vers l'infini. Nous voudrions, en effet, toujours, éternellement témoigner notre affection à ceux que nous aimons, et demain cependant ils pourront nous être enlevés; demain, peut-être, nous n'aimerons plus qu'une ombre, qu'un souvenir, et notre tendresse ne se manifestera plus que par nos regrets et nos larmes. Est-ce donc être sage que de nous inspirer des sentiments plus durables que les objets sur lesquels ils portent? Est-ce être sage que de nous mettre au cœur une tendresse qui aspire à l'éternité, quand les êtres qui doivent en jouir sont finis et périssables et qu'il vient un moment où ils nous seront arrachés pour jamais? Où est donc la sagesse de Dieu si l'âme n'est pas immortelle? Où est surtout sa bonté que nous exaltons si fort dans nos prières? Quoi! Dieu est bon! et il met en nous des désirs qui ne doivent jamais se satisfaire! Montrer un morceau de pain à un affamé et lui dire: tu ne l'auras pas, c'est une cruauté, tout le monde en conviendra. Eh bien, c'est quelque chose de semblable que Dieu ferait avec nous. Il nous dirait : vous pouvez aspirer à l'infini, mais vous n'y atteindrez jamais.

Et pourquoi donc, s'il est si bon, a-t-il fait de nous les êtres les plus malheureux de la terre? L'oiseau nourrit quelque temps son petit, et puis il l'abandonne à ses propres forces; le jeune oiseau forme une nouvelle famille et devient étranger à sa mère. Mais pour nous l'absence ne brise pas les liens qui nous unissent à nos parents, à nos enfants, à nos frères, à nos sœurs. Quand ils sont loin de nous, notre pensée va les retrouver, elle franchit avec eux les espaces et fussent-ils au-delà de l'Océan, notre cœur les suivrait. Nous souffrons de leurs douleurs et nous en souffrons d'autant plus que notre imagination nous les représente quelquefois plus grandes qu'elles ne sont réellement. Et quand la mort nous les enlève, le temps, ce suprême consolateur, ne parvient pas à nous les faire oublier, leur image chérie reste gravée en nous et nous arrache souvent des larmes bien amères. Avec eux se sont envolées toutes nos joies, leur perte a décoloré notre existence; nous ne vivons plus comme les autres, nous ne prenons plus part à à leurs plaisirs; des êtres bien-aimés ont été ravis à notre tendresse et tout nous paraît dépeuplé. Pourquoi donc Dieu a-t-il mis en nos cœurs cet ardent amour pour nos proches, si cet amour ne doit servir qu'à nous rendre misérables ici-bas, qu'à empoisonner notre existence terrestre? Est-ce donc pour que nos plus saintes croyances viennent se flétrir au souffle desséchant de l'expérience? Est-ce pour que, dans notre désespoir, nous ac-

ceptions cette maxime impie d'un sceptique de nos jours : Dieu, c'est le mal, et que, comme lui, nous nous laissions emporter à cette imprécation sauvage : « Dieu, retire-toi ! »

Vous le voyez, mes frères, justice, sagesse, bonté de Dieu : tout disparaît, tout périt dans un commun naufrage, tout n'est qu'illusion et mensonge si notre vie n'est que de ce monde. Mais tout se comprend, tout s'explique, si l'âme est immortelle. Que prouve, en effet, le désordre moral ici-bas, si Dieu a l'éternité pour le réparer ? Que prouve la disproportion de nos facultés avec nos tendances, s'il y a une autre vie où ces tendances trouveront à se satisfaire ?

O ! cessez de murmurer, vous qu'afflige le spectacle du vice heureux et de la vertu aux prises avec l'adversité. Il viendra un moment où les rôles seront intervertis, où l'impie, qui lève orgueilleusement la tête comme le cèdre du Liban, tombera foudroyé par la justice divine, où l'homme de bien, hnmble et malheureux, jouira du fruit de ses œuvres, et où se réalisera pour lui cette parole de l'Écriture : הזרעים בדמעה ברנה יקצרו. « Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans l'allégresse. « Il récoltera, lui aussi, dans cette autre existence qui commence pour nous quand finit notre existence terrestre.

Une autre existence ! entendez-vous, pécheurs, une autre existence ! c'est-à-dire, jugement et condamnation pour ceux qui ont agi contrairement

au devoir. Cessez de vous étourdir, cessez de mentir à votre conscience et ne faites pas semblant de croire que le tombeau c'est le néant. Non! non! la mort n'est que le passage à une autre vie, vie bien amère pour le coupable qui ne se sera pas repenti et qui ne sera pas revenu de ses égarements.

Oui, la mort nous conduit à une vie nouvelle. Ne pleurez donc plus, vous qu'elle a frappés dans vos affections. Ils ne sont pas perdus ceux que vous aimiez. Ils vous ont devancés dans la céleste patrie où vous arriverez à votre tour, et où vous serez réunis à eux pour l'éternité. Et nous tous, mes Frères, nous tous qui travaillons, qui luttons, qui gémissons accablés par des douleurs de toute nature, soyons fermes, soyons courageux, et vivons soutenus par l'espérance que ce travail, ces luttes, ces douleurs ne sont pas en vain. Que signifient quelques jours de souffrance quand on a devant soi une éternité de bonheur? Qu'est-ce que ces jouissances dont nous sommes privés ici-bas en comparaison des félicités que Dieu nous réserve?
יפה שעה אחת של קורת רוח בעולם הבא מכל חיי העולם הזה
Mieux vaut, disent nos sages, une heure de béatitude dans la vie future que toute cette vie présente.

Songeons donc au but, mes Frères, et marchons-y d'un pas droit et assuré; qu'importe que nous arrivions les pieds déchirés et meurtris, pourvu que nous arrivions! Quand le voyageur a trouvé un gîte, il ne sent plus les fatigues de la

route, il ne voit pas que ses vêtements sont en lambeaux et qu'il en a laissé une partie aux ronces du chemin. Il sait où poser sa tête, et il ne se souvient plus du passé. Et nous aussi, mes bien-aimés, quand nous serons arrivés au terme de notre course et que nous serons reçus dans le sein du Seigneur, nous oublierons bien vite que nous avons eu des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter, et nous serons heureux auprès de celui qui est la source de tout bonheur et de toute félicité. Amen !

LES JOIES DE LA RELIGION.

Méditation pour la fête de Soukoth.

« Tu célébreras la fête des Tabernacles pen-
» dant sept jours quand tu rentreras (le
» blé) de ton aire et (le vin) de ta cuve.
» *Tu te réjouiras* dans ta fête, toi, ton
» fils, ta fille, ton serviteur, et ta servante,
» et le lévite, et l'étranger, et l'orphelin,
» et la veuve qui sont dans tes villes. »
Deuteron. XVI, 2, 13, 14 ; voir aussi
Lévit. 23, 40.

Ces mots : « Tu te réjouiras dans ta fête » nous révèlent un caractère particulier de la religion israélite, ils nous montrent qu'elle ne proscrit pas les joies de ce monde comme étant contraires à notre salut éternel.

Dans une autre religion on prêche le renoncement complet aux biens de ce monde, on y considère comme une vertu l'acte de s'arracher même aux plus saintes affections pour se donner tout entier à Dieu. On y enseigne que cette terre ne doit

être autre chose pour nous qu'une vallée de larmes, que le ciel ne s'ouvre devant les hommes que s'ils ont souffert ici-bas et que le bonheur dans une autre vie ne peut s'acheter qu'au prix des douleurs qu'on s'est imposées pendant la vie terrestre.

Le Judaïsme ne connait pas ces exagérations, et cela tient à ce qu'il met la raison au-dessus du sentiment.

Sans doute, il ne proscrit pas le sentiment, car il fait souvent appel à notre amour pour le Seigneur, mais il le soumet à une règle capable de le contenir. Et pour montrer que le Judaïsme a suivi la voie la plus raisonnable, il n'est pas nécessaire de rappeler les nombreuses erreurs dans lesquelles on est tombé dans une autre confession par l'abus du sentiment. Ces erreurs ont été désavouées, et quoiqu'elles n'aient été que le résultat des enseignements donnés par la religion dans laquelle elles ont pris naissance, nous n'avons plus le droit d'en rendre cette religion responsable du moment qu'elles les a condamnées. Mais il nous suffira de constater que cette religion prêche un abandon complet des joies de ce monde, pour conclure de là qu'en exaltant outre mesure l'amour que nous devons à Dieu, elle méconnait la sagesse du Créateur, jette un défi à la nature humaine, et par cela même, perd une partie du pouvoir qu'elle devrait exercer sur les âmes.

C'est Dieu, en effet, qui dispense les douleurs et les joies, c'est lui qui les fait succéder les unes

aux autres, comme il fait succéder le jour à la nuit. Accepter les premiers comme pouvant nous rapprocher de Dieu, rejeter les autres comme devant nous en éloigner, c'est vouloir être plus sage que lui, c'est prétendre corriger son œuvre.

Ce n'est pas tout, ce Dieu qui nous a créés pour le bonheur a mis aussi en nous le désir d'y arriver, et l'on ne parviendra jamais à étouffer ces légitimes aspirations. Les efforts tentés dans ce but peuvent avoir quelque succès auprès d'un petit nombre d'esprits exaltés, mais généralement les hommes n'arrivent qu'avec peine à renier leurs instincts et leurs tendances. Quand la nature est en lutte avec les doctrines, c'est la nature qui triomphe, et ce triomphe peut devenir fatal aux idées religieuses, car dès qu'une croyance est obligée de tolérer dans la pratique ce qu'elle défend en théorie, elle perd une partie de son prestige, et celui qui aura désobéi à la loi sur un point, ne craindra pas de lui désobéir bientôt sur un autre où pourtant tous les droits sont pour elle.

C'est ce que le Judaïsme a compris, et loin de proscrire les joies innocentes que ce monde peut nous offrir, il semble, au contraire, nous y convier.

« Vous vous réjouirez, » dit l'Ecriture plusieurs fois en parlant des solennités de *Schebouoth* et de *Soukoth*. Cette dernière surtout, qui était particulièrement consacrée aux réjouissances, fut souvent désignée par les Israélites sous le nom de החג

la fête, la fête par excellence. C'est ainsi qu'elle est appelée aussi dans notre rituel l'époque de notre joie, זמן שמחתנו

Ainsi le Judaïsme reconnait que nous sommes nés pour le bonheur, et il ne condamne pas en nous le désir d'y arriver. Mais ce bonheur nous ne devons pas le chercher uniquement dans les satisfactions matérielles. Il est d'autres joies, plus pures, plus saintes et qui contribuent plus que les premières à notre véritable félicité, ce sont les joies de l'esprit, et la source de ces joies, c'est la religion.

On croit généralement que la félicité promise par la religion ne pourra devenir notre partage que dans une autre vie. Cette opinion est erronée. C'est en ce monde déjà que la religion nous rend bienheureux. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à ouvrir les yeux et nous verrons qu'en tout temps les gens les plus religieux étaient aussi les plus heureux.

Nos pères ont traversé dix-huit siècles de souffrances et de persécutions. Errant par tout l'univers, ils ont marqué partout leur passage par le sang de leurs martyrs. L'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi ont été témoins de leurs supplices. Les sectateurs des diverses religions divisés sur tant d'autres points s'unissaient contre eux dans une haine commune, et quand l'Inquisition allumait pour eux ses bûchers, parce qu'ils ne voulaient pas se rallier à la foi chrétienne, les disciples de Mahomet les égorgeaient, parce qu'ils refusaient

d'embrasser l'islamisme. Cependant au milieu de ces persécutions, la religion pour laquelle ils souffraient les soutenait, les consolait, les rendait heureux, et ils s'y attachaient davantage. Les tortures les plus atroces, les supplices les plus raffinés ne leur arrachaient pas cette abjuration qu'on attendait, et au moment où s'exhalait leur dernier souffle, ils donnaient encore un dernier témoignage de leur croyance dans le Dieu unique et ils rendaient l'âme avec ces mots : שמע ישראל » אלהנו » אחד Ecoute, Israël, l'Eternel notre Dieu, l'Eternel est un.

Plus tard quand les mœurs s'adoucirent, les persécutions sanglantes cessèrent. Mais nos pères restèrent encore longtemps privés de leurs droits. On voulut bien les considérer comme hommes, mais non comme citoyens. Ils étaient exclus de toutes les charges publiques, soumis à des impôts vexatoires et humiliants. On ne leur permettait que l'exercice de certaines professions, et on avait soin de choisir celles qui, tout en devenant pour l'Etat une source de revenus, exposaient en même temps nos pères à la colère des peuples (1).

Et pourtant ces hommes auxquels on enlevait le bien le plus précieux, la liberté de consacrer à leur pays, leur intelligence et leurs talents, ces hommes qu'on fuyait comme des parias ; qu'on

(1) On leur permettait le commerce, même l'*usure*, car plus les Juifs acquéraient de richesses, mieux les rois et les seigneurs pouvaient les rançonner.

reléguait dans des quartiers séparés et auxquels manquait tout ce qui pour nous constitue le bonheur, ces hommes trouvaient encore de la joie dans la pratique de leurs devoirs religieux. Au dehors, ils le savaient eux-mêmes, ils n'étaient que des objets de mépris et de dérision. Mais dans leurs temples, quand ils chantaient les louanges du Seigneur, ils redevenaient les enfants de ce Dieu unique que leur religion a fait connaître au monde, ils redevenaient ce peuple de prêtres, chargé de porter à toutes les nations les idées de civilisation et de progrès.

Enfin le jour de la justice arriva. Toutes les barrières qui séparaient Israël des autres peuples tombèrent sous le souffle puissant de la raison, et Israël fut convié au banquet de la liberté. Il y en eut alors parmi nos pères qui, dans tous les biens que la patrie leur offrait, n'en apprécièrent qu'un seul, ils n'étaient heureux que d'une chose : de pouvoir librement et ouvertement adorer leur Dieu. Quant aux joies de ce monde, ils continuèrent à se les interdire comme par le passé. Ils ne renoncèrent pas à la vie ascétique qu'ils avaient menée jusqu'alors, et ils ne cessèrent pas de s'imposer par piété des jeûnes et des privations. On pouvait voir encore dans les premières années de ce siècle des hommes jeûner deux ou trois jours par semaine. Dans ces abstinences fréquentes, dans cette mortification assidue de la chair, ils trouvaient d'austères délices, car s'ils s'y livraient, c'était

pour plaire à Dieu, c'était par amour pour lui. Ils se faisaient sans aucun doute une fausse idée de la religion israélite, car non-seulement elle ne nous demande pas ces marques d'une dévotion exagérée, mais elle y est même opposée. Nous le voyons par ces paroles d'un de nos plus célèbres docteurs Rabbi Lévi ben Gerson (1) :

קצת האנשים יחשבו עבודה לשם יתברך מה שיענו גופם עניי וזה הפך רצון השם יתברך ולזה תמצא שלא העמירה התורה דבר יהיה בו ענוי לנפש הבהמת רק מעט ביום אחת בשנה והיה זה כך כי הכחות הנפשיות החסריות הוכנו לעבודת השכל ולא יוכן להם זה אם לא היו בבריאותם ולזה מי שיהיה סבה להחלות הגף אשר בחלותו ייחלו אלו הכחות הנה הוא יבלבל כוונת השם יתברך

« Il y a des gens qui croient rendre un culte à Dieu en mortifiant leur corps par le jeûne, mais ils agissent précisément contre sa volonté. La *Thora* ne nous a recommandé nulle part de mortifier notre chair hormis une seule fois, (le jour du *Kipour*). Et elle a eu raison de ne pas nous faire ces recommandations, car le corps est l'instrument de l'âme. Or, il faut que cet instrument soit dans un parfait état de conservation pour qu'il puisse servir. Si donc on l'affaiblit, on en rend l'usage impossible, et on agit ainsi contre les intentions du Très-Haut ; on détruit son plan » (2). Ils se trompaient donc ceux qui croyaient se rendre agréables au Seigneur par les macérations qu'ils

(1) Vulgairement appelé Ralbag.

(2) Commentaire sur le livre des Proverbes, ch. 11, v. 17.

faisaient subir à leurs corps, mais leur erreur était pour eux une source de joies. Il en est de même de certaines gens qui vivent de nos jours, et qui, n'étant pas assez instruits de nos croyances, s'en font une fausse idée. Ils se soumettent souvent à des pratiques que la religion ne recommande pas; ils admettent comme articles de foi des superstitions que non-seulement la religion ne nous ordonne pas de croire, mais qu'elle repousse. Ils sont dans l'erreur ; cependant cette erreur est douce pour eux ! Ces minuties auxquelles ils s'astreignent ils les croient nécessaires à leur salut, et c'est pour eux une véritable joie de pouvoir les observer. Ces superstitions ont autant d'importance pour eux que les dogmes fondamentaux de la religion. Ils se trompent, mais ils sont heureux !

Mais si la religion, même mal comprise, peut déjà contribuer au bonheur des hommes, si elle peut leur procurer de si douces joies, combien plus pures, combien plus suaves sont celles qu'elle nous offre quand nous la connaissons, quand nous nous pénétrons de son esprit.

C'est ici le cas de protester contre d'injustes reproches adressés souvent à notre croyance par ses propres fidèles. Combien de fois n'a-t-on pas répété que la religion israélite ne donne pas satisfaction aux besoins du cœur, qu'elle ne contribue pas à la joie de ceux qui la suivent ! Oui, il y a du vrai dans cette assertion.

Il y a des israélites auxquels leur religion ne

peut offrir aucune joie, car ils ne la pratiquent pas, et ils ne la connaissent pas. Nous venons de voir que ceux-mêmes qui se font une fausse idée de leur croyance y trouvent déjà du bonheur quand ils observent les prescriptions qu'elle recommande. Mais ce n'est là qu'un bonheur imparfait et dont ne voudrait pas l'homme qui fait usage de sa raison, et qui ne croit pas que Dieu ait mis cette faculté en lui pour qu'il l'étouffe et la fasse taire. C'est d'ailleurs un bonheur fragile que le moindre souffle peut renverser, car il ne repose sur rien de solide. Le plus petit doute proposé à celui qui n'a pas appuyé ses croyances sur la raison fait chanceler et écrouler tout l'édifice! (1) Pour que la religion puisse véritablement contribuer à notre félicité, il faut qu'on la connaisse, il faut qu'on se familiarise avec les idées élevées qu'elle renferme, il faut qu'on soit convaincu que ces idées sont conformes à la raison.

Et quelle autre religion remplit mieux ces conditions que la nôtre? Où la raison se trouve-t-elle plus à l'aise qu'avec nos dogmes qui ne semblent être autre chose qu'une émanation de la raison

(1) Bachya compare ceux qui croient aux vérités religieuses, parce qu'ils les ont reçues par tradition et non par conviction raisonnée, à une troupe d'aveugles conduits par un seul clairvoyant. Si le guide infidèle à sa mission trahit ceux dont il doit diriger les pas, ou si l'aveugle qui marche immédiatement derrière lui trébuche et tombe, toute la troupe en fait autant. Ainsi de ceux qui ne croient que sur la foi d'autrui; un seul les fait trébucher tous. (BACHYA : *Les devoirs du cœur*, חובות הלבבות Liv. 1er, ch. 2.

même ? Où la pensée peut-elle prendre un essor plus hardi, où l'esprit déploie-t-il plus librement ses ailes auxquelles on n'a pas, comme ailleurs, attaché du plomb pour les retenir et les empêcher de prendre leur vol vers le ciel? Ah ! on porterait des jugements plus équitables sur notre croyance, si on la connaissait, si on l'étudiait dans ses principes au lieu de ne considérer que les pratiques qu'elle recommande. Mais il fut un temps où l'on ne parlait chez nous que d'observances et jamais de ce qui constitue l'essence du Judaïsme, jamais de son esprit. On n'a pas appris à la génération présente à distinguer le fond de la forme, ce qu'il y a de vraiment divin dans notre croyance, avec ce que les hommes y ont ajouté sous l'empire de circonstances qui rendaient ces additions nécessaires. Cette distinction est pourtant capitale, et ceux-là seulement qui s'élèveront au-dessus de la lettre de notre loi, qui en pénètreront l'esprit, ceux-là seulement pourront l'apprécier à sa véritable valeur.

Celui qui veut admirer la nature ne choisit pas pour son point de vue le voisinage d'un endroit habité où se présente à chaque pas la main de l'homme qui est venue modifier l'œuvre du Créateur : il gravit une haute montagne. Là son œil n'aperçoit plus de traces de l'activité humaine, les habitations des mortels sont loin, bien loin au-dessous de ses pieds, et la nature se montre à lui dans toute sa splendeur. C'est ainsi qu'il faut faire

pour le Judaïsme. Élevons-nous un instant au-dessus de tout ce que les temps ont ajouté à notre religion. Montons vers ces hauteurs d'où l'œil n'aperçoit plus de détails, où nos regards ne verront plus la main des hommes qui est venue placer ses œuvres à côté de l'œuvre du Seigneur. Là nous nous trouverons face à face avec Dieu, et les vérités éternelles qu'il a gravées dans la raison et le cœur de tous les hommes nous apparaîtront dans toute leur pureté, dans toute leur clarté. Alors aussi une joie ineffable inondera notre âme, et saisis d'un saint enthousiasme, nous nous écrierons avec le Psalmiste :

« Les enseignements du Seigneur sont plus précieux que l'or, que l'or le plus fin, ils sont plus doux que le miel, même que le miel qui coûle des rayons. »

Mais ce n'est pas seulement un bonheur momentané que la religion israélite nous procure quand nous la comprenons bien, elle nous assure des joies durables.

Convaincus qu'il n'existe qu'un seul Dieu qui ne partage son pouvoir avec personne, nous ne craignons pas ces divinités malfaisantes auxquelles croyaient les anciens peuples, auxquelles on croit encore aujourd'hui dans certaines religions, mais dont le Judaïsme, appuyé sur une saine interprétation de l'Écriture, ne reconnait pas l'existence. Nous ne redoutons pas les embûches de ces êtres imaginaires qu'on appelle diables, démons, esprit

malin. Nous croyons en un Dieu un, en un Dieu plein de bonté et d'amour, qui veut le bien et non le malheur de ses enfants, et notre foi nous procure une douce quiétude et une paix profonde.

Les souffrances mêmes que Dieu nous envoie ne parviennent pas à détruire notre bonheur. Nous savons qu'elles sont des épreuves destinées à faire mieux ressortir notre vertu, des occasions qui nous sont offertes de montrer au Seigneur que nous l'aimons véritablement. Nous les acceptons donc comme épreuves, et ce bonheur que donne la religion et qui consiste à faire en tout la volonté de Dieu, nous reste même au milieu de nos douleurs, car souffrir courageusement, c'est encore accomplir la valonté de Dieu.

Aimer les hommes et les embrasser tous dans un même amour est encore un bonheur pour les âmes tendres, et ce bonheur, la religion israélite nous l'assure plus que toute autre. Elle ne vient pas s'interposer entre notre prochain et nous, elle ne vient pas étouffer en nous cette affection naturelle qui ne demande qu'à se reporter sur tous nos frères, elle ne vient pas nous dire : Tu aimeras celui-ci, car il a la même croyance que toi, mais tu n'aimeras pas tel autre, car il est infidèle, il est hérétique, il est damné, et tu ne peux pas aimer ceux que ton Dieu réprouve. Notre religion nous enseigne que Dieu est le père de tous les hommes, que tous il les recevra un jour dans son sein s'ils se sont rendus dignes de lui, elle nous recom-

mande donc de les aimer tous d'un égal amour.

Ainsi la religion israélite, cette religion à laquelle on jette si souvent des accusations irréfléchies à la face, qui, dit-on, ne procure pas de joies à ceux qui la suivent, est celle qui nous en offre le plus : Elle nous permet de faire usage de notre raison, de chercher nous-mêmes la vérité au lieu de l'accepter sur la foi des autres. Et, certes, la joie la plus grande qu'une religion puisse procurer à l'homme, c'est de donner satisfaction à cet impérieux désir de connaître qui le tourmente, désir que toutes les persécutions, toutes les tortures n'ont pas pu étouffer dans l'humanité et qu'on n'étouffera jamais quoi qu'on fasse. Elle nous familiarise avec les idées les plus élevées, et ces idées, si nous nous laissons guider par elles, nous assurent une existence calme et tranquille, rendent notre âme forte contre la douleur, notre cœur sympathique pour nos semblables. Elle nous permet enfin les plaisirs innocents de ce monde et concourt ainsi à l'épanouissement complet de toutes nos facultés, ce qui constitue véritablement le bonheur.

Cette autorisation que le Judaïsme nous accorde de nous livrer aux joies de ce monde, on l'a acceptée, on en a même abusé ; mais les joies pures que procure la religion on les dédaigne. Où sont ceux qui cherchent à s'éclairer sur nos croyances? Où sont ceux qui désirent connaître nos dogmes? Où sont ceux qui se complaisent dans l'étude de

la religion? Ne croit-on pas généralemennt aujourd'hui qu'il suffit d'avoir acquis la science de faire fortune, et ne considère-t-on pas volontiers tout le reste comme indigne d'attirer notre attention?

Et les enfants ne sont-ils pas élevés dans les mêmes idées? On cherche à leur assurer une belle position dans le monde, on travaille à leur bien-être matériel, mais songe-t-on un instant au salut de leur âme? Est-ce qu'on leur inculque les principes de notre religion! Les parents ont-ils soin de les familiariser avec les enseignements élevés du Judaïsme, favorisent-ils seulement les efforts que les instituteurs et les rabbins font pour diriger leurs enfants dans la voie que l'israélite doit suivre s'il veut être heureux en ce monde et dans l'autre?

Cette indifférence que nous signalons et que nous ne sommes pas seul à déplorer ne montre-t-elle pas clairement qu'on ne cherche guère les joies de la religion et qu'on leur préfère les satisfactions du monde.

Ah! puissions-nous comprendre enfin qu'à côté de ces joies mondaines que la religion israélite ne condamne pas si elles sont innocentes, il en est pourtant d'autres plus pures, plus saintes, plus durables surtout; ce sont celles que procure la religion israélite bien comprise et bien pratiquée. — Amen!

LA MISSION DU RABBIN (1).



MES FRÈRES,

Qu'il me soit permis tout d'abord de remercier l'honorable Président de votre Consistoire des paroles flatteuses, trop flatteuses pour moi, que vous venez d'entendre. Je n'ai pas assez fait encore pour mériter les éloges qu'il a bien voulu m'adresser; mais je chercherai à m'en rendre digne en consacrant à l'accomplissement de la belle et sainte mission qui m'est confiée aujourd'hui toutes les ressources de mon intelligence et de mon cœur, en mettant tout mon zèle à remplir les nombreux et graves devoirs que m'impose la haute fonction à laquelle m'ont appelé les bienveillants suffrages de votre administration et la confiance de l'autorité supérieure de notre culte, en m'efforçant de réaliser les espérances qu'on daigne fonder sur moi.

Qu'il me soit permis aussi de payer un juste tribut de regrets à la mémoire de mon vénéré prédécesseur et maître dont la perte prématurée a été un deuil non-seulement pour vous, mes

(1) Sermon d'installation à Colmar.

Frères, qui étiez placés à ses côtés et à qui il a été donné d'admirer journellement sa piété ardente, son vaste savoir, son noble désintéressement, mais pour tout le Judaïsme français qu'il honorait par ses talents et ses vertus.

Je ne me flatte pas de pouvoir jamais conquérir dans votre estime une place aussi élevée que celle qu'occupait mon illustre devancier. Mais s'il a laissé à celui qui vous parle en cet instant une succession dont le souvenir de ses rares qualités fait un fardeau redoutable, il lui a légué aussi de nobles exemples et d'utiles leçons qui l'aideront à remplir dignement la charge élevée qu'il a osé accepter malgré les difficultés qu'elle offre.

C'est, en effet, une tâche difficile, mes Frères, que celle du rabbin et elle exige de celui qui l'entreprend des efforts soutenus et persévérants afin qu'il ne reste pas trop au-dessous de sa mission.

Mais cette mission, il importe qu'elle soit bien connue et de celui qui en est chargé et qui doit avoir à cœur de la remplir le mieux possible, et de la communauté qui a besoin de savoir ce qu'elle a le droit d'exiger de celui auquel elle a confié ses intérêts spirituels.

Laissez-moi donc examiner avec vous, aujourd'hui, quels sont les devoirs du rabbin. Ils sont tout tracés dans les paroles suivantes par lesquelles le prophète Malachie fait le portrait d'un de ces anciens prêtres avec lesquels Dieu avait institué son alliance.

תורת אמת היתה בפיהו ועולה לא נמצא בשפתיו בשלום ובמישור הלך אתי ורבים השיב מעון כי שפתי כהן ישמרו דעת ותורה יבקשו מפיהו כי מלאך ה׳ צבאות הוא׃

Une doctrine de vérité était dans sa bouche; la fausseté ne s'est pas trouvée sur ses lèvres. Il marchait devant moi dans la paix et la droiture et détournait plusieurs du mal. Car les lèvres du prêtre gardent la science; c'est à sa bouche qu'on demande des enseignements, car il est le messager de l'Eternel Zebaoth (1).

Le prêtre des anciens temps, si nous en croyons les paroles que je viens de citer, proclamait la vérité sans crainte, comme sans ménagement.

תורת אמת היתה בפיהו

Il ne se contentait pas de prêcher le bien; il le pratiquait.

בשלום ובמישור הלך אתי

Et c'est parce que ses actions étaient d'accord avec ses principes qu'il détournait beaucoup de monde du mal.

ורבים השיב מעון

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore le rabbin doit instruire par sa parole et par ses exemples. Mais là ne s'arrête pas sa tâche. Il est un messager de L'Eternel Zebaoth,

כי מלאך ה״ צבאות הוא׃

Comme envoyé de Dieu, il doit pratiquer le divin devoir de la charité. C'est à lui à porter des secours

(1) Malachie II, v. 5—8.

aux malheureux, à offrir des consolations aux affligés, à retirer de la fange du vice ceux qui s'y sont laissé tomber.

Ainsi, mes Frères, guider les hommes vers la vérité, leur enseigner le chemin du salut par ses conseils et l'exemple de sa vie, les soulager dans l'infortune, les consoler dans leurs épreuves, les ramener au bien s'ils sont égarés : telle est la mission du rabbin. Mission noble et élevée, s'il sait la comprendre; mission pleine de difficultés, mais qui assure à celui qui la remplit la récompense la plus digne d'une âme bien née : le contentement d'avoir obéi au devoir, la satisfaction d'avoir servi l'humanité.

Le premier devoir du rabbin, celui dont le prophète parle tout d'abord, c'est la propagation de la vérité ou l'instruction. Or, comment le rabbin instruit-il ! c'est en prêchant. La nécessité de la prédication se trouve donc établie par l'Ecriture même. Cette nécessité n'est pourtant pas toujours bien sentie et il n'est pas rare de rencontrer des gens qui la contestent. Les hommes, dit-on, connaissent leurs devoirs, il n'est pas nécessaire de les leur enseigner. Mais est-il bien vrai, mes Frères, que le chemin qui conduit à la vie éternelle, soit connu de tous et que les enseignements du pasteur soient complètement inutiles?

Il y a, sans doute, dans toutes les communautés des hommes habitués à méditer sur leur nature, leur destinée, sur les obligations qu'ils ont à rem-

plir. Mais il y en a d'autres, et ceux-ci forment la majorité, que le soin de leurs affaires, le goût des distractions mondaines, souvent aussi le manque d'instruction empêchent de se livrer à ces méditations salutaires qui nous éclairent sur notre destination et sur la route que nous avons à suivre pour arriver au but que Dieu a assigné à nos efforts. Aussi ne connaissent-ils leurs devoirs que d'une manière vague et imparfaite.

Ils savent qu'il faut aimer Dieu, mais ils ignorent que cet amour se manifeste surtout par une foi vive et ardente dans la bonté, la puissance, la justice de Dieu, dans une pieuse soumission à ses ordres. Il n'est donc pas rare de les voir céder au découragement dès que le moindre danger les menace. Et quand leurs espérances sont déçues, quand leurs rêves de bonheur s'évanouissent, quand l'adversité les atteint, ils s'en prennent à la providence et l'accusent d'injustice, ou bien ils la nient hautement et déclarent que le juste ici bas, souffre comme l'impie et que tout est livré au hasard.

On leur a dit dans leur jeunesse qu'ils doivent être justes, mais ils croient l'être quand ils ne se mettent pas en révolte ouverte contre la loi de leur pays; ils offensent pourtant bien des fois, et sans s'en douter, la loi divine plus parfaite et plus exigeante que ne saurait l'être celle des hommes.

Ils pensent être charitables quand ils jettent une aumône à celui qui vient la leur réclamer. Mais

ils ne connaissent pas toute l'étendue, ils ne sentent pas toute la force de ce beau précepte que la religion israélite a la gloire d'avoir énoncé la première, de ce précepte qui dit :

ואהבת לרעך כמוך

Tu aimeras ton prochain comme toi-même, et qui commande le dévouement et le sacrifice.

Et sur qui, je vous le demande, mes Frères, retomberait la responsabilité des erreurs que nous venons de signaler, si la prédication n'était pas introduite dans nos temples? Serait-ce sur ceux-là seuls chez qui nous les remarquons? Mais ils s'excuseraient facilement en disant qu'ils ne péchent que par ignorance. On les a, en effet, lancés dans le monde, munis seulement de quelques principes généraux qui ne suffisent pas pour guider un homme à travers la vie et on les a laissés ensuite à eux-mêmes, sans direction aucune. Non, mes Frères, ils ne seraient pas les seuls coupables, il y aurait d'autres coupables encore, ce sont les ministres de notre religion. Vous aviez pour mission, pourrait-on leur dire, d'éclairer ces ignorants, de leur indiquer les devoirs qu'ils auraient à remplir dans les différentes circonstances où ils se trouveraient placés, de leur signaler les écueils qu'ils auraient à éviter, et vous n'avez rien fait pour eux. Vous n'avez rien fait pour dissiper les ténèbres qui voilaient leur esprit et vous avez laissé leur enfance se prolonger jusque dans leur vieillesse.

Ah, mes Frères, si celui, qui doit être le docteur de la loi, qui doit enseigner à Israël les préceptes de Dieu, si celui-là désertait sa tâche, il lui serait demandé un compte sévère de sa négligence et il entendrait un jour retentir à ses oreilles cette terrible apostrophe adressée déjà par l'Eternel aux chefs du peuple israélite :

אתהה הנחלות לא חזקתם ואת החלוא לא רפאתם ולנשברת לא חבשתם ואת הנדחת לא השבתם ואת האבדת לא בקשתם ותפוצינה מבלי רעה ותהיינה לאבלה לכל חית השדה ישגו צאני בכל ההרים ועל כל גבעה רמה ועל כל פני הארץ נפצו צאני ואין דורש ואין מבקש לכן רעים שמעו את דבר יי כה אמר אדני יי הנני אל הרעים ודרשתי את צאני מידם,

« Vous n'avez pas fortifié les brebis faibles, vous n'avez pas guéri les malades, vous n'avez pas pansé celles qui étaient blessées, vous n'avez pas ramené les égarées, et celles qui étaient perdues, vous ne les avez pas recherchées. Et mon troupeau s'est dispersé faute de pasteur et est devenu la proie des animaux féroces. Il a erré sur toutes les montagnes et sur toutes les collines élevées et il s'est dispersé sur toute la terre et personne ne l'a cherché et ne s'est informé de lui. C'est pourquoi pasteurs, écoutez la parole de l'Eternel. Me voici contre vous, dit l'Éternel, et je vous demanderai compte du troupeau confié à vos soins » (1).

Je crois vous avoir démontré, mes Frères, que

(1) Ezéchiel 34, v. 3, 4, 5 8 et 9.

la prédication est nécessaire pour ceux qui ignorent leurs devoirs, elle ne l'est pas moins pour ceux qui les connaissent. Connaître ses devoirs, ce n'est pas encore les remplir. Les hommes se laissent souvent entraîner par leurs passions. Ils savent qu'ils font mal, mais ils sont trop faibles pour bien faire. Ils sont humiliés eux-mêmes du joug honteux sous lequel ils plient, et pourtant ils n'ont pas la force de secouer ce joug. Leurs mauvais désirs sont devenus tout-puissants; la voix de la conscience s'est affaiblie peu à peu; la force du remords a été émoussée par l'habitude; la pensée du remords ne vient plus que rarement troubler ces pêcheurs et ils seraient perdus complètement si la voix de leur pasteur ne venait les arracher à leur insouciance et les avertir qu'ils courent à un précipice.

Ce que je viens de dire prouve que la prédication est nécessaire dans tous les cultes; mais c'est dans le nôtre surtout qu'elle est d'une nécessité impérieuse et absolue. Nos croyances sont mal connues; on a sur elles les idées les plus fausses. On nous attribue en fait de dogmes et de morale des erreurs grossières qui n'existent que dans l'imagination de ceux qui nous les reprochent. Il importe que ces préventions tombent, que ces préjugés disparaissent. Et ils tendent à disparaître depuis que nos concitoyens peuvent se convaincre, en entendant des prédicateurs israélites, que les doctrines sur lesquelles repose le

judaïsme sont conformes à la plus saine raison, que la morale qu'il enseigne est pure et élevée, qu'il prescrit la justice et la charité envers *tous* les hommes, et que ces principes de tolérance, de charité universelle, de fraternité, qui semblent être une des conquêtes les plus brillantes de l'esprit moderne, sont inscrits depuis plus de trente siècles dans le Code immortel qui fut promulgué sur le Sinaï.

Vous le voyez, chers Frères, la prédication n'est pas une cérémonie de plus ajoutée à d'autres et qui n'a par elle-même aucune signification; elle a son but, sa raison d'être et c'est pourquoi elle doit faire partie intégrante de notre culte.

Mais quand nous aurons fait passer cette conviction dans votre esprit, nous n'aurons pas encore gagné complètement la cause que nous défendons. On nous accordera peut-être qu'il est nécessaire d'apprendre aux hommes comment ils doivent se conduire ; qu'on fait bien quand on cherche à dissiper les erreurs que des siècles d'ignorance ont accumulées contre nos doctrines, mais on prétendra que ces efforts resteront stériles, qu'ils n'aboutiront à aucun résultat.

Mais nous adressant à notre tour à ceux qui se font l'écho de cette opinion, nous leur demanderons : Qui vous a donné le droit de professer pour la parole un dédain si absolu? N'a-t-on jamais vu toute une assemblée changer d'idée et adopter un avis éloquemment exprimé? N'a-t-on

jamais vu l'innocence gravement compromise par une injuste accusation sortir pure et radieuse de cette épreuve après le discours d'un éloquent et chaleureux défenseur? L'histoire des anciens temps prouve par d'éclatants exemples la puissance de la parole. Le premier rang, chez les peuples policés de l'antiquité, appartenait aux grands orateurs et toutes les affaires de l'Etat se réglaient par eux. La parole qui descend de la chaire aurait-elle donc moins de force et serait-elle la seule qui ne pût produire aucun résultat? Mais n'a-t-on jamais vu des pêcheurs revenir au bien et qui nous dit que ce retour n'était pas l'effet d'une bonne parole entendue dans un temple?

Nous ne prétendons certainement pas, qu'en général, les prédicateurs puissent être comparés, même de loin, à ces orateurs puissants dont l'antiquité nous a légué les harangues immortelles. Nous convenons volontiers, que si dans des siècles qui sont assez rapprochés de nous, l'éloquence de la chaire s'est élevée quelquefois aussi haut que l'éloquence profane des anciens temps, nous convenons volontiers, disons-nous, que les prédicateurs illustres dont la gloire passe à la postérité sont rares et ne paraissent qu'à de longs intervalles. Mais ce que nous ne cesserons d'affirmer, c'est que dans toute prédication la nature même du sujet amène des pensées nobles et élevées, et souvent une seule pensée recueillie avec soin et mûrie par la réflexion peut changer complètement

la vie d'un homme. Pour être en droit de nier tout-à-fait l'efficacité de la prédication, il faudrait prouver qu'aucun sermon ne trouve des auditeurs attentifs et c'est cela même que nous contestons.

Pourquoi, en effet, un sermon ne s'aurait-il éveiller l'attention de ceux auxquels il s'adresse? La prédication, avons-nous dit, a d'abord pour but de faire connaître leurs devoirs à ceux qui les ignorent. Eh bien, mes Frères, ceux qui ne pèchent que par ignorance se laissent aisément persuader. Ils croiront celui qui viendra leur enseigner leurs devoirs dans un langage simple et clair, en se servant de raisonnements faciles à saisir, et en s'appuyant sur les textes révérés des livres qu'on leur a appris à vénérer comme le dépôt précieux de leurs croyances et de celles de leurs pères. Ils seront émus et touchés quand le prédicateur leur fera entendre des paroles sorties du cœur et qui vont au cœur. Ils l'écouteront sans défiance, sans arrière pensée; ils accompliront religieusement les nouveaux devoirs qu'ils n'ont pas connus jusqu'à ce jour, et cesseront de se livrer à des actes qu'ils croyaient permis jusqu'alors, mais qu'ils reconnaissent eux-mêmes maintenant comme contraires à la justice. Mais ce n'est pas à ceux-là seuls que la prédication profite. Elle est utile aussi à ceux qui connaissant leurs devoirs les oublient.

Ceux-ci, il est vrai, cèdent moins facilement aux enseignements de la religion : Leurs passions, leur

ont imposé un joug trop lourd pour qu'ils puissent le briser sous de grands efforts. Mais enfin quand on leur fera comprendre que nous sommes libres, que cet empire absolu que nous attribuons d'ordinaire à nos passions n'est qu'un sophisme inventé pour déguiser notre faiblesse ; que nous ne sommes vraiment hommes qu'en faisant usage de notre liberté et qu'en agissant autrement nous nous dégradons et nous nous ravalons au rang de ces êtres inférieurs qui, eux, ne peuvent qu'obéir à leurs instincts et à leurs appêtits grossiers ; quand à ces instructions austères de la raison, le pasteur joindra de chaleureuses exhortations qui secouent ces âmes engourdies par une longue servitude, alors une nouvelle énergie renaîtra dans ces pêcheurs. Ils ressaisiront le pouvoir qu'ils ont abandonné trop longtemps ; ils redeviendront hommes ; ils redeviendront maîtres d'eux-mêmes.

Ceux mêmes qui se montrent d'abord rebelles à la voix du pasteur et qui paraissent endurcis dans le mal ne sont pas complètement perdus. Les hommes ne sont jamais entièrement corrompus. Il y a toujours en eux quelque bon sentiment et en faisant appel à ce sentiment on peut espérer de les sauver. Le jeune homme renoncera à ses désordres quand on lui peindra la désolation dans laquelle son inconduite plonge ses vieux parents. Le père de famille rentrera dans le devoir quand on lui dira que son déshonneur rejaillira sur ses enfants. Celui-ci rougira de ses fautes quand on

lui montrera combien elles le rendent indigne de la bonté de Dieu; un autre, enfin, moins accessible aux sentiments doux tremblera devant la justice divine, et s'il n'aime pas Dieu, du moins il craindra la sévérité de ses jugements.

Ce serait certainement une grande témérité de compter toujours sur le succès et de croire que tous nos sermons auront un résultat pour tous ceux qui les écoutent. Mais si nous ne parvenions à faire tomber qu'une seule des erreurs qui ont cours contre nos doctrines, si nous pouvions sauver un seul homme du désespoir en lui montrant le chemin du pardon, si nous retenions au bord de l'abîme un seul imprudent, si un seul pécheur était ramené par nous au bien, nous croirions avoir accompli notre tâche et nous pourrions être satisfait de notre œuvre. D'ailleurs du moment que la prédication nous parait nécessaire, nous n'avons pas à nous préoccuper de ses résultats. Remplissons notre devoir, Dieu fera le reste.

Cette confiance en Dieu pour les effets que nous attendons de la parole ne doit pourtant pas aller jusqu'à nous faire dédaigner les moyens que nous avons nous-mêmes de la rendre profitable. La fréquence de la prédication est un de ces moyens. Si l'on ne prêche qu'à de rares intervalles, il ne peut rien en résulter. L'impression d'un sermon s'affaiblit vite au milieu des occupations et des distractions mondaines. Pour que les conseils de la

religion soient suivis, il faut qu'ils soient souvent renouvelés. La parole de Dieu est la nourriture de l'âme comme le pain est la nourriture du corps.

כי לא על הלחם לבדו יחיה האדם כי על כל מוצא פי יי יחיה האדם׳

Car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de tout ce qui sort de la bouche de l'Eternel (1).

Eh bien, mes Frères, de même que le corps ne peut se soutenir, s'il ne prend pas à des intervalles réguliers et rapprochés les aliments qui lui sont indispensables, de méme la vie morale, la vie de l'âme s'éteint faute d'une nourriture suffisante. Elle est alors comme la lampe qui cesse de brûler quand il n'y a plus d'huile pour l'entretenir.

Il est donc du devoir du rabbin de parler souvent. C'est à lui à allumer et à entretenir dans les âmes le feu sacré qui, semblable à la flamme qu'on voyait autrefois dans le sanctuaire de Jérusalem doit brûler constamment et ne jamais s'éteindre.

אש תמיד סוקד על המזבח לא תכבה׳

Mais pour atteindre ce résultat il ne suffit pas de prêcher. La prédication, en effet, ne s'adresse qu'aux intelligences déjà formées. L'enfance n'en profite pas. C'est cependant dans le cœur des enfants qu'il faut déposer les germes de piété et de vertu qui lèveront plus tard et porteront

(1) Deuteron 8, v. 3.

d'excellents fruits; c'est dans leurs âmes qu'il faut graver les principes qui, plus tard, font les hommes. C'est donc une obligation sérieuse pour le rabbin de venir en aide aux maîtres qui sont chargés de diriger la jeunesse vers le bien, de la façonner à la vertu. Il doit veiller à ce que l'instruction religieuse ne consiste pas uniquement dans la récitation machinale de quelques leçons apprises par cœur, mais qu'il soit fait aux enfants un cours complet de religion et de morale, et un cours approprié à leur intelligence. Il n'exigera sans doute pas de démonstrations scientifiques; les enfants ne les comprendraient pas. Ils ont d'ailleurs le temps d'examiner leurs croyances à la lumière de leur raison, quand celle-ci sera plus développée. Il s'agit moins de leur apprendre à bien raisonner que de leur apprendre à bien vivre. Mais il conseillera à ceux qui sont chargés de l'éducation de nos jeunes coreligionnaires de parler à leurs élèves des devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers leurs prochains, envers eux-mêmes, envers la patrie, en s'appuyant sur la Bible et en leur montrant les préceptes moraux enveloppés dans les cérémonies auxquelles eux-mêmes se soumettent déjà et qu'ils voient accomplir dans la maison paternelle.

Ce n'est pas tout. Le rabbin doit désirer que ceux à l'instruction desquels il s'intéresse puissent remonter plus tard aux sources de leurs croyances, qu'ils comprennent les prières qu'ils

récitent. Il les poussera donc avec ardeur vers l'étude de la langue dans laquelle sont écrits les livres sur lesquels se fonde notre religion et dans laquelle nous prions encore aujourd'hui. Il visitera souvent les écoles pour voir si ses désirs se réalisent et il profitera de ces visites pour parler lui-même aux enfants. Il rappellera à ses jeunes auditeurs cette parole de Dieu à Josué (1) :

לא ימוש ספר התורה הזה מפיך והגית בו יומם ולילה,

Que ce livre de la doctrine ne s'écarte pas de ta bouche, tu t'en occuperas jour et nuit, et il les engagera à se conformer eux aussi à cette parole, à contracter de bonne heure l'habitude de chercher dans la Bible des consolations pour les moments d'infortune, des forces contre la tentation et ainsi renaîtra peut-être dans les familles israélites le goût de ces pieuses lectures qui réconfortent l'âme et sont un puissant auxiliaire pour l'enseignement du pasteur.

Quand le rabbin donne tous ses soins à la prédication et à l'instruction de la jeunesse, il accomplit une grande et importante partie de sa tâche. Mais s'il veut remplir son devoir jusqu'au bout, il ne se contentera pas d'enseigner par la parole, sa vie sera une prédication constante.

A qui est-ce, en effet, à pratiquer la vertu, si ce n'est à celui qui a pour mission de la prêcher et de la faire aimer? A qui appartient-il de montrer

(1) Josué, ch. 1, v. 7.

de la confiance en Dieu, de la résignation aux impénétrables décrets de la Providence, si ce n'est à celui qui nous dit que nous devons aimer Dieu d'un amour pur et véritable? Qui doit exercer la charité envers tous les hommes sans distinction de culte et de nationalité, qui doit se dévouer à tous ses semblables, si ce n'est celui qui proclame que nous avons tous une commune origine et que nous sommes tous les enfants d'un même père? (1).

הלוא אב אחד לכלנו הלוא אל אחד בראנו.

Tout homme avant d'agir devrait savoir que ses bonnes et ses mauvaises actions influeront sur ceux qui l'entourent. Personne n'ignore en effet que l'exemple est plus puissant que la parole. La parole persuade, mais l'exemple entraîne. Nous reculons souvent devant l'accomplissement d'un devoir difficile. Nous sommes effrayés de la grandeur de la tâche qui s'impose à nos efforts. Mais quand nous voyons d'autres pratiquer journellement ce devoir, nous reprenons courage et nous essayons, nous aussi, nos forces. Il y a d'ailleurs dans les hommes l'instinct de l'imitation. On adopte volontiers les coutumes de ceux qu'on fréquente. Voilà pourquoi le vice peut séduire; voilà aussi pourquoi la pratique de la vertu devient la plus éloquente exhortation à la vertu. C'est donc une nécessité pour nous tous de n'offrir que de

(1) Malachie II, v. 10.

bons exemples à ceux qui vivent à nos côtés Mais cette nécessité devient plus impérieuse pour le ministre de la religion. Il ne vit pas pour lui seul. Sa vie est, pour ainsi dire, publique ; elle devient un modèle sur lequel d'autres règlent la leur. Ainsi, le bien qu'il fait produira un plus grand bien, mais aussi sa perte peut entraîner celle d'une grande partie de sa communauté.

C'est en vain que le rabbin nourrira l'espérance de conjurer par sa parole les suites funestes de ses actions ; si lui-même ne pratique pas la vertu, il épuisera toutes les ressources de son art pour la faire aimer ; ses efforts seront frappés de stérilité. On admirera peut-être son éloquence s'il parle bien, mais jamais il ne convaincra personne. On verra en lui un fonctionnaire remplissant une charge pour laquelle il est payé ; rien de plus, et ainsi il perdra la dignité de son caractère et l'influence qui lui serait nécessaire pour bien remplir ses fonction. Celui-là donc qui ne veut pas donner aux autres l'exemple de la vertu ne pourra pas labourer avec fruit dans le champ du Seigneur. Ce qu'il faut au ministre de la religion pour détourner du mal ceux qu'il s'est chargé de diriger par ses conseils, c'est de vivre lui-même conformément à la volonté de Dieu, c'est de marcher dans la paix et la droiture comme ce prêtre dont Dieu dit par l'organe du prophète Malachie :

בשלום ובמישור הלך אתי ורבים השיב מעון.

Il marchait devant moi dans la paix et la droi-

ture et c'est pourquoi il détournait beaucoup de monde de l'iniquité.

Ce n'est pas à dire qu'on ait le droit d'exiger du rabbin cette perfection absolue qui est un des attributs de Dieu et à laquelle notre faiblesse humaine ne saurait prétendre. Mais, ce qu'on a le droit de lui demander, c'est qu'il fasse des efforts sérieux pour s'approcher le plus possible de cette perfection qu'il montre aux autres hommes comme l'idéal qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux et vers lequel ils doivent tendre constamment. Ce qu'on a le droit de lui demander, c'est qu'il se souvienne qu'en entrant dans le sacerdoce, il s'est offert comme guide à ses frères, et qu'un guide sûr ne se contente pas de montrer de loin le chemin à ceux qui l'emploient, mais qu'il y marche devant eux. Ce qu'on a le droit de lui demander enfin, c'est qu'il ait toujours présent à l'esprit cet axiôme de nos docteurs :

לא המדרש עקר אלא המעשה·

la parole n'est pas l'essentiel mais l'action.

Nous avons considéré jusqu'à présent le rabbin comme guide et modèle de sa communauté. Mais il n'est pas que cela. Notre texte l'appelle un messager de l'Eternel Zébaoth

כי מלאך ה'' צבאות הוא

et comme tel il a à remplir une mission de charité et de dévouement. Comme messager de Dieu, il doit secourir les pauvres, consoler les affligés,

assister les mourants et ramener au bien ceux que le vice a dégradés et que la Justice humaine a frappés.

Le soulagement de l'infortune rentre tout naturellement dans les attributions du rabbin. Il prêche la charité, il doit être le premier à l'exercer. Mais il faut que sa bienfaisance soit plus active que celle des autres. Il n'a pas le droit d'attendre qu'on vienne frapper à sa porte ; c'est pour lui une sainte obligation de courir au-devant de la misère. Ceux qui sont occupés de leurs affaires ne donnent le plus souvent et ne peuvent donner qu'aux pauvres qui leur tendent la main. Cependant les malheureux qu'ils secourent ainsi ne sont pas toujours les plus dignes d'intérêt. Il y en a qui méritent plus de pitié : ce sont ceux qui cachent leur misère, qui la supportent courageusement sans jamais se plaindre. Ils n'ont pas toujours gémi sous le poids de la pauvreté, eux aussi vivaient une fois sinon dans l'opulence, du moins à l'abri de la gêne et des privations. Mais des accidents imprévus les ont mis dans la triste position où ils se trouvent aujourd'hui, et ils n'osent pas aller implorer la générosité de ceux qui les ont connus dans des temps meilleurs. Ils ne craignent pourtant pas de se confier au rabbin. Ils savent que leur pasteur respectera la noble fierté qu'ils ont conservée jusque dans le malheur ; ils savent qu'il cherchera à leur porter secours sans blesser leur délicatesse. Et s'ils n'ont pas le

courage de parler de leur situation, même à celui qui chercherait à les en tirer, les traces des pleurs qu'ils répandent en secret, la pâleur de leurs traits, triste fruit de leurs privations et de leurs veilles laborieuses, parleront pour eux. Le rabbin comprendra ces plaintes muettes et il agira. Il se rendra auprès des riches et des heureux du jour, il leur peindra chaleureusement ce qu'il a vu; il essaiera de les intéresser à ceux qu'il prend sous sa protection, et sans livrer le secret de ces pauvres honteux, il s'efforcera de mettre un terme à leurs maux.

Mais s'il est beau de soulager la misère, il est plus beau encore de la prévenir et d'empêcher qu'elle ne puisse se produire. Il y a de petits commerçants, d'honnêtes travailleurs que des malheurs de famille mettent dans la gêne. Ils combattent énergiquement contre la ruine qui les menace. Personne n'est mis dans la confidence de leur situation. Ils craindraient, en la dévoilant, de perdre encore le peu de crédit qui leur reste et qui est leur dernière chance de salut. Au-dehors rien ne paraît changé dans leurs habitudes. Mais dans leurs demeures, que de privations, que de douleurs, que d'angoisses ! On peut voir là une lutte héroïque, désespérée contre la mauvaise fortune, mais une lutte inégale où les combattants succombent si on ne leur tend pas la main.

Ce qu'il faut ici, ce n'est pas une légère aumône : elle serait refusée. Et d'ailleurs, ce n'est pas une

aumône qui sauverait ces malheureux. Ce qu'il faut ici c'est un don considérable ou un prêt qui permette au commerçant de faire face à ses engagements et de continuer ses affaires, qui permette au travailleur d'attendre de l'ouvrage tout en subvenant aux besoins de sa femme et de ses enfants.

Mais qui provoquera ce prêt? Qui procurera ce don? C'est encore le ministre du culte. A lui seul on dévoile le secret de ces tristes situations, qui sont plus nombreuses qu'on ne le croit. On ne craint pas de s'ouvrir à celui qui doit être le consolateur ou l'ami de tous les infortunés. Ou si une fausse honte retient encore l'aveu près de s'échapper, le rabbin, habitué à la vue de l'infortune, saura découvrir ce qu'on lui cache. Il ira donc demander assistance à ceux qui peuvent la donner. Il leur fera comprendre qu'il est plus méritoire de sauver de la misère ceux qui sont menacés d'y tomber que de leur donner de faibles secours quand la pauvreté est venue s'asseoir à leur foyer. Car l'aumône humilie celui qui l'accepte ou bien elle le dégrade et lui donne des habitudes d'insouciance et d'oisiveté. Mais quand on fournit à quelqu'un les moyens de se relever par son propre travail, son courage, un instant disparu, renaît plus fort; une nouvelle énergie s'éveille dans son âme, et bientôt peut-être il sera à même de s'acquitter envers ses bienfaiteurs.

Et pour donner plus de poids à ses paroles et pour assurer le succès de ses démarches, le rabbin

pourra s'appuyer sur l'opinion d'un des docteurs les plus célèbres du judaïsme, d'un homme qui a été appelé avec raison une des lumières de la synagogue, de Maimonide qui, dans son traité de l'aumône, nous dit :

שמונה מעלות יש בצדקה זו למעלה מזו מעלה
הגדולה שאין למעלה טמנה המחזיק ביד לשראן המך
ונותן לו מתנה אז הלואה אי עושה שותפות או מימצא
לו מלאבה כדי לחזק ידו שלא יצטרך לבריות.

Il y a huit degrès dans la charité. Au plus haut degré se place l'homme qui, en voyant un de ses frères malheureux, lui fait un don considérable, ou un prêt, ou l'associe à ses affaires, ou bien lui procure de l'ouvrage, et le met ainsi à même de se passer plus tard du secours d'autrui.

Mais les demandes pourraient devenir fréquentes et le rabbin s'apercevrait peut-être un jour que ses démarches sont importunes. Il fera donc bien de provoquer la fondation de sociétés charitables qui se proposent de venir particulièrement en aide aux pauvres honteux et de les tirer de la triste situation qu'un amour-propre exagéré sans doute, mais certainement respectable, tend à perpétuer.

Quand le rabbin combat vigoureusement la misère sous toutes ses formes, quand par d'énergiques efforts il parvient à soulager la pauvreté et à la prévenir quelquefois, il fait certes beaucoup, mais sa mission de charité et d'amour n'est pas terminée.

Il y a d'autres souffrances à calmer que celles

de l'indigent, d'autres larmes à sécher que celles qu'arrache le dénuement. Notre existence si courte est aussi bien tourmentée ; elle est traversée par de nombreuses et douloureuses épreuves qui atteignent le riche comme le pauvre. Souvent ici-bas, nous semons les bienfaits et ne récoltons que l'ingratitude ; souvent on méconnait nos intentions les plus pures, et quand nous sommes en droit d'attendre l'estime du monde, celui-ci nous poursuit de son blâme et de son mépris. Ce n'est pas tout hélas ! La maladie vient nous arrêter dans nos travaux et nous étendre sur un lit de souffrances, ou bien elle frappe à côté de nous et menace des existences qui nous sont plus chères que la nôtre. La mort suit la maladie ; elle fait des vides affreux dans nos familles et déchire cruellement nos cœurs.

Qui consolera ceux qu'atteignent ces épreuves, qui leur inspirera le courage dont ils ont besoin pour supporter leur triste sort ? C'est encore le ministre de la religion. Il comprend et partage les souffrances auxquelles sa parole doit porter remède, car il est homme et il a souffert comme ceux qu'il va visiter. Lui aussi, peut-être, a vu ses intentions méconnues ; lui aussi, peut-être, il s'est trouvé en butte à l'injustice des hommes ; lui aussi, peut-être, s'est assis un jour au chevet d'un malade bien aimé, étudiant sur sa pâle figure les progrès du mal, comptant tristement les chances d'espoir, et puis il a vu l'objet de son affection

s'éteindre dans ses bras et il est venu au bord du tombeau lui dire un éternel adieu! Et son cœur aussi était brisé, et son âme aussi était anéantie! Pourtant une pensée l'a soutenu au milieu de son infortune, c'est la pensée de Dieu, et c'est cette pensée qui lui viendra en aide lorsqu'il aura à consoler ses malheureux frères.

Quand il aura écouté leurs plaintes et mêlé ses larmes aux leurs, il leur parlera de ce Dieu grand et puissant dont nous devons respecter la volonté, même lorsqu'elle nous frappe, de ce Dieu bon et miséricordieux qui ne veut que le bien de ses enfants et qui fait succéder la joie à la tristesse, la récompense à l'épreuve. Il leur parlera aussi de cette vie future destinée à réparer toutes les injustices et tous les maux d'ici-bas, de ce monde meilleur dans lequel ils retrouveront ceux qu'ils ont aimés.

Ainsi il fera pénétrer le calme dans ces cœurs désespérés; un rayon d'espoir se glissera, grâce à lui, dans ces âmes brisées par la douleur, et à ces déshérités des joies de la terre, il ouvrira encore de riantes perspectives en leur laissant entrevoir dans l'avenir, un moment où ils seront réunis pour jamais, à ceux qui ont été arrachés à leur tendresse.

C'est aussi la pensée de l'immortalité qui aidera le rabbin à soutenir les mourants. La mort ne devrait, à la vérité, avoir rien d'effrayant pour nous puisqu'elle n'est qu'un passage à une vie

nouvelle, plus durable et plus heureuse que l'existence terrestre. Mais l'instinct de la conservation, la puissance de l'imagination, la crainte de comparaître devant Dieu, souvent aussi le manque de convictions religieuses forment un sentiment de profonde terreur que le mourant ne parvient pas toujours à surmonter s'il n'entend des paroles faites pour ranimer son courage. Le rabbin est à même de chasser les sombres fantômes qui nous hantent à nos derniers instants ; lui aussi il peut réveiller en nous la croyance à l'immortalité longtemps endormie et nous laisser entrevoir la paix après l'expiation.

Sans doute la présence du rabbin au lit de mort n'est pas indispensable. Les prières prescrites pour cette solennelle circonstance peuvent être récitées par tout autre israélite. Le rabbin ne s'imposera donc à personne ; mais chaque fois qu'on fera appel à sa bonne volonté, il accourra, persuadé que sa présence produira un effet salutaire, qu'elle fortifiera celui qui va quitter la vie contre les terreurs qui l'assiègent, qu'elle contribuera peut-être à calmer les regrets qu'il éprouve au moment où il se sépare de tous ceux qui lui sont chers.

Ce n'est pas seulement au lit de l'agonisant que la charité doit conduire le rabbin, elle doit le mener aussi dans ces lieux sombres où la société relègue les coupables. Le monde est dur pour ceux que la loi a frappés, il ne leur pardonne pas volontiers même une première faute ; et souvent quand on

implore pour eux son assistance, il la refuse en disant qu'elle devient inutile à des gens qui sont perdus pour toujours. Perdus pour toujours ! Oh ! sans doute, ils le sont tous, si on ne leur tend pas la main pour les tirer de l'abîme, mais il y en a aussi qui peuvent être sauvés si on les engage à revenir au bien et si on les seconde dans la poursuite de ce but. Il existe, nous le reconnaissons, des criminels complètement pervertis qu'aucune exhortation ne touche, et qui dès qu'ils sont remis en liberté commettent de nouveaux méfaits. Mais il en est aussi qui n'ont fait que céder à la passion du moment et qui, rendus au calme et à la raison, regrettent leurs fautes et acceptent leur châtiment, comme une légitime expiation. Il y a surtout des jeunes gens que l'attrait des plaisirs et les conseils de perfides amis ont fait dévier de la route de l'honneur, et qui, se réveillant sous la verge de la loi qui les frappe, pleurent amèrement le passé et prêtent une oreille attentive à ceux qui leur parlent encore d'un avenir pur et honnête.

Ce sont ces malheureux qui doivent éveiller la sollicitude du rabbin. Que d'autres désespèrent d'eux, que d'autres croient à cette prétendue fatalité qui plonge toujours plus avant dans le mal celui qui a mal fait une fois; le rabbin fortement convaincu de la liberté humaine ne partagera pas cette erreur. Que d'autres refusent de pardonner même à ceux qui ne demandent qu'à se convertir : le

rabbin n'aura pas cette dureté, lui, le ministre de Dieu qui a dit par la bouche du prophète Ezechiel :

החפץ אחפץ במות רשע נאם " אלהים
הלוא בשובו מדרכו והיה

Je ne désire pas la mort du pécheur, qu'il revienne de ses mauvaises voies et qu'il vive. Il ira donc encourager les bonnes dispositions de ces pécheurs repentants ; il s'efforcera d'éveiller le remords chez ceux qui sont encore insensibles aux reproches de leur conscience. Et quand le temps de l'expiation sera passé il les assistera encore de ses conseils, il les entourera encore de sa protection ; et ainsi le vice perdra quelques-unes de ses victimes et la vertu, par lui, regagnera des fidèles.

Je crois avoir passé en revue les principaux devoirs du rabbin. M'appuyant maintenant sur ces paroles de mon texte :

כי שפתי כהן ישמרו דעת·

les lèvres du prêtre doivent garder la science, j'ajouterai que le rabbin doit continuer toute sa vie à se livrer à l'étude. Les nouvelles connaissances qu'il acquerra donneront à sa parole plus d'autorité et augmenteront son influence. S'il aime le travail, il rendra par sa plume de signalés services au judaïsme. Il pourra faire connaître nos dogmes si simples et si sublimes à la fois, notre morale si pure et si élevée, notre histoire si féconde en actes d'héroïsme, et il ne lui sera pas difficile de

montrer que le judaïsme a à revendiquer une large part dans les progrès de la civilisation et dans les idées qui gouvernent aujourd'hui le monde.

Les devoirs dont je viens de tracer devant vous le tableau, je me suis efforcé jusqu'à présent de les remplir dans deux communautés, où leur accomplissement d'ailleurs m'était rendu facile par la bienveillance et l'affection qu'on me témoignait et dont je conserverai toujours un souvenir reconnaissant. J'essaierai aussi de les remplir dans votre belle et nombreuse communauté qui sera désormais la mienne et qui aura droit à toute ma sollicitude pastorale, à mon dévouement le plus profond.

Mais de nouvelles obligations viennent se joindre à celles que j'ai indiquées. Placé à la tête d'une des circonscriptions consistoriales les plus importantes de notre pays, tous mes soins doivent tendre à réaliser dans la célébration du culte et dans l'instruction de la jeunesse les progrès que réclame notre époque, et que je crois compatibles, d'ailleurs, avec le véritable sentiment religieux et avec les doctrines du judaïsme qui n'a jamais prétendu rester immobile quand tout marchait autour de lui. Je dois m'efforcer aussi d'accroître la prospérité des magnifiques institutions de charité que nous possédons.

Devant ce surcroit d'obligations je reculerais effrayé, si je ne comptais sur votre coopération active et dévouée, chers confrères du rabbinat. Je

suis heureux de retrouver parmi vous des amis d'enfance ; je suis fier d'avoir pour collaborateurs des hommes qui ont blanchi dans le sacerdoce et qui ont donné des preuves nombreuses de leur dévouement à la religion et à l'humanité. Je fais appel aujourd'hui à votre ancienne amitié, ô mes condisciples bien aimés ; je fais appel à votre expérience, ô vous qui m'avez devancé dans le saint ministère et qui déjà serviez la cause israélite quand moi je ne pouvais encore qu'aspirer à devenir un jour votre émule ; je réclame votre concours à tous : vous ne me le refuserez pas, j'en ai la ferme persuasion. Déjà vous m'avez donné une preuve d'affection en venant rehausser par votre présence l'éclat de cette cérémonie et cette première marque de sympathie me fait bien augurer de l'avenir de nos relations, et éveille dans mon âme les plus douces, les plus riantes espérances. Je compte aussi sur votre appui à vous, chers collègues du Consistoire, qui gérez depuis plusieurs années, et avec un zèle si intelligent, les intérêts religieux et moraux de cette vaste circonscription.

Mais par-dessus tout, mes Frères, je compte sur le secours du Très-Haut et c'est son assistance que j'implore en cet instant.

Oui, Eternel, c'est vers toi que se dirigent maintenant mes regards, c'est vers toi que s'élève mon cœur. Sans toi je ne puis rien, avec toi je peux tout. C'est en vain, a dit le roi Salomon, que l'ar-

chitecte travaille, si Dieu ne veut point édifier la maison ; c'est en vain que la sentinelle veille si Dieu ne garde pas la cité.

אם ה׳ לא יבנה בית שוא עמלו בוניו בו אם ה״ לא
ישמר עיר שוא שקד שומר.

Oh ! éclaire moi de ton esprit, afin que je connaisse toute l'étendue de mes devoirs, que je comprenne toute la grandeur de ma mission ! Bénis mes efforts, afin qu'ils portent des fruits, afin qu'ils tournent au bien de mes frères, et à la gloire de ton nom, béni soit-il aujourd'hui et à toute éternité. Amen !

LE NÉANT DES CHOSES HUMAINES

ET LA

NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES

Pour le תשעה-באב



« Ah ! comme elle est solitaire la ville autrefois si peuplée ! Elle est semblable à une veuve, celle qui était naguère la maîtresse parmi les nations. Elle était princesse parmi les provinces et maintenant la voilà tributaire. Elle pleure la nuit et les larmes coulent le long de ses joues. Aucun de ceux qui l'aimaient ne vient la consoler. Tous ses amis l'ont trahie et sont devenus ses ennemis. » (Lamentations de Jérémie, 1 et 2).

Ces paroles par lesquelles Jérémie déplora la ruine de Jérusalem et la perte de la nationalité juive et que nous répétons tous les ans pour associer nos regrets à ceux du prophète, renferment pour nous un fécond enseignement. Le triste contraste qui règne entre cette Jérusalem arrivée au plus haut degré de sa splendeur, Jérusalem, la reine des cités où abondaient les envoyés des nations étrangères qui recherchaient son alliance, et cette même Jérusalem réduite en cendres, veuve

de ses enfants, abandonnée de ses amis et dont la joie s'est changée en un long deuil, ce constraste nous montre la fragilité et le néant des choses humaines et nous avertit de ne pas nous attacher trop fortement à ce que nous possédons sur cette terre. En effet, tout passe ici-bas, tout s'écoule, et si nous nous attachons avec trop de force à ce qui est périssable par nature, si dans notre affection pour un des êtres ou des objets qui nous entourent, nous oublions qu'il peut nous être enlevé à chaque instant ; si nous nous endormons dans une trompeuse sécurité, le réveil sera terrible au jour de la séparation ; notre cœur sera cruellement déchiré et notre douleur sera sans égale.

N'oublions donc jamais que tout ce qui est terrestre passe, et les monuments élevés par les mains des hommes, et leur puissance dont ils sont si vains, et leurs richesses qu'ils amassent si péniblement, et les objets de leurs affections, et enfin eux-mêmes.

L'Écriture, en nous retraçant l'histoire du peuple juif et celle des nations avec lesquelles il était en rapport, nous montre par d'éclatants exemples que les choses humaines ne sont pas destinées à durer.

Elle était bien belle Jérusalem aux jours de sa grandeur. Le pourpre de Tyr et l'or d'Ophir y abondaient ; elle avait de superbes palais et un temple dont la magnificence dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Elle était belle ainsi sous le règne de Salomon quand la reine de Saba

y vint, et que son admiration fut si grande, dit l'Écriture, qu'elle en fut toute hors d'elle-même (1).

Jérusalem était alors à l'apogée de sa gloire. Pourtant un jour devait venir où toute cette splendeur s'évanouirait; où de tous ces édifices si laborieusement élevés et décorés avec tant de soin, il ne resterait pas pierre sur pierre; un jour devait venir où le temple consacré au Dieu unique serait souillé par les idoles et puis livré aux flammes, où les habitants de Jérusalem, si fiers, si insensibles aux menaces et aux exhortations des prophètes, quitteraient, en gémissant, les lieux qui les avaient vu naître et où reposaient leurs pères pour aller traîner en captivité une existence malheureuse; un jour devait venir où les lévites, tristement assis près du fleuve de Babylone, pleureraient la patrie absente et suspendraient aux saules de l'Euphrate ces harpes sur lesquelles résonnaient jadis les louanges de l'Éternel, mais qui, désormais muettes malgré les prières des maîtres, ne chanteraient pas sur la terre étrangère.

(1) La reine de Saba vit toute la sagesse de Salomon et la maison qu'il avait bâtie et les mets de sa table et les logements de ses serviteurs et l'ordre de service de ses officiers et leurs vêtements, ses échansons et les holocaustes qu'il offrait dans la maison de l'Éternel, et elle en fut toute hors d'elle-même et elle dit au roi : Ce que j'ai appris dans mon pays de ton État et de ta sagesse est vrai. Je n'ai point voulu le croire jusqu'à ce que je sois venue et que mes yeux l'aient vu et voici on ne m'en avait rapporté que la moitié. Ta sagesse et le bien que je vois surpassent ce que la renommée m'avait appris. (Rois, I, ch. X, 4-8.)

על נהרות בבל שם ישבנו גם בכינו בזכרנו את ציון׃ על־ערבים בתוכה תלינו כנרותנו׃ כי שם שאלונו שובינו דברי־שיר ותללינו שמחה שירו לנו משיר ציון׃ איך נשיר את שיר יהוה על אדמת נכר.

« Nous étions assis près du fleuve de Babylone et nous pleurions au souvenir de Sion. Nous avions suspendu nos harpes aux saules du rivage, et quand ceux qui nous retenaient captifs nous demandèrent des chants, quand nos oppresseurs nous prièrent de les réjouir, quand ils nous dirent : Chantez-nous des chants de Sion, nous répondîmes : Comment pourrions-nous faire entendre les chants de l'Éternel sur la terre étrangère. » (Psaume 137, 1-5).

Ainsi s'exprimait un poëte de la captivité, ainsi un de ces lévites exilés nous raconte ses regrets, et au lieu de ces cantiques d'actions de grâce dont retentissaient autrefois les voûtes du Temple, sa lyre laisse échapper un hymne à la douleur. Mais bientôt un éclair de vengeance jaillissant dans son âme, et voyant par le malheur de son peuple l'inconstance des grandeurs humaines, il se tourne vers Babylone et lui prédit sa ruine : « Babylone qui dois être détruite, heureux qui te rendra la pareille de ce que tu nous as fait. » (1) Et Babylone, en effet, vint confirmer à son tour cette vérité que rien ne dure de ce qui est terrestre.

Il tomba le puissant empire babylonien. Son roi, qu'Isaïe appelle הילל בן שחר, astre brillant, fils

(1) Dans le même psaume cité plus haut, v. 8.

de l'aurore (1), et dont l'orgueil, nous assure ce prophète, était si grand qu'il disait : Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles du Dieu fort, je m'assoierai sur la montagne de réunion au côté septentrional, je monterai sur les hauteurs des nuages et je serai semblable au Dieu suprême (2), ce roi ne sut pas même défendre ses pays, et tandis qu'il buvait à longs traits l'ivresse dans les vases sacrés enlevés au Temple de Jérusalem, sa capitale fut prise et saccagée; aujourd'hui le voyageur cherche la place où fut Babylone.

Il ne reste pas plus de l'orgueilleuse Ninive, la grande ville, comme elle est appelée dans Jonas (3), et dont il est dit dans le même livre : qu'elle était une grande ville de trois jours de chemin (4). Quelques débris de monuments arrachés aux entrailles de la terre et dont l'authenticité est même contestée, c'est tout ce qui reste de cet empire qui fit si longtemps trembler les peuples ses voisins.

Et comme si l'exemple de Jérusalem deux fois brûlée, comme si la ruine de ces anciens peuples dont parle l'Écriture ne suffisaient pas pour nous montrer le néant des puissances humaines, même les plus solidement établies, l'histoire profane vient à son tour nous donner ses graves enseignements.

Il existait dans les anciens temps une ville, on

(1) Isaïe, XVI, v. 12.
(2) Isaïe, 13-15.
(3) Jonas, ch. XLI, v. 2.
(4) Jonas, ch. III, v. 3.

l'appelait la ville par excellence, et dans cette ville vivait un peuple qui dominait presque l'univers entier. Dans tout le monde alors connu, les nations étaient devenues ses tributaires, les peuples les plus éloignés étaient ses vassaux, les rois se déclaraient ses serviteurs. Pourtant ce vaste empire se disloqua, cette puissance dont on n'avait pas encore vu d'exemple chancela et tomba, et Rome aujourd'hui ne compte plus qu'un petit nombre de sujets (1).

Il y avait encore dans l'antiquité un pays petit par son étendue, mais grand par ses institutions, grand surtout par le nombre d'hommes distingués qu'il a produits. La Grèce avait acquis une prépondérance sans égale sur toutes les nations du temps par ses progrès dans les lettres, les sciences et les arts. Ses philosophes, ses orateurs, ses artistes étaient les premiers du monde, et pourtant cette prépondérance a disparu aussi. La Grèce ne marche plus aujourd'hui à la tête des nations, son sceptre a passé en d'autres mains, et nous voyons que la puissance de l'esprit même, si elle ne périt pas entièrement comme d'autres puissances humaines, est du moins comme elle soumise au changement.

Mais qu'avons-nous besoin de remonter vers un passé déjà éloigné pour nous convaincre que tout ici-bas est périssable, quand autour de nous cette vérité éclate tous les jours, quand autour de nous tout change, tout s'écoule. Nous admirions ce

(1) Ces paroles ont été prononcées avant que Rome fût redevenue la capitale de l'Italie.

matin une fleur, ce soir elle sera séchée et flétrie. Nous saluons avec bonheur le retour de la belle saison, nous goûtons avec délices les jouissances qu'elle nous offre, nous ne pouvons rassasier nos yeux du beau spectacle de la nature. Mais bientôt cette riante verdure qui charmait notre vue disparaîtra, les arbres qui nous couvraient de leur ombrage seront nus et dépouillés, toute la terre sera triste et morne, et la neige viendra envelopper le sol dans un blanc linceul.

Et nous aussi, dit l'Écriture, nous ressemblons à la verdure des champs qui ne dure qu'un temps fort limité.

קול אמר קרא ואמר מה אקרא קרא כל הבשר הציר וכל חסדו כציץ השדה יבש הציר נבל ציץ כי הור נשבה בו אבן הציר העם.

Une voix a dit : Crie, et on a demandé que crierai-je; crie toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur des champs, l'herbe sèche, la fleur se fane, parce que le vent de l'Éternel souffle dessus, ce peuple est véritablement comme l'herbe (1).

Ces derniers mots s'appliquent à Israël dont la prospérité devait fuir si rapidement. Mais ce qui précède est général. Toute chair est comme l'herbe, c'est-à-dire toute notre vie ne dure qu'un instant. C'est ce que dit Moïse dans l'admirable prière qui nous est parvenue sous son nom : « Mille ans sont à tes yeux, ô Éternel ! comme le jour d'hier qui

(1) Isaïe, XL, v. 6-8.

s'est écoulé, comme une veille de la nuit. Tu fais passer l'homme rapide comme un torrent, il fuit comme le sommeil, il est au matin comme l'herbe changeante. Comme elle, il fleurit le matin, puis se fane, et enfin le soir il est comme elle, coupé et il sèche entièrement (1). Job peint plus fortement encore la brièveté de la vie. Nos jours sur la terre, dit-il, sont comme l'ombre.

Un poète profane de l'antiquité a également dépeint le peu de durée de notre existence terrestre. Les hommes, dit-il, sont comme les feuilles des arbres qui verdissent au printemps, puis jaunissent et tombent pour être remplacées par d'autres (2). Mais écrivains sacrés et poètes profanes nous parlent en vain, nous n'écoutons pas leur voix. Nous refusons de croire que notre existence soit si fugitive; nous restons insouciants, adonnés aux jouissances de la terre, et l'expérience même ne nous corrige pas. On dirait, à nous voir agir, que nous devions vivre éternellement, et pourtant à côté de nous la mort sévit sans cesse et nous avertit que nous sommes dans les mains de Dieu, que c'est lui qui dispose de nous.

Nous avons des parents que nous aimons, un père et une mère dont la tendre sollicitude a veillé sur nous; nous les chérissons d'autant plus que nous savons par nous-mêmes combien est grand le dévoûment des parents pour leurs enfants,

(1) Psaume 90, 4–7.

(2) Homère.

combien est immense leur tendresse. Nous voudrions les conserver toujours, et jamais, en effet, quel que soit leur âge, nous ne songeons à la séparation qui, un jour, doit avoir lieu, et tout à coup, sans que nous y pensions, sans que nous nous y attendions, la mort vient nous les enlever.

Nous avons des enfants. Ils sont notre joie dans le présent, notre espérance dans l'avenir. Nous nous plaisons à former pour eux de beaux projets. Hélas ! ces projets ne doivent pas se réaliser. La maladie vient les étendre sur un lit de douleur. En vain nous invoquons le secours de l'art, en vain nous pleurons, en vain nous gémissons, la mort ne lâche pas sa proie, et nous restons ici-bas, délaissés et désolés, nourrissant dans notre cœur une plaie qui ne se refermera jamais, et ressemblant à cette femme sous la figure de laquelle Isaïe présente Jérusalem, et dont il dit : Qu'elle est affligée, battue de la tempête et privée de consolations. עניה סערה לא נחמה (1).

Ah ! c'est devant le cercueil de nos bien-aimés, devant ce cercueil qui renferme ce que nous avions de plus cher au monde, devant cette tombe où va descendre une portion de notre existence qui s'est détachée de nous, c'est là que nous devrions pourtant reconnaître la vérité ; sentir que tout sur cette terre n'est qu'illusion, et que nos joies, même les plus légitimes et les plus saintes, sont passa-

(1) Isaïe 55, v. 11.

gères. C'est là que nous devrions nous écrier avec Kohelet :

הבל הבלים הכל הבל·

Vanité des vanités, tout est vanité. Vanité que la richesse, vanité que la puissance, vanité que la gloire ; vanité même que l'amitié, vanité que l'amour des parents pour les enfants, des enfants pour les parents, du frère pour la sœur, car tout cela est terrestre, tout cela ne dure pas.

Mais, direz-vous, ne pouvons-nous donc rien aimer au monde? Devons-nous renoncer à toutes les joies qu'il peut nous offrir? Devons-nous aussi briser ces liens que la nature s'est plu à former, arracher de nos cœurs ces affections que Dieu même y a mises? Non, mes Frères, loin de nous de soutenir une pareille doctrine qu'il serait dangereux de mettre en pratique et qui d'ailleurs serait sacrilége, puisqu'elle s'attaquerait à ce que Dieu lui-même a établi. Mais nous vous dirons : Souvenez-que ce monde n'est pas votre véritable patrie et que dès lors il ne saurait vous offrir un bonheur solide et réel. Sachez que vous êtes nés pour une autre vie et que c'est là seulement que vous serez heureux. Ne rejetez pas les biens de la terre, mais ne vous y attachez pas au point de voir tout votre bonheur dans leur possession.

אל תהבלי חיל כי ינוב אל תשתו לב

Ne soyez pas vains quand les richesses augmentent, n'y attachez pas votre cœur. Ne renoncez

pas à vos affections, mais réglez-les ; n'aimez pas dans vos proches leur corps qui est périssable, mais leur âme qui est immortelle ; n'oubliez pas que les objets de votre tendresse sont soumis à la mort ; mais en les perdant, songez aussi que ce que vous avez aimé en eux, ce n'était pas cette enveloppe terrestre qui n'était pas plus eux, que les vêtements qui couvrent l'homme ne sont l'homme ; ce que vous chérissiez en eux, c'était ce qui constituait leur essence, leur personnalité ; vous aimiez, en un mot, leur âme, et celle-là n'est pas morte, elle est auprès de Dieu, et c'est là que vous la reverrez.

Nous avons dit que dans la vie future seule est le bonheur. Ce n'est pas à dire que nous ne puissions y arriver dans cette vie. Seulement il faut savoir où le chercher. L'homme qui par de longs et persévérants efforts est parvenu à n'aimer que le bien, à sacrifier ses désirs et ses intérêts à la vertu, et à trouver même une sorte de joie dans ces sacrifices, à se donner tout entier à Dieu et à se soumettre en tout à sa volonté, celui-là est heureux. C'est là, sans doute, un bonheur grave et austère, pour lequel les esprits frivoles et légers ne sont pas faits, mais c'est le seul auquel nous puissions aspirer ici-bas. Tout autre est factice et menteur.

Cependant il y a bien peu d'hommes que leur raison seule porte à rechercher un pareil bonheur, et à la plupart d'entre nous, il faut pour le faire

comprendre et aimer les rudes leçons de l'expérience.

C'est ce qui a fait dire que les souffrances sont le plus souvent un bien pour nous. Voici comment nos docteurs s'expriment sur ce sujet :

לעולם יהא אדם רגול לומר כל מה דעביר רחמוא לטב עביד ויקבל עליו כל מה שאירע לו באהבה במב באיוב הטוב נקבל מאת אלהים ואת הרע לא נקבל כי מי יודע מה שהוא לטובת האדם אולרעה לו לפעמים יהשוב האדם שהוא לטבתו הטוב שבא לו ולבסוף נמצא שהיא לרעתו וכן להיפך שיגיע לאדם צרה אף שהיא גרלה מאד מאד אף על פי כן יכול להיות שהקדוט בריך הוא עושה לו כל זה לטובתו·

« L'homme doit s'habituer à dire ce que Dieu fait est bien fait, et se soumettre avec docilité et amour aux décrets de la Providence. C'est ce qu'a dit Job : « Nous acceptons le bien de la part de Dieu, ne devons-nous pas aussi accepter le mal ! » Qui sait, en effet, quels sont les évènements qui contribuent au bonheur ou au malheur de l'homme ? Bien souvent nous croyons que ce qui nous arrive est réellement un bien pour nous, et il se trouve que c'est un mal. De même, nous éprouvons quelquefois de très-grandes peines, et il se peut que ces peines tournent à notre avantage. »

Voici l'explication de ces paroles :

La prospérité éveille souvent dans les hommes de coupables désirs. Ils délaissent la vertu et se livrent entièrement à leurs passions. La pensée de l'Eternité ne vient pas les arrêter sur la pente où

ils glissent; ils ne songent jamais à leur âme et à l'immortalité, ou plutôt ils rêvent l'immortalité de leurs corps et de leurs biens. Ils s'étourdissent eux-mêmes et ils s'efforcent d'oublier que ces biens qu'ils possèdent aujourd'hui peuvent leur être enlevés demain; qu'eux-mêmes aujourd'hui pleins de santé et de vigueur peuvent demain être couchés dans la tombe. Pauvres et malheureux, ils auraient supporté leurs souffrances sans se plaindre, ils auraient montré de la grandeur d'âme au milieu de leur misère, mais ils n'ont pas su résister aux dangers de la prospérité, ils ont succombé aux tentations qu'elle offre, et ils sont une preuve frappante de la vérité de ces paroles :

לפעמים יחשוב האדם שהוא לטובתו הטוב שבא לו ולבסוף נמצא שהוא לרעתו·

Quelquefois l'homme croit que ce qui lui arrive est réellement un bien pour lui et il se peut que ce soit un mal.

L'autre partie de la sentence citée plus haut est également vraie. Nous avons souvent de très-rudes épreuves à traverser, et ces mêmes épreuves peuvent tourner à notre avantage.

En effet, lorsque nous sommes frappés dans nos intérêts ou dans notre réputation, lorsqu'on méconnait notre mérite, lorsqu'on trahit notre amitié, notre douleur est grande dans les premiers moments. C'est surtout quand nous perdons des êtres qui nous sont chers que cette douleur éclate dans

toute sa force. Amitiés, richesses, honneurs, nous les eussions volontiers perdus, mais nous voir arracher la chair de notre chair, les os de nos os, comme dit l'Écriture, nous voir séparés tout-à-coup, sans espérance de le revoir sur cette terre, de ce que nous y avions de plus précieux : voilà, disons-nous, voilà ce qui est au-dessus de nos forces. Seigneur, crions-nous à Dieu dans notre désolation, pourquoi nous as-tu frappés si rudement? Que t'avons-nous fait pour être châtiés avec tant de rigueur? Pourquoi nous as-tu enlevé toutes nos joies, toute espérance de bonheur en ce monde? On dit pourtant que tu es bon, on dit que tu ne veux que le bien de tes enfants. Ah! si tu voulais que nous fussions heureux, tu n'avais qu'à nous laisser ceux que nous aimions.

C'est ainsi que nous parlons dans notre désespoir, c'est ainsi que nous blasphémons. Mais quand notre agitation se calme un peu, quand notre raison ne se tait plus étouffée sous la violence du sentiment, alors nous reconnaissons que de ces plaies même qui font saigner si douloureusement notre âme doit sortir notre guérison.

Aussi longtemps que nous avons vécu tranquilles et heureux, nous avons apprécié le monde au-dessus de sa valeur, et nous n'estimions pas à un assez haut prix la vie future. Mais le malheur a dissipé nos illusions, et la lumière se fait maintenant dans notre esprit.

Nous considérions naguère la richesse comme le

bien le plus estimable, nous reconnaissons maintenant que rien n'est au-dessus de la vertu, et nous disons avec David :

הנחמדים מזהב ומפז רב·

Les commandements de Dieu sont plus précieux que l'or, que l'or fin. (1)

Nous comptions plus au temps de notre prospérité sur l'amitié des hommes que sur celle de Dieu. L'infortune nous a appris qu'ici-bas les amitiés solides et disposées aux sacrifices sont rares. Aussi ne mettons-nous plus notre confiance qu'en Dieu seul, et nous répétons encore avec le psalmiste :

טיב לבטוח ביי מבטוח בבני אדם טיב לחסית ביהוה מבטיח בנדיבים·

Il vaut mieux se fier en l'Eternel que dans les hommes, il vaut mieux s'abriter en Dieu que de mettre sa foi dans les princes. (2)

Nous recherchions autrefois les honneurs, c'est dans ce but que nous faisions le bien, c'est dans ce but que nous avons travaillé. Nous avons pu nous convaincre depuis que le mérite n'est pas toujours récompensé. Si nous faisons donc le bien maintenant, ce n'est plus en vue des honneurs que nous voulons récolter, nous ne travaillons plus dans l'unique but d'obtenir des dignités. Mais nous faisons le bien pour être agréables au Seigneur,

(1) Psaume 17, v. 11.

(2) Psaume 118, v. 8 et 9.

nous travaillons pour servir nos frères, pour être utiles à l'humanité.

Naguère nous n'aimions dans nos proches que ce qu'il y avait en eux de terrestre et de périssable. Aujourd'hui nous aimons ce qu'il y a en eux d'éternel. Aussi la pensée de l'immortalité est-elle toujours présente à notre esprit. Dans nos douleurs, elle nous console ; quand nous sommes sur le point de faillir, elle nous retient.

Autrefois nous n'avions pour la vertu qu'un culte tiède, sans ardeur, sans enthousiasme ; nous l'aimions, mais seulement quand elle s'accordait avec nos goûts, quand elle ne nous imposait aucune gêne, quand elle ne nous demandait pas de sacrifices. Aujourd'hui nous sommes arrivés à l'aimer plus que toute chose, nous savons qu'en elle seule est le bonheur ici-bas, qu'elle seule aussi peut nous conduire au bonheur éternel.

Oui, Seigneur ! c'est toi seul qui sera désormais l'objet de tous nos désirs et de toutes nos aspirations. Qu'est-ce donc que ce monde pour que nous y attachions tant de prix ? des illusions qui s'envolent, des rêves qui s'évanouissent, rien de solide, rien de stable ! C'est en toi seul qu'est le bonheur, et c'est par la vertu seule que nous arriverons à toi. Nous ne fuirons pas pour cela le monde dans lequel tu veux que nous vivions en travaillant et en luttant. Mais nous ne nous y attacherons pas, et nous renoncerons sans murmurer à nos joies les plus saintes dès que tu l'ordonneras. Nous

n'appelons pas les souffrances comme certains hommes qui croient ne pouvoir arriver au bonheur dans une autre vie qu'à travers les douleurs et les larmes. Ce que tu nous demandes, ô Éternel ! pour nous admettre auprès de toi, ce n'est pas que nous ayons été malheureux ici-bas, c'est que nous y ayons été vertueux. Mais quand il te plaira de nous envoyer des épreuves, nous les accepterons comme un moyen de nous purifier, de nous sanctifier, de nous élever vers toi ; car toi, ô Éternel, tu n'es pas trompeur comme les biens de ce monde, toi tu ne nous manqueras jamais. C'est près de toi que nous irons un jour goûter les célestes félicités que tu réserves à tes élus. Tu nous l'as promis, car tu as mis en nous la pensée et le désir de l'immortalité, et quoiqu'autour de nous tout change et tout passe, nous avons pourtant foi en toi, et nous répétons toujours cette parole d'un de tes prophètes :

יבש חציר נבל ציץ ודבר ײ יקום לעולם·

L'herbe sèche, la fleur se fane, mais la parole de l'Éternel subsistera toujours et à jamais. (1) Amen !

(1) Isaïe, ch. 40, v. 7,

LA FOI ET LES ŒUVRES.

Pour la fête de Hanouka.



Mes Frères,

Il y a cela de particulier à la religion israélite, que plus on l'examine, plus on est forcé de reconnaître qu'elle donne à tous les problèmes qui intéressent l'humanité les solutions les plus simples et les plus conformes à la raison.

Cette vérité contre laquelle ne peuvent prévaloir ni les calomnies intéressées que répandent souvent sur le Judaïsme des hommes qui appartiennent à d'autres communions, ni les doutes qu'on témoigne quelquefois dans notre propre sein sur l'excellence de nos dogmes, cette vérité nous apparaît encore quand nous méditons sur la fête qu'Israël célèbre aujourd'hui. Qu'est-ce, en effet, que la solennité de *Hanouka*, si ce n'est une réponse faite, il y a des siècles déjà, à cette question si vivement controversée depuis, à cette question qui a tellement agité les esprits, qu'elle a contribué à donner naissance à une nouvelle religion, à cette question

enfin dont personne ne contestera l'importance : *Sont-ce les œuvres, ou bien est-ce la foi qui sauve l'homme?*

Ce vieux prêtre dont la fête de *Hanouka* nous rappelle le souvenir, ce serviteur de Dieu qui, au milieu de la défection générale, reste attaché à sa patrie et au culte de ses pères, qui, enflammé d'une sainte ardeur, brise les idoles devant lesquelles les Israélites s'agenouillaient par faiblesse, par lâcheté, par crainte de déplaire à leurs tyrans, qui lève l'étendard de la révolte et ose, suivi de quelques hommes seulement, entrer en lutte avec les oppresseurs de son pays et les profanateurs de sa religion, ne nous enseigne-t-il pas qu'il faut, pour mériter le ciel, autre chose qu'une foi stérile, qu'il faut des actes par lesquels se manifeste ce que nous croyons? Ne nous montre-t-il pas, d'un autre côté, que ce zèle chaleureux pour le bien, cet enthousiasme pour la vertu sans lesquels nous ne pouvons être bons et vertueux, ne proviennent que d'une foi vive si sincère?

Si nous pouvons prouver maintenant que Matathias a eu raison de penser comme il a pensé et d'agir comme il a agi, et qu'en pensant et en agissant ainsi, il n'a fait que suivre les inspirations de sa religion, ne sommes-nous pas en droit de dire, que dans l'histoire de Matathias, dans le récit de ce qu'il a fait se trouve la confirmation de ce que nous avons avancé au début de cette méditation : à savoir que le Judaïsme nous fournit pour tous les

problèmes qui intéressent notre avenir moral des solutions conformes à la plus saine raison?

Est-ce la foi ou bien sont-ce les œuvres qui nous sauvent?

Une religion sortie de notre sein a fait ou a laissé croire que les œuvres seules suffisent au salut de l'homme. Cette doctrine, longtemps acceptée, fut enfin attaquée avec violence. Une nouvelle religion se forma qui prêcha une doctrine contraire et qui posa en principe que la foi est tout, et que les œuvres ne sont rien.

Les deux doctrines sont également exclusives et par cela même également fausses. La vérité est entre les deux. Elle est dans le Judaïsme qui, fuyant les extrêmes et se tenant dans un sage milieu, recommande les œuvres sans diminuer pourtant en rien la valeur de la foi.

Que le Judaïsme a raison, c'est ce que reconnaîtra tout homme impartial et éclairé. Que serait, en effet, une croyance qui ne se manifesterait par aucun acte extérieur, sinon une chose vaine et inutile? Et que seraient des œuvres auxquelles la croyance ne préside pas, sinon des œuvres sans motifs et sans but aucun? A quoi nous sert, je le demande, de croire à Dieu quand nous agissons comme si ce Dieu n'existait pas? A quoi nous sert de reconnaître que nous ne mourons pas tout entiers, qu'une autre existence nous attend au-delà de la tombe, si nous ne vivons que pour ce monde, si nous oublions que tout n'est pas terminé pour

nous à la mort? A quoi nous sert enfin d'admettre que nous avons des devoirs à remplir envers notre prochain, si nous négligeons ces devoirs, si nous ne les pratiquons pas?

Mais, d'un autre côté aussi, que signifie notre conduite, si nous n'avons pas de convictions? Pourquoi fuyons-nous le mal, pourquoi imposons-nous silence aux passions qui grondent en nous, si nous nions l'idée du devoir, si nous ne croyons pas à une loi morale qui trouve sa sanction en Dieu? Pourquoi sommes-nous justes et charitables envers nos frères, si nous ne sommes pas convaincus que nous devons l'être? Pourquoi enfin prenons-nous part aux cérémonies du culte, si nous ne sommes pas assurés que ces cérémonies ont un but, une raison d'être?

Agir sans savoir pourquoi est une inconséquence, et ce n'est pas pour errer à l'aventure, pour marcher sans savoir où, que le Seigneur nous a créés à son image et a mis en nous un rayon de sa divine intelligence. Ce que nous venons de dire suffirait pour condamner toute doctrine exclusive, pour réfuter l'opinion qui prétend que la foi est tout, comme celle qui prétend que les œuvres sont tout. Mais nous avons d'autres raisons encore pour nous en tenir aux enseignements du Judaïsme et pour admettre que la foi et les œuvres, en d'autres termes, la croyance et l'action nous sont d'une nécessité égale pour notre salut.

Il est non-seulement faux de dire que la foi seule

a de l'importance, mais il est même dangereux d'émettre une pareille opinion. Dites aux hommes qu'ils n'ont qu'à croire à certains dogmes pour être assurés de la félicité éternelle et vous les verrez aussitôt s'abstenir de pratiquer la moindre vertu, car il est infiniment plus commode de croire que d'agir. L'action demande toujours des efforts; la croyance, au contraire, ne coûte pas de grandes peines. Mais que deviendront alors ces vertus positives que la religion recommande? Qui songera encore, pour ne choisir qu'un seul exemple, à ce précepte : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, parmi ces hommes qui prétendent qu'il est inutile d'être bon, inutile d'être charitable, qu'il suffit pour mériter le ciel d'adopter certains articles de foi et qu'avec cela tout est dit.

Il y a plus encore. Ceux qui croient que les œuvres n'ont qu'une valeur secondaire et qui suivent jusqu'au bout les conséquences logiques et rigoureuses de leur opinion, non-seulement s'abstiendront de faire le bien, mais ils feront même le mal.

Pourquoi, en effet, lutteraient-ils contre leurs passions? Pourquoi ne céderaient-ils pas à leurs désirs, puisque leurs actions sont indifférentes? Ils aiment les plaisirs défendus, pourquoi ne s'y livreraient-ils pas? Ils aiment l'argent, pourquoi reculeraient-ils devant une déloyauté quand elle peut leur procurer les richesses qu'ils convoitent? Ils aiment les honneurs et les dignités, pourquoi

éviteraient-ils une bassesse quand elle peut les porter là où ils aspirent. Ils ne cessent pas pour cela de croire en Dieu. Au contraire, ils sont pleins de foi dans sa bonté et sa miséricorde, et ils espèrent bien que cette bonté et cette miséricorde ne leur feront pas défaut au jour où ils paraîtront devant le Seigneur.

Voilà où conduit la doctrine qui enseigne que la foi est tout et que les œuvres ne sont rien.

La doctrine opposée n'exerce pas une influence moins pernicieuse.

Pour ceux qui croient que les œuvres sont tout, la religion n'est plus qu'un ensemble de cérémonies extérieures qu'il suffit de suivre pour s'assurer la béatitude éternelle, sans qu'il soit nécessaire de connaître la raison d'être de ces cérémonies. Ils ne s'aperçoivent pas que sous la lettre se cache l'esprit, sous le symbole une idée. Ils se soumettent donc à toutes les prescriptions de la loi, mais cette dévotion toute machinale n'influe en rien sur leurs pensées et leurs sentiments. La prière même, la prière, qui ne doit être autre chose qu'un épanchement de notre âme dans le sein du Créateur, n'est pour eux qu'une sèche et froide récitation de formules, dont ils ne tiennent pas à comprendre le sens, car ils ne savent pas et ils ne veulent pas savoir que c'est notre cœur surtout que Dieu nous demande.

רחמנא לבא בעי

Dites à ces hommes qu'il faut des prédications

pour enseigner aux fidèles les principes de la religion, dites-leur qu'il faut des cérémonies qui parlent à l'âme, ils ne vous comprendront pas. « L'esprit et le cœur, la religion n'en a que faire, » disent-ils ; il faut pratiquer sans raisonner, sans essayer de pénétrer le sens des pratiques que vous accomplissez. Pour eux, les prophètes n'ont pas parlé et n'ont pas flétri en termes énergiques cette piété toute extérieure à laquelle le cœur reste étranger ; pour eux, Isaïe n'a pas prononcé ces magnifiques paroles :

יען כי נגש העם הזה בפיו ובשפתיו כבדוני ולבו רחק ממנו

« Parce que ce peuple s'approche de moi, tandis que son cœur est loin de moi, et que sa crainte pour moi n'est que le résultat d'une habitude que des hommes lui ont fait prendre. C'est pourquoi je continuerai à faire voir à ce peuple merveilles sur merveilles, et la sagesse de ses sages sera perdue, et la prudence de ses prudents sera réduite à se cacher » ; (1) pour eux, Ezéchiel n'a pas dit :

עשו לכם לב חדש ורוח חדשה

« Faites-vous un nouveau cœur et un nouvel esprit ; » (2) pour eux, l'Écriture ne répète pas sans cesse que Dieu sonde les reins et les cœurs ; pour eux nos docteurs n'ont rien enseigné, ils n'ont pas émis ce beau principe que nous avons cité tout-à-l'heure :

(1) *Isaïe*, ch. 29, v. 13 et 14.

(2) *Ezéchiel*, ch. 18, v. 5.

רחמנא לבא בעי

« C'est notre cœur que Dieu demande. » Tout consiste pour eux dans les œuvres, et la religion ne devient entre leurs mains qu'une lettre morte, qu'un corps sans âme.

Nous voyons, par ce qui précède, combien les doctrines exclusives sont loin de la vérité et combien elles sont dangereuses pour la religion. Celui-là seul sera dans la bonne voie qui conciliera dans sa conduite les deux opinions opposées, qui ne déniera pas à la foi sa valeur et qui reconnaîtra aussi celle des œuvres.

C'est dans cette voie qu'a marché l'illustre vieillard dont l'héroïsme est célébré le *Hanouka*. Il aurait pu, lui aussi, se contenter de croire à la miséricorde et à la bonté de Dieu et espérer que le Seigneur lui pardonnerait, s'il cédait à la force et s'il fléchissait les genoux devant les idoles érigées par les oppresseurs de sa patrie. Tout au moins aurait-il pu s'abstenir de rompre ouvertement en visière à ceux qui dominaient alors Israël et ne pas commencer contre eux cette lutte inégale du faible contre le fort et d'une poignée contre une multitude. Est-ce que cette concession aux caprices du maître ou du moins cette prudente réserve l'aurait empêché de croire que le Dieu d'Israël est le Dieu véritable et que les divinités païennes ne sont que d'impuissantes créations de l'imagination humaine? Est-ce qu'il n'aurait pas pu gémir

dans sa retraite sur les malheurs de son peuple et l'abaissement de son culte? Mais Matathias savait que la foi qui n'agit pas n'est point une foi sincère; il savait que la patrie et la religion réclamaient autre chose de lui que d'inutiles plaintes et des larmes stériles, et il se donna à elles tout entier, et il entreprit la délivrance de l'une et la restauration de l'autre.

Il nous montre ainsi que croire n'est pas tout, qu'il faut des faits, des actes. Cette même conduite nous fait savoir aussi que la croyance est nécessaire.

Si Matathias n'avait connu de la religion d'Israël que son côté extérieur, s'il n'avait pas eu conscience de l'idée sublime qu'elle cache sous ses symboles, de cette idée de l'unité de Dieu qui est le fondement sur lequel elle repose, s'il n'avait pas eu la ferme conviction qu'Israël avait pour mission de conserver cette idée; afin de la répandre dans le monde, aurait-il montré tant d'abnégation, tant de dévouement? N'aurait-il pas reculé devant la grandeur de la tâche qu'il voulait entreprendre? son courage n'aurait-il pas failli devant les périls auxquels il s'exposait? Ce qui l'a poussé en avant, ce qui l'a soutenu dans la lutte, c'est la foi à un principe. Il combattait non-seulement pour la lettre de la loi, mais pour l'esprit qui animait cette loi, c'était pour une idée et non pas seulement pour un symbole qu'il allait à la mort.

Cette ligne de conduite n'était pas seulement

tracée à Matathias par sa propre raison. En l'adoptant, il suivait les inspirations de sa religion.

Le Judaïsme, en effet, recommande spécialement les œuvres sans dénier pourtant à la foi la valeur qui lui appartient. Ainsi la *Thora* ne nous dit pas : *Vous croirez en Dieu*, mais elle nous commande d'aimer ce Dieu *de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces;* (1) elle nous engage à « *le craindre, à marcher dans ses voies, à le servir de tout notre cœur, à observer ses lois et ses ordonnances.* » (2) Elle ne nous dit pas : Vous croirez que vos frères ont des droits que vous êtes tenus de respecter, qu'il est des obligations que vous devez remplir à leur égard, mais elle nous trace ces obligations, elle nous prescrit d'être justes et charitables envers nos prochains.

Agir, telle est donc, selon la *Thora*, la mission de l'israélite, et nos docteurs, dans leurs enseignements, sont restés fidèles à cette pensée.

« L'étude de la loi, disent-ils, n'est pas tout, il faut לא המדרש עקר אלא המעשה agir, » (3) car ce monde est le monde de l'action » עולם המעשה

On pourrait croire après ces citations que le Judaïsme lui aussi professe une doctrine exclusive et que la foi n'a aucune valeur pour lui. Il n'en est rien pourtant.

(1) *Deuteron*, ch. 6, v. 5.

(2) *Ibid.*, ch. 10, v. 13 et 14.

(3) *Traité des principes*, chap. 1er, m. 17.

Si la *Thora* ne nous dit pas : Vous croirez à tel ou tel dogme, comme elle dit : Vous suivrez telle ou telle prescription, c'est que la foi de l'israélite doit être non une foi aveugle, imposée par la force, mais une adhésion libre et spontanée à la vérité (1) ; c'est encore que la *Thora* devait insister sur ce qu'il est le plus nécessaire de recommander. Or, croire est plus facile qu'agir. C'était donc l'action qu'il fallait exiger. Mais cette action suppose nécessairement la croyance.

Plus tard cependant quand la piété qui, à la vérité, devait se manifester au-dehors, mais à laquelle aussi devait présider la foi, dégénéra en une dévotion toute machinale, les prophètes s'attachèrent de préférence à prêcher la pureté du cœur et des intentions. « Le juste vivra par sa foi (2), dit l'un d'eux pour montrer que les œuvres ne sont pas tout et que la foi aussi est nécessaire. Le Talmud aussi nous dit qu'il faut chercher à connaître sa croyance, et à se former une solide conviction, car c'est par là que nous serons portés à agir

גדול למוד שמביא לירי מעשה

Ainsi le Judaïsme se tient dans un sage milieu au sujet de la question qui nous occupe, il ne se

(1) La preuve de ce que nous venons d'avancer nous semble se trouver dans le terme, par lequel l'on désigne en hébreu le mot *foi*. En effet, אמונה (foi) dérive de la même racine que le mot אמת vérité et אמן· Cela est vrai. Voir Stein, *Tora umitzva*, p. 84 la note.

(2) צדיק באמונתו יחיה *Habacuc*, ch. 2, c. 4.

prête à aucune exagération, et la solution qu'il donne est en conformité parfaite avec la raison. Il nous a paru opportun de vous faire connaître cette solution, mes Frères, car les deux opinions exclusives que nous avons combattues se retrouvent au milieu de nous.

Ne voyons-nous pas, en effet, d'un côté des hommes qui ne fréquentent jamais ou presque jamais nos temples, qui ne s'intéressent à rien de ce qui se fait dans l'Israélitisme et qui se contentent de croire à l'idée de l'unité de Dieu que proclame le Judaïsme, mais au maintien et à la propagation de laquelle ils ne contribuent en aucune façon? Ne voyons-nous pas d'un autre côté, des israélites qui ne savent pas et qui ne se soucient pas de savoir ce qu'ils doivent croire, pour qui la religion est toute entière dans les pratiques extérieures du culte et qui sont complétement étrangers à l'esprit de notre religion, à l'idée que nous représentons dans le monde?

Ah! si notre voix pouvait être entendue de ceux qui professent ces opinions erronées, si nous pouvions espérer que nos paroles pénètreraient dans leur âme et porteraient la conviction dans leur esprit, nous irions à eux et nous leur dirions : Revenez, frères bien aimés, revenez de vos erreurs. Vous qui n'avez saisi jusqu'à présent que le côté extérieur de la religion, allez étudier ses principes, et vous éprouverez d'ineffables jouissances quand vous connaîtrez enfin ces dogmes à la fois si simples

et si sublimes sur lesquels repose notre croyance. Les pratiques que vous accomplissez aujourd'hui sans en connaître la raison ne seront plus alors pour vous des usages légués par vos pères et que vous suivez par habitude, par routine, mais elles auront une signification pour vous, et seront autre chose que des actes de dévotion machinale. Alors aussi vous pourrez donner à vos enfants cette éducation vraiment religieuse qui leur manque, car vous leur apprendrez ce qu'ils doivent croire, en même temps que vous leur apprendrez comment ils doivent agir.

Nous nous adresserions aussi à ceux qui se tiennent dans le domaine pur de l'idée, et nous dirions : Il ne suffit pas pour être israélite de n'admettre que l'existence d'un seul Dieu, mais il faut veiller à ce que cette idée d'un Dieu un sur laquelle repose la religion israélite se maintienne parmi nous jusqu'au moment où elle deviendra le partage de toutes les nations. Si donc vous êtes israélites, intéressez-vous à tout ce qui se fait dans l'Israélitisme; si vous êtes israélites, lisez et encouragez les publications israélites; si vous êtes israélites, venez au secours de vos frères, qui gémissent encore dans l'oppression et souffrent pour leur attachement au dogme auquel vous croyez; si vous êtes israélites, il faut prendre part aux manifestations qui ont pour objet de glorifier la religion d'Israël et de montrer à ses détracteurs ce que valent ses principes si souvent calomniés; si vous

êtes israélites enfin, paraissez fréquemment dans nos temples, montrez-vous à nos cérémonies et ne pensez pas avoir assez fait quand tous les ans vous daignez mettre une ou deux fois les pieds dans les enceintes consacrées au culte.

Croyez et agissez : voilà ce que nous dirions aux uns et aux autres. Croire et agir, telle doit être la devise de tout israélite ; telle était aussi la devise de cet illustre chef de la famille des Machabées qui releva notre religion de ses ruines et qui tint haut et ferme le drapeau de l'unité de Dieu autour duquel se réunira un jour l'humanité entière ! Amen !

PENSEZ A LA MORT (1).

וימת
Et il mourut.
Genèse, ch. v.

Ce Sermon a été précédé de la lecture du cinquième chapitre de la Genèse, depuis le verset 1 jusqu'au verset 32.

MES AUDITEURS BIEN-AIMÉS,

Cette longue énumération de personnages qui ont vécu dans les premiers siècles qui suivirent la création, et dont l'Écriture nous transmet seulement les noms, sans nous dire par quoi ils se recommandent à l'attention de la postérité, paraîtra peut-être à plus d'un d'entre vous une matière d'un médiocre intérêt et peu digne de fixer les réflexions du penseur.

Pourtant quand on considère ce passage de près, on y découvre autre chose qu'une froide et sèche nomenclature. Il y a là un mot, un seul mot, qui

(1) Prononcé le soir du Kipour.

n'a besoin que d'être mis en relief pour frapper vivement notre imagination ; c'est ce mot : וימת *et il mourut*.

Cette expression par laquelle se termine chaque période du chapitre sur lequel j'ai appelé votre attention et qui retentit comme un glas funèbre à notre oreille, ne vous semble-t-elle pas là pour nous jeter à tous ce sinistre avertissement : Hommes, vous êtes soumis à l'empire de la mort.

Il mourut cet Adam qui avait vécu neuf cent trente années ; il mourut ce Mathusalem dont l'Écriture dit : ses jours furent de neuf cent soixante-neuf ans ; ils moururent tous ces patriarches Seth, Enosch, Quénan, Mahalalel, dont l'existence avait atteint une durée de laquelle nous n'avons plus d'idée aujourd'hui.

Ils durent s'en aller par « le chemin que prend tout le monde, » comme disait David (1) : בדרך כל הארץ, et après une longévité depuis sans exemple, ils furent forcés enfin de rendre à la terre ce qui appartenait à la terre.

Et nous, mes frères, nous qui sommes moins vigoureusement constitués que ces races primitives qui peuplèrent l'univers à son origine, nous passerons aussi plus rapidement qu'elles. Pour nous, notre existence n'est qu'un rêve, qu'une ombre fugitive, et pourtant nous ne songeons pas à la mort. Chaque jour, chaque heure, chaque instant

(1) Rois, livre I, ch. 2, v. 2.

nous apportent une nouvelle preuve de notre néant, et pourtant nous ne songeons pas à la mort. Chaque fois que la mort sévit à côté de nous, nous nous sentons menacés ; le coup qui frappe nos voisins, nous savons qu'il peut nous atteindre nous-mêmes, nous tremblons, nous frissonnons ; mais cela ne dure qu'un moment et ce moment passé, nous ne pensons plus à la mort. Ah ! qu'aujourd'hui, du moins, cette pensée se fixe dans notre esprit et nous rende plus sages pour l'avenir.

למנות ימינו כן הודע ונביא לבב הכמה

« O ! enseigne-nous, Seigneur, à compter nos jours, afin que la sagesse entre en nos cœurs (1), » afin que cette fête de Kipour laisse des traces en notre âme, afin que nous nous souvenions toujours comme aujourd'hui que tu es notre juge, que tu nous demanderas compte de nos actes et que nous nous préparions à comparaître devant ton tribunal, quand il te plaira de nous y appeler.

J'ai essayé, dernièrement, de vous dépeindre la brièveté de notre existence, et, à l'appui de ce que je vous ai dit, je pourrais citer ces textes nombreux par lesquels l'Écriture nous engage à rabattre notre fierté, en nous rappelant que nous ne sommes qu'un peu de poussière qui s'éparpille au vent sous le souffle du Seigneur. Je pourrais soumettre à vos méditations la belle prière de Moïse que nous récitons tous les samedis et qui renferme

(1) Psaume 90, v. 11.

ces paroles bien significatives : « Car mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier qui est passé, comme une veille de la nuit. Tu emportes les hommes comme un torrent ; ils fuient comme un songe ; ils sont au matin comme l'herbe changeante, comme l'herbe qui fleurit le matin, se fane et qui, le soir, est coupée et entièrement desséchée (1). »

Je pourrais vous rappeler encore ces paroles d'Isaïe, qui ne sont pas moins que les précédentes de nature à nous faire réfléchir : « Toute chair est comme l'herbe et toute sa grâce est comme la fleur des champs ; l'herbe sèche, la fleur se fane, parce que le souffle de l'Éternel passe dessus (2). »

Le livre de Job nous fournirait aussi une ample moisson de textes. Nous y trouverions des paroles qui s'appliquent non-seulement à l'existence tourmentée du héros de ce poème, mais à nos destinées à tous :

וימי קלו מיני רץ ברחו ילא ראו טובה

« Mes jours, y est-il dit une fois, sont plus fugi-
» tifs que les pas du coureur ; ils s'échappent sans
» avoir vu la prospérité (3). »

Plus loin, nous lisons ces sombres réflexions : « Pour l'homme, sa vie est courte et pourtant pleine de chagrins. Il s'épanouit comme la fleur et est coupé ; il fuit comme une ombre sans s'arrêter (4). »

(1) Psaume 90, v. 4, 5 et 6.
(2) Isaïe, ch. 40, v. 6 et 7.
(3) Job, ch. IX, v. 25.
(4) Ibid., ch. XIV, v. 1 et 2.

Et un peu plus haut il est dit :

כי צל ימינו עלי ארץ

« Nos jours sur la terre sont comme l'ombre (1). »

A ces mots si peu rassurants par eux-mêmes, nos docteurs ajoutent encore ce terrible commentaire : « Plût au ciel que notre vie ressemblât à l'ombre d'un arbre ou d'un mur; celle-ci s'arrête encore un instant; mais elle est comme l'ombre de l'oiseau qui s'envole et emporte son ombre avec lui (2). »

En poursuivant notre course à travers la Bible et les écrits de nos docteurs, nous pourrions recueillir encore bien des témoignages de notre néant, s'il n'était pas inutile de tant insister sur une vérité sentie par tous, reconnue par tous, et dont tous nous sommes appelés à faire la douloureuse expérience.

Mais il ne suffit pas de savoir qu'un jour nous paierons notre tribut à la nature; il faut songer quelquefois à ce moment. C'est pourquoi je viens vous dire aujourd'hui : Pensez à la mort.

Penser à la mort! Mais, direz-vous, cette pensée empoisonnera notre existence. Avec elle plus d'activité, plus de joie; mais une morne apathie, une noire tristesse dont rien ne parviendra à nous distraire. Et nous mourrons ainsi deux fois; car

(1) Ibid., ch. VIII, v. 9.

(2) Midrasch Yalkut.

craindre la mort, c'est déjà, en quelque sorte, mourir.

Je le reconnais, mes frères, il n'y a pas de pire état que celui d'un homme tourmenté par les sombres images qu'il se fait de la mort et qui passerait son temps dans des transes continuelles. Mais ces terreurs proviennent non pas de ce qu'on médite trop sur la transformation que nous devons tous subir un jour, mais de ce qu'on n'en fait pas assez souvent l'objet de ses réflexions et qu'on est exposé ainsi à prendre pour des réalités les illusions de cette faculté qui nous trompe si souvent et qu'un philosophe a appelée, à cause de cela même, la folle du logis.

Examinons, en effet, les différentes causes qui peuvent nous faire craindre la mort et nous verrons qu'elles disparaissent toutes, si nous appliquons notre pensée à ce fait qui nous effraie si fort et si nous l'envisageons avec les yeux de la raison.

On craint généralement la mort, parce qu'on se la représente accompagnée d'un triste cortége de souffrances.

Souvent nous redoutons la mort, parce que nous n'avons pas pourvu à l'avenir de ceux que nous aimons et que nous laissons ici-bas sans ressources et sans protection.

Quelquefois encore la mort nous effraie, parce que nous sommes tentés de la regarder comme l'anéantissement complet de notre être, parce que nous n'avons pas la douce et consolante conviction

qu'une autre existence commence pour nous au-delà de la tombe.

C'est pour l'une ou l'autre de ces causes que nous craignons tant de voir s'approcher notre dernier jour. Mais cette crainte n'aurait plus de raison d'être si nous faisions quelquefois de la mort l'objet de méditations sérieuses.

Les sombres fantômes qu'évoque notre imagination disparaîtraient, en effet, si nous interrogions la réalité et si nous envisagions les choses sous leur aspect véritable. Nous reconnaîtrions avec la science que la mort étant une suite naturelle du dépérissement de notre corps, est loin d'être aussi douloureuse qu'on veut bien le croire. Nous saurions que ce changement d'état s'opère quelquefois bien doucement et, qu'alors même qu'il est précédé de ces souffrances qui nous paraissent si terribles, le mourant sent ces souffrances moins vivement que nous, ou, pour parler plus exactement, ne les sent pas du tout. « Car, quand la douleur est excessive, dit un naturaliste célèbre (1), elle cesse, parce qu'elle est plus forte que le corps qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent. Or, ici l'action des organes cesse, le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'âme doit donc cesser aussi. »

(1) **Buffon : Histoire naturelle de l'homme, de la vieillesse et de la mort.**

Nous voilà rassurés, mes frères, contre la crainte d'une douloureuse agonie, crainte que la réalité ne justifie pas toujours. Mais il ne suffit pas de savoir qu'on peut passer de ce monde dans l'autre sans éprouver de trop vives souffrances corporelles; il faut que notre esprit puisse rester également calme en présence de la mort; il faut que nous soyons libres de toutes ces préoccupations et de toutes ces inquiétudes qui troubleraient nos derniers moments et rendraient plus déchirante encore notre séparation d'avec ceux que nous aimons. Or, à qui d'entre nous sera-t-il donné à l'heure suprême où il fera ses adieux à sa famille réunie autour de lui, à qui d'entre nous sera-t-il donné de jouir de cette douce et sereine tranquillité qui calmera en partie les regrets que nous éprouvons de nous voir arrachés à ceux sur les destinées desquels nous voudrions encore veiller? Cette tranquillité ne sera certes pas le partage de l'homme qui n'aura cherché qu'à jouir du présent sans jamais songer à l'avenir, de l'homme insouciant et léger, ennemi de l'ordre et de la règle, ou du paresseux, ennemi de l'activité et du travail. Pour ceux-là, rien ne peut les sauver des angoisses du trépas. Quand ils sentiront que leur dernière heure est venue; quand ils ne pourront plus se faire illusion sur leur état; quand toute espérance de salut sera éteinte en leur âme et qu'ils se verront forcés de quitter les êtres bien-aimés qui se pressent en pleurant autour de leur lit, leur désespoir éclatera; et au lieu d'inspirer un peu de courage par

leur attitude résignée à ceux que leur mort va priver de tout appui, eux-mêmes faibliront et leurs larmes viendront se mêler à celles qu'ils voient répandre. Hélas! ce ne seront pas des larmes d'attendrissement, de ces douces larmes qui soulagent le cœur et le délivrent du poids qui l'oppresse; ce seront les larmes amères du repentir, les larmes qu'arrachent l'impuissance de réparer les fautes qu'on a commises et la perspective effrayante des maux dont ces fautes vont être la source.

Si vous voulez, mes frères et mes sœurs bien-aimés, être exempts un jour de ce trouble et de cette angoisse dont je vous ai parlé, pensez à la mort. Cette pensée stimulera votre activité, elle vous donnera des habitudes d'ordre et d'économie. Qui d'entre vous, en effet, ne redoublera de zèle et de prévoyance en songeant que Dieu, le maître de ses destinées, peut l'appeler à lui à chaque instant et, qu'alors s'il n'avait rien mis en réserve, il laisserait sans ressources la compagne qu'il avait promis de rendre heureuse, les enfants que la providence avait confiés à ses soins.

Et si, malgré vos efforts, malgré vos sages précautions, vous n'êtes pas parvenus à assurer l'avenir de ceux pour lesquels la religion vous ordonne de travailler, une consolation du moins vous restera au dernier moment. Vous aurez conscience d'avoir rempli votre devoir, et vous pourrez vous abandonner pour le reste à Dieu, qui ne délaisse jamais les malheureux et qui sera pour ceux que vous

quitterez un protecteur aussi bon, aussi dévoué que vous le fûtes vous-mêmes; à Dieu que l'Écriture appelle « le père des orphelins et le juge des veuves » (1)

אבי יתומים ודין אלמנות

à Dieu dont la puissance et la bonté sont infinies et qui exauce les prières des infortunés qui ont besoin de son secours et qui l'invoquent dans leur détresse. Pensez à la mort, mes Frères, et vous apprendrez à la regarder en face. Vous n'éprouverez plus d'inquiétudes, vous que cette pensée portera au travail et que le succès récompensera de vos efforts; vous n'en éprouverez pas non plus, vous dont le rude labeur sera resté sans fruit; car dans vos méditations sur l'avenir, vous aurez appris à placer votre confiance dans le Seigneur, et vous saurez à qui vous léguerez le soin de veiller sur ceux auxquels vous allez manquer. Pensez à la mort, et toutes les terreurs qu'elle vous inspire se dissiperont, elles s'envoleront l'une après l'autre. Vous n'en redouterez plus les suites pour ceux qui resteront ici-bas à vous pleurer; vous ne les craindrez pas non plus pour vous-mêmes.

Ce qui effraie généralement les hommes, c'est l'ignorance du sort que leur réserve la tombe. Nous ne craindrions pas de quitter ce monde, entend-on dire souvent, si nous savions ce qui nous attend, si la mort nous révélait à l'avance ses secrets, si

(1) Psaume 68, v. 6.

les voiles qui couvrent nos destinées futures tom baient à nos yeux.

Ah ! sans doute vous ne connaissez pas, vous ne pouvez pas connaître dans tous ses détails la vie nouvelle à laquelle vous serez appelez ; mais ce dont vous pourriez être assurés si vous le vouliez, c'est qu'une autre existence commencera pour vous quand finira votre existence terrestre.

Ce que vous pourriez savoir si vous vous en donniez la peine, c'est que vous avez en vous une âme qui est distincte du corps et qui ne saurait, par conséquent, être soumise aux lois de dissolution qui régissent le corps.

Ce que vous pourriez savoir, si vous y teniez, c'est que rien, pas même un atome, ne se perd dans la nature, et qu'il est impossible que l'âme seule, ce qu'il y a de plus élevé en vous, fasse exception à la règle.

Ce que vous pourriez savoir enfin, c'est que si tout était terminé pour nous quand nous nous séparons de notre enveloppe matérielle, la bonté, la sagesse, la justice de Dieu ne seraient plus que des mots, des illusions, des mensonges.

Oh ! oui, vous sauriez que vos aspirations à l'immortalité ne vous trompent pas, qu'elles seront satisfaites un jour ; oui, vous seriez forts et courageux devant la mort, si vous vouliez quelquefois méditer sur les destinées humaines ; si vous ne repoussiez pas comme importune cette question qui se pose devant tout homme :

ממין באת ולאן אתה הולך

« D'où viens-tu? Où vas-tu (1)? »

Craint-on, en effet, de mourir quand on sait qu'on doit renaître immédiatement à une vie nouvelle, ou, pour mieux dire, quand on est assuré qu'on ne cesse pas de vivre un seul instant? Craint-on de mourir quand on sait « que le corps seul, selon l'expression de l'Ecclésiaste, retourne à la terre dont il a été pris et que l'âme retourne vers Dieu dont elle émane (2). » Serait-ce peut-être la séparation d'avec ceux que vous aimez qui vous fait peur? Mais, vous n'hésiteriez pas à partir à l'avance pour aller habiter une terre lointaine si vous étiez sûrs que vos familles vous y suivraient. Eh bien! cette assurance, vous l'avez quand vous devez aller habiter le séjour des âmes. Vous n'ignorez pas que ceux dont vous vous séparez pour un moment, vous rejoindront dans la céleste patrie. Pourquoi donc tremblez-vous à la seule idée de les précéder dans leur voyage?

Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que là où vous devez vous rendre, d'autres êtres vous attendent que vous avez aimés aussi, et dont vous avez maintes fois désiré la présence? Avez-vous oublié ce que vous disiez si souvent : Je voudrais revoir le père qui a veillé sur ma jeunesse, la mère qui m'a prodigué tant et de si tendres soins,

(1) Pirké Aboth, ch. III, Mischna 1re.

(2) Ecclésiaste, ch. 12, v. 7.

l'enfant qui faisait ma joie et mon bonheur et qui m'a coûté tant de regrets et de larmes. Eh bien! pourquoi refuseriez-vous, si vous en étiez les maîtres, le moyen que Dieu vous offre de réaliser ces désirs? Pourquoi voudriez-vous vous détourner maintenant du chemin qui conduit vers ceux que vous aimiez, quand Dieu vous permet de prendre ce chemin où, dans les premiers moments de votre douleur, vous avez peut-être été tentés de vous engager malgré ses ordres?

L'homme est-il donc ainsi fait, qu'il désire toujours ce qu'il ne peut obtenir, et que l'objet de ses poursuites perd tout charme pour lui, quand il est en son pouvoir de l'atteindre!

Ah! soyons conséquents avec nous-mêmes. Avouons que nous craignons la mort plus que toute chose, que nous préférons la vie présente avec toutes ses amères déceptions, avec toutes ses poignantes douleurs à la vie future avec toutes ses riantes promesses. Mais, avouons aussi que nous n'avons que des convictions vacillantes, sans fondements solides; ou bien que notre amour, pour ceux que nous avons perdus, ne résiste pas au temps, et que les regrets que nous avons témoignés, les larmes que nous avons versées étaient les manifestations de sentiments qui, depuis, ont perdu beaucoup de leur force. Si, au contraire, cet amour dure toujours, si nous avons conscience de notre immortalité, osons donc envisager la mort en face, et jetons lui ce hautain défi : « O mort,

où sont tes épidémies, tombe où est ta peste (1)? »

אהי דברך מות אהי קטבך שאל

Une chose pourtant est nécessaire, mes frères, pour nous donner le courage de regarder la mort sans trembler. Il faut que nous pensions à elle, que nous nous préparions à la recevoir; il faut que nous nous disposions à comparaître devant Dieu.

Toute notre vie, selon nos docteurs, ne doit être qu'une longue préparation à l'éternité. « Ce monde, disent-ils, est comme un vestibule placé à l'entrée du monde futur; préparez-vous vous-mêmes dans le vestibule, afin d'être admis dans le palais (2). » Faites provision de bonnes œuvres, nous disent-ils encore, « car, quand l'homme quitte cette terre, il n'est accompagné ni par son argent, ni par son or, ni par ses pierres précieuses et ses perles; mais son assiduité à étudier la religion, et ses bonnes actions pèseront seules de quelque poids dans la balance de la justice éternelle (3). »

Cette nécessité de nous préparer à la vie future, ils nous l'enseignent encore par cette belle comparaison :

אם אינו מתקן ביבשה מה הוא איכל בים

« Si nous n'avons pas recueilli de provisions » sur la terre ferme, que ferons-nous quand nous

(1) Osée, ch. 13, v. 14.

(2) Pirké Aboth, ch. 4, Mischna 16.

(3) Ibid., ch. vi, Beraitha, 9.

» aurons quitté le rivage, et que nous naviguerons » sur la haute mer (1)? »

Il n'est pas inutile de rappeler quelquefois ces recommandations de nos docteurs; car, généralement, l'on vit comme si l'on ne devait jamais mourir. Nous travaillons à notre bien-être matériel. Pour atteindre ce but, nous ne craignons aucune fatigue, aucune peine. Ni la chaleur brûlante de l'été, ni le froid rigoureux de l'hiver ne nous arrêtent. Mais que faisons-nous pour notre salut? Que faisons-nous pour mériter ces joies célestes, ces félicités éternelles qui nous sont promises, et auxquelles nous aspirons tous?

A nous voir agir, on croirait que Dieu nous doit le bonheur dans une autre vie, sans que nous, de notre côté, nous ne fassions le moindre effort pour le gagner. Nous poursuivons nos intérêts et nos plaisirs, mais le bien nous ne le faisons que par occasion. La vertu, nous la pratiquons quand elle ne nous gêne pas, quand elle est facile. Nos fautes, nous oublions de les réparer, et notre réconciliation avec Dieu, nous la remettons d'un jour à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin arrive le moment où il ne nous est plus possible de reculer, et où nous sommes forcés de régler nos comptes avec notre conscience. Alors, notre passé nous effraie et l'avenir nous apparait sombre et menaçant. Alors tombent ce superbe dédain que nous marquions autrefois, pour le soin de notre salut,

(1) Talmud, traité Aboda Sarah, f. 3.

et ce fier courage dont nous aimions à nous parer, et cet orgueil hautain qui nous faisait repousser les conseils salutaires qu'on nous donnait. Tout cela disparaît, tout cela s'évanouit pour faire place à la douleur et à l'abattement. Alors, aussi, la prière, dont nous méconnaissions autrefois la douceur, nous apparaît comme un refuge. Nous crions vers le Seigneur, nous le supplions avec larmes de nous laisser vivre encore pour réparer notre négligence, pour mieux comprendre et mieux remplir notre destination. Puis, quand nous voyons que toute espérance est perdue, et que notre dernière heure a sonné, nous essayons de fléchir la justice divine par notre soumission, par notre humilité, par notre repentir. Le vice qui nous apparaissait autrefois revêtu de tant de charmes, se montre maintenant à nous dans toute sa laideur, et ne nous inspire plus que du dégoût. Les préceptes de charité que nous négligions naguère, nous les trouvons bien beaux maintenant, et nous nous hâtons de leur obéir en faisant de pieux legs. Les injustices qui ne pesaient pas plus qu'une plume sur notre conscience, pendant toute notre vie, nous paraissent trop lourdes maintenant, et nous nous empressons de nous en décharger. Par ces réparations tardives, par ces aumônes distraites de biens qui ne nous appartiennent plus, nous croyons détourner de nous le châtiment que nous méritons. Mais, il sera trop tard; l'heure de la réparation sera passée sans retour.

Sans doute, l'homme, dont la conduite est généralement pure et qui, quand il cède à un entraînement passager, se hâte de retourner à Dieu, peut revenir encore de *récents* égarements, et obtenir son pardon au moment où il va exhaler son dernier souffle; sans doute, encore, celui qui est surpris par un accident ou une maladie qui le conduit prématurément au tombeau, peut, s'il regrette sincèrement ses fautes, et si son repentir n'est pas inspiré seulement par la crainte du châtiment, rentrer en grâce auprès de Dieu avant de mourir. Mais ce serait par trop commode si, après avoir obéi toute notre vie à nos fantaisies et à nos caprices, sans égard pour le devoir; si, après avoir subi toute notre vie le joug des passions, au lieu de nous plier volontairement et docilement sous celui de la loi; si, après avoir remis d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre, le soin de nous réconcilier avec Dieu; ce serait par trop commode s'il nous suffisait, au moment de paraître devant le Seigneur, de balbutier quelques paroles de regret, arrachées plutôt par la peur que par le repentir, et d'employer, à des œuvres de bienfaisance, quelques sommes d'argent dont nous ne savons plus que faire.

Ah! si nos docteurs ont pu poser ce principe : « celui qui dit : je puis pécher toute l'année, le jour du Kipour m'amènera le pardon; pour celui-là le Kipour n'amène point de pardon (1). » Il

(1) Talmud. Traité de Joma, fol. 85, b.

nous sera bien permis de conclure de là que celui qui, toute sa vie, a enfreint le devoir, sans manifester le moindre regret, ne se trouvera pas subitement digne de la clémence de Dieu par la seule raison, que le châtiment dont il est menacé l'effraie.

Le criminel qui pâlit et tremble devant la perspertive du supplice qui l'attend, est-il donc absous par la justice humaine, parce qu'il a peur d'elle? Or, Dieu est la justice absolue, et, s'il est vrai, que sa miséricorde, tempère sa sévérité, elle ne va pourtant pas jusqu'à permettre qu'on se joue impunément de lui, ce ne serait plus là de la miséricorde, ce serait de la faiblesse, et toute faiblesse est inconnue à Dieu.

C'est pourquoi, mes frères, ne différez pas votre pénitence. Songez à la mort et repentez-vous tous les jours, car, tous les jours, Dieu peut vous appeler à lui. N'imitez pas ces serviteurs insensés dont parle le Talmud (1) qui, ayant été invités par le roi, à un festin dont l'époque était indéterminée, se disaient : le moment du festin est encore éloigné; nous avons bien le temps de faire nos apprêts. Mais, suivez l'exemple de ses serviteurs plus sages qui, dans la prévision, qu'ils pourraient être conviés d'un jour à l'autre au banquet de leur royal maître, se tenaient constamment prêts, et qui, en récompense de leur sagesse et de leur zèle, furent comblés de présents et d'honneurs.

Un jour aussi, Dieu nous invitera à paraître

(1) Talmud. Traité de Schabbat, fol. 153, a.

devant lui... Puissions-nous être prêts alors; puissions-nous avoir suivi cette maxime que nous a laissée le sage des sages :

בכל עת יהיו בגדיך לבנים ושמן על ראשך אל יחסר

« Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs,
» et que l'huile ne manque pas sur ta tête (1). »

Je me résume, mes frères. Il faut penser à la mort, car, si on veut ne pas la craindre, on a besoin de savoir ce qu'elle est, et quelles en sont les suites. Il faut penser à la mort, car pour bien mourir, il est essentiel d'avoir bien vécu. Pensez donc à la mort et vivez religieusement; vivez comme doivent vivre des Israélites sincères. Sachez mettre des entraves à vos désirs, et soumettez vos passions et vos intérêts au devoir. Et si, parfois, vous vous écartez de la règle, si vous oubliez quelquefois ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez à votre titre d'hommes et d'Israélites, qu'un prompt repentir vous ramène dans la voie qu'il n'aurait pas fallu quitter.

Pour réparer vos transgressions de la loi qui s'oublient si facilement, au milieu des distractions mondaines, consacrez tous les jours quelques moments à un entretien avec vous-mêmes; examinez votre conscience tous les soirs avant de vous livrer à ce sommeil qui pourrait bien être votre dernier sommeil. Revenez aux traditions que nos pères nous ont léguées. Tous les soirs, ils récitaient

(2) Ecclésiaste, ch. IX, v. 8.

la confession des péchés ; tous les soirs, ils demandaient pardon au Seigneur, des fautes qu'ils avaient commises, et ils pardonnaient aussi mentalement à ceux qui les avaient offensés.

Ainsi, réconciliés avec Dieu et les hommes, ils s'endormaient tranquillement, car ils étaient prêts à paraître devant le Seigneur.

Ce témoignage que nos pères se rendaient, pouvons-nous nous le rendre aussi ? Ah ! si ce Dieu qui, d'après la tradition israélite, nous juge le Rosch-Haschana, et confirme son jugement le jour de Kipour, si ce Dieu avait prononcé sur nous son arrêt de mort, si cet arrêt devenait définitif aujourd'hui et qu'il reçut immédiatement son exécution, dans quel état paraîtrions-nous devant lui !

Vous, époux, traitez-vous avec douceur celles qui ont lié leurs destinées aux vôtres ; et vous, épouses, entourez-vous de votre affection ceux auxquels vous vous êtes unies devant Dieu ! Vous, pères et mères de familles, travaillez-vous à l'avenir de vos enfants ; cherchez-vous à leur assurer une position honorable dans le monde ; leur inculquez-vous aussi ces principes sévères sans lesquels ils s'égareraient ; leur donnez-vous l'instruction religieuse et morale qui doit former la base de toute éducation vraiment digne de ce nom ; les façonnez-vous à la vertu par vos paroles et vos exemples ; en un mot, les élevez-vous, non-seulement pour la vie terrestre, mais aussi pour la vie éternelle ? Et vous, enfants, aimez-vous et vénérez-vous vos parents,

les récompensez-vous par cette vénération et cet amour, des soins qu'ils vous ont prodigués?

Vous, maîtres, êtes-vous bienveillants envers ceux que Dieu a placés sous vos ordres; et vous, qui êtes dans une position dépendante, témoignez-vous à vos chefs et maîtres le respect et les égards auxquels ils ont droit de votre part?

Riches, vous que le Seigneur a comblés de ses faveurs, vous qu'il a placés, ici-bas, pour être les dispensateurs de ses dons auprès de vos frères pauvres, remplissez-vous les intentions de Dieu; et vous, pauvres, savez-vous toujours mériter, par votre conduite, les sympathies de ceux qui doivent vous protéger?

Tous, enfin, vivons-nous toujours comme nous devons vivre? Ne nous arrive-t-il jamais de faillir à notre mission? ne nous rendons-nous pas indignes de notre divine origine, indignes du brillant avenir que Dieu nous réserve?

Que répondrions-nous, mes frères, à ces questions, si Dieu lui-même nous les adressait? Dieu qui lit dans nos cœurs et devant qui toute réticence serait vaine, tout mensonge inutile!

Ah! sans doute, nous baisserions la tête, nous n'oserions lever nos regards confus vers Celui qui nous parle, et nous attendrions, en silence, notre condamnation. Eh bien! s'il n'est pas probable que Dieu nous appellera tous à lui dans le même moment, pour répondre de nos actes, son choix peut tomber sur quelques-uns d'entre nous. Quels sont

ceux qui se trouvent inscrits maintenant dans le livre de la vie, et quels sont ceux dont les noms ont été effacés? Quels sont ceux que la maladie épargnera cette année, et quels sont ceux qu'elle viendra visiter et conduire au tombeau? Nous ne le savons pas; mais, tous, nous pouvons être désignés; tous nous devons donc penser à cette recommandation de Salomon, dont j'ai parlé tout à l'heure : « Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs, et que l'huile ne manque pas sur ta tête (1). »

בכל עת יהיו בגדיך לבנים ושמן על ראשך אל יחסר

Tous nous devons être à même, quand apparaîtra cette messagère de Dieu qu'on nomme la mort, de dire ce que répondaient nos ancêtres les patriarches, quand Dieu les appelait הנני· « Me voilà. » Me voilà, Seigneur, je suis prêt à te rendre l'âme que tu m'as donnée; pure, elle sortit d'auprès de toi, et pure elle revient vers toi, mon Créateur et mon Père! Amen!

(1) Ecclésiaste, ch. 9, v. 8.

LA PROVIDENCE



מי כיי אלהינו המגביהי לשבת :
המשפילי לראות בשמים יבארץ

Qui est comme l'Éternel notre Dieu, dont le trône est si élevé et qui abaisse ses regards sur le ciel et la terre!
Psaume 163, 5 et 6.



MES AUDITEURS BIEN-AIMÉS,

Ces paroles, qui se trouvent dans un des psaumes que nous avons récités tout à l'heure, nous devrions les graver dans notre mémoire et en faire l'objet de fréquentes méditations. Il y a en effet des moments, dans notre existence, où notre foi chancèle, où notre raison s'obcurcit, où la souffrance nous égare et permet au doute d'envahir notre âme. Il y a de sombres heures dans la vie où les contrariétés que nous éprouvons, les dangers qui nous menacent, les chagrins qui nous assaillent ébranlent nos plus solides convictions, et où notre désespoir, longtemps comprimé, éclate enfin en reproches et en amères récriminations contre Dieu et contre la

religion qui nous l'enseigne. Que nous parle-t-on, nous écrions-nous alors, d'un Dieu bon qui veille sur nous et nous protége; mais nous souffrons, et il ne semble pas voir nos souffrances; nous prions, et il n'entend pas nos prières; nous gémissons, et il reste sourd à nos gémissements! Ah! toutes les espérances dont on nous berce sont vaines, toutes les consolations qu'on nous offre ne sont que néant. Dieu a sans doute créé le monde, mais il ne le gouverne pas; il est trop grand pour s'occuper de nous, chétifs vers de terre. Le hasard, le caprice, voilà ce qui domine ici-bas!

Bienheureux, mes frères, bienheureux sont ceux qui, au milieu de l'amertume dont Dieu les abreuve, se rappellent pourtant les consolantes paroles qui servent de texte à cet entretien : *Mi Kuadonoy Elohenou humagbii lochoves, hamasch pili liros baschomayim uvoorez.* Qui est comme l'Éternel notre Dieu? Sa puissance est infinie, sa grandeur est incommensurable; cependant il abaisse ses regards sur la terre pour surveiller ce qui s'y passe, pour régler les destinées des individus et des peuples, pour diriger tout à son gré, et d'après des plans conçus avec une sagesse que nous pouvons bien méconnaître d'abord, mais devant laquelle nous venons plus tard de nous-mêmes incliner notre raison rebelle.

Que la croyance renfermée dans les paroles du Psalmiste est vraie! C'est ce que je vais essayer de vous démontrer.

Il n'est besoin que de jeter un regard tant soit peu attentif sur la nature, pour y apercevoir les traces visibles de la Providence, et pour se convaincre que Dieu a non-seulement créé le monde, mais qu'il le maintient et qu'il veille à sa conservation.

Quand la nuit a étendu ses ombres sur la terre, levez les yeux et voyez ces astres étincelants! C'est Dieu qui, comme le dit le prophète Isaïe, conduit avec ordre leur innombrable armée; c'est lui qui les appelle par leur nom, et pas un seul ne manque à cet appel, qui est renouvelé tous les soirs (1).

Voyez encore chaque matin ce soleil qui, selon l'expression du chantre inspiré des psaumes, apparaît tout joyeux de parcourir sa carrière. Il s'élance sur l'ordre du Très-Haut, fait le tour de l'horizon, et verse partout des torrents de lumière et de chaleur (2).

La riante verdure qui charme notre vue ne manque pas d'apparaître chaque année. Chaque année les arbres se couvrent de nouvelles feuilles et portent de nouveaux fruits. Chaque année les fleurs se revêtent d'une nouvelle parure. La succession régulière des saisons ne s'interrompt jamais. « Les semailles et la moisson, le froid et le chaud, le jour et la nuit ne cessent pas, » dit l'Écriture (3).

Cette persistance des mêmes faits, ce renouvel-

(1) Isaïe, ch. 40, v. 26.

(2) Psaume 19, v. 6 et 7.

(3) Genèse, ch. 8, v. 22.

lement périodique de la nature, ne nous apprennent-ils rien? Ne nous disent-ils pas, en termes assez clairs, que la vaste machine qui s'appelle l'*univers* ne fonctionne que par la volonté du Seigneur, et que c'est lui qui la dirige?

Mais ne nous arrêtons pas à la nature inanimée où la Providence divine exerce son gouvernement par des lois fixes et immuables, établies dès l'éternité, et auxquelles la création ne peut se refuser d'obéir, comme nous l'apprend encore le Psalmiste : « Il les a établies à perpétuité; il a tracé des lois qui ne peuvent être transgressées (1). » Interrogeons l'histoire, et nous verrons que la marche de l'humanité n'échappe pas non plus à l'action de Dieu.

Il n'entre pas dans mon plan de vous montrer la Providence se manifestant dans les différentes missions données aux peuples civilisés de l'antiquité, et dans le rapprochement et la fusion qui s'opérèrent entre ces nations et les races barbares. Je ne veux pas non plus vous faire suivre pas à pas le progrès de la civilisation, qui est d'abord lent, et qui devient plus rapide à mesure que l'humanité vieillit et profite de l'expérience du passé. Il me suffira d'appeler votre attention sur le magnifique spectacle que le monde nous offre aujourd'hui.

Les prodiges accomplis par la science et l'industrie modernes, et qui ont eu pour résultat de

(1) Psaume 142, v. 6.

mettre à la portée du plus grand nombre des biens qui n'étaient autrefois le partage que d'une portion privilégiée de la société, ont été trop souvent et trop magnifiquement célébrés pour que j'ose tenter la même entreprise devant vous. Il y a, d'ailleurs, un sujet d'observations plus intéressant pour nous : c'est la transformation qui s'est opérée dans les mœurs et les idées.

Les mœurs sont plus douces ; on fait moins souvent qu'autrefois appel à la force brutale, et les crimes contre les personnes vont diminuant tous les jours.

Les idées sont plus larges, plus élevées, plus libérales. Les sectateurs des diverses religions ne se haïssent plus comme ils se haïssaient autrefois; ils commencent à reconnaître qu'ils sont tous enfants d'un même père, et à s'aimer d'un fraternel amour.

Le droit du plus humble est respecté comme celui des grands et des puissants de la terre, et on ne le viole pas sans s'attirer la réprobation universelle. Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé naguère quand deux jeunes israélites furent violemment enlevés à leurs familles pour être élevés dans une religion qui n'est pas la leur. De courageuses protestations se firent entendre ; dans le monde entier retentirent les accents d'une généreuse indignation ; des démarches imposantes, par le rang et le nombre des personnes qui y prirent part, eurent lieu. Toute cette agitation, il

est vrai, n'aboutit à aucun résultat. Elle a prouvé, du moins, que dans notre siècle l'iniquité ne trouve plus d'appui, et que, si elle triomphe encore, ce n'est pas sans résistance et sans lutte.

Les choses se passaient différemment dans les temps anciens. Plus d'une fois, pendant le moyen âge, et même dans des siècles plus rapprochés de nous, des enfants israélites furent arrachés à leurs parents et forcés d'adjurer leur foi. Quelle voix, pourtant, s'élevait pour protester contre ces actes odieux, au nom de l'humanité outragée? Qui s'occupait de ces transgressions du droit naturel? Ce n'est qu'à notre époque qu'on a pu voir un blâme public et solennel infligé à la violation de la justice.

Ce n'est pas non plus chez les hommes du passé que les malheureux atteints par une calamité subite trouvaient cette ardente sympathie, cette touchante sollicitude dont on leur donne aujourd'hui de si nombreux témoignages. La terre a été désolée plus d'une fois par des famines et des pestes; mais on ne se préoccupait pas de ceux qui souffraient comme on s'en préoccupe aujourd'hui; on n'organisait pas pour eux, comme on le fait aujourd'hui, ces souscriptions et ces collectes où les citoyens de toutes les classes, de tous les cultes, et souvent de tous les pays, viennent unir leurs efforts pour une même œuvre de charité et d'amour.

Comment les mœurs, grossières autrefois, se sont-elles adoucies et polies? Comment les idées étroites se sont-elles élargies? Comment à l'égoïsme

a succédé l'amour de l'humanité, et, à la place de la force brutale, est venu s'établir le règne de la justice et du droit?

Par la diffusion des lumières, me répondrez-vous. Cela est vrai; mais, pour répandre la lumière de la vérité, il a fallu des hommes courageux, convaincus, doués de talent et de génie. Qui a suscité ces hommes? N'est-ce pas la Providence qui a voulu que l'humanité progressât sans cesse, la Providence qui ne fait rien en vain et qui, comme le dit la Hagadah de Pâque, calcule, dès l'origine, la fin de toute chose (1)? Qu'on éprouve, pour ceux qu'on appelle les bienfaiteurs du genre humain, la reconnaissance la plus vive; qu'on professe pour eux l'admiration la plus passionnée, je m'associerai volontiers à ces sentiments; mais je réserve aussi un peu de ma gratitude pour Dieu qui, dans sa bonté et sa sagesse, a choisi ces hommes, leur a donné le moyen de remplir leur mission et a fait d'eux les exécuteurs de ses desseins. Et quand je contemple avec satisfaction et orgueil la situation présente de l'humanité, je m'incline avec respect et je dis, comme autrefois les magiciens consultés par Pharaon : *Ezba Elohim hi* : C'est ici la main de Dieu (2).

La main de Dieu ! Elle apparaît encore dans l'histoire particulière d'un peuple, dans une histoire qui nous touche de bien près, car elle est

(1) Hagadah.
(2) Exode, ch. 8, v. 15.

la nôtre. N'est-ce pas Dieu qui a veillé sur nos pères en Egypte et leur a envoyé un libérateur en la personne de Moïse? Et quand, tout à l'heure, vous chantiez des hymnes qui rappellent le souvenir de la délivrance; quand, hier au soir, assis au banquet pascal, vous relisiez, dans la Hagadah, le récit des souffrances que vos pères endurèrent en Egypte et celui de leur sortie du pays d'esclavage, que faisiez-vous, sinon rendre hommage à la Providence?

Mais ce n'est pas seulement en Egypte que nos frères eurent besoin de la protection divine, et la Hagadah a eu raison de dire : « Ce n'est pas un seul qui s'est levé contre nous pour nous anéantir, mais, dans tous les temps, on s'est levé contre nous pour nous détruire. » Jamais, en effet, aucun peuple n'a eu à subir une persécution aussi longue, aussi atroce, aussi universelle que le peuple israélite. Il y a eu des nations opprimées; mais quand quelques-uns de ceux qui souffraient parvenaient à quitter leur pays, quand ils mettaient le pied sur une terre étrangère, ils y trouvaient un refuge contre la tyrannie. Pour Israël seul il n'y eut d'asile nulle part. L'intolérance et le fanatisme le poursuivaient partout et ameutaient, en tous lieux, contre lui une populace avide de carnage. Pendant dix-huit siècles, les descendants de Jacob périrent par milliers dans les diverses contrées qu'ils habitaient, et ils furent trop heureux quand, aux persécutions sanglantes, succédèrent les vexa-

tions et les humiliations de toute nature, quand on voulut bien se contenter de les rançonner et de les piller au lieu de les tuer.

Si j'évoque devant vous ces tristes souvenirs, ce n'est pas pour vous inspirer des sentiments de haine contre ceux qui ont persécuté nos ancêtres. Oppresseurs et opprimés dorment depuis longtemps dans la tombe et ont subi le jugement de Dieu. Le présent, d'ailleurs, rachète le passé, et les enfants ont noblement réparé les iniquités des pères. Si j'ai retracé les malheurs des Israélites d'autrefois, c'est pour fortifier votre gratitude envers les peuples qui ont ouvert les yeux à la lumière et qui ont reconnu que la conscience doit être libre. C'est aussi, et c'est là surtout mon but, c'est aussi pour vous montrer dans la conservation d'Israël une manifestation éclatante de la Providence. De grands peuples ont disparu de la terre, quoiqu'ils eussent passé par des phases moins terribles que celles qu'Israël a traversées. Si Israël subsiste encore, c'est que la Providence a voulu qu'il subsistât ; c'est qu'elle avait, en le conservant, un dessein arrêté. Et ce dessein, nous le connaissons, mes Frères ; nous savons que, dans les temps anciens, Israël devait répandre la connaissance du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qu'aujourd'hui encore il doit conserver intact le dogme de l'*unité* divine qui ailleurs, n'est pas pur de tout alliage ; qu'aujourd'hui encore il doit tenir haut et ferme le drapeau sur lequel sont

inscrites les paroles que l'Israélite récite quand il se lève, qu'il récite quand il se livre au repos, qu'il entend encore résonner à son oreille au moment où il va exhaler son dernier soupir, ces paroles qui disent : « Ecoute, Israël, l'Eternel notre Dieu, l'Eternel est un (1)! »

Mais cessons de nous occuper du passé; occupons-nous du présent. Ne parlons plus de ceux qui furent avant nous; parlons de nous-mêmes. La Providence ne se manifeste-t-elle pas journellement à nous?

Quand nos affaires prospèrent, quand nos entreprises réussissent, quand tout marche au gré de nos souhaits, n'est-ce pas à Dieu que nous devons notre bonheur? à Dieu, sans l'assistance duquel nous ne pouvons rien! Car « c'est en vain, a dit le roi Salomon, que les maçons travaillent, si Dieu ne veut point édifier la maison; c'est en vain que la sentinelle veille, si Dieu ne garde pas la cité (2). »

Quand, après une longue et cruelle maladie qui menaçait de nous emporter au tombeau, nous revenons à la santé; quand notre corps affaibli par la souffrance reprend son ancienne vigueur, n'est-ce pas Dieu qui l'a voulu ainsi?

Quand, au milieu de dangers auxquels nous ne croyons pas pouvoir échapper, une chance de salut vient tout à coup s'offrir à nos regards, n'est-

(1) Deutéron., ch. 6, v. 4.
(2) Psaume, 127, v. 1.

ce pas Dieu qui nous envoie ce secours inespéré?

Cessons donc d'attribuer notre bonheur au hasard, car le hasard est un mot vide de sens, car rien ne se fait au hasard ici-bas. Tout est réglé, tout est prévu, tout est déterminé à l'avance. Ne l'attribuons pas davantage à nous-mêmes et ne disons pas comme ces hommes dont parle Moïse : « Ma force et ma puissance m'ont valu cette fortune (1). » Mais reconnaissons que tout nous vient de Dieu; que c'est lui qui fait fructifier nos efforts; que c'est lui « le médecin véritable » qui nous guérit de nos maux; que c'est lui qui nous sauve des périls dont nous sommes parfois environnés.

Mais, direz-vous, si tout nous vient de Dieu, le mal dont nous souffrons parfois, c'est lui aussi qui nous l'envoie; nous avons donc raison de nous plaindre, de murmurer contre lui, car, tout-puissant comme il est, il pourrait nous épargner la douleur, et s'il ne le fait pas, c'est qu'il ne le veut pas; c'est qu'il prend plaisir aux cris que nous arrachent les plaies dont il nous frappe.

Ah! mes Frères, ne nous hâtons pas d'accuser Celui qui est la source de toute bonté et de toute miséricorde. Ce que nous appelons un mal dans notre précipitation, nous le considérerons peut-être comme un bien quand nous raisonnerons avec calme et sans passion, et nous dirons avec le Talmud : « Ce que Dieu fait est bien fait, car qui sait ce qui est bon ou mauvais pour l'homme?

(1) Deutéron, 8, 17.

Quelquefois l'homme croit que le bien qui lui arrive est réellement un bien, et il se peut que ce soit un mal. Le contraire arrive aussi. L'homme se trouve quelquefois dans une grande détresse, et il se peut que ce soit pour son bien (1). » Ce qui serait, en effet, un mal, c'est une prospérité continuelle que rien ne viendrait troubler. Elle nous inspirerait un fol orgueil et nous rendrait indifférents à nos destinées futures. Ah ! si, malgré la brièveté de notre existence ; si, malgré les maux sans nombre qui font que cette existence si courte est en même temps si tourmentée ; si, devant nos illusions qui se flétrissent, devant nos affections qui se brisent, le levain impur de l'orgueil fermente encore en nous, que serait-ce donc si notre bonheur était sans nuages ! C'est bien alors que nous serions à nous-mêmes nos propres idoles ; c'est bien alors que nous oublierons Celui de qui nous tenons tout. Il faut qu'il se rappelle à nous en nous donnant des preuves de sa puissance ; il faut qu'il nous humilie devant sa grandeur pour que nous la reconnaissions et lui rendions hommage.

Nos douleurs nous remettent aussi en mémoire que nous avons des devoirs à remplir, que nous négligeons ; que nous avons à nous rendre dignes d'un avenir, que nous oublions au milieu des délices du présent.

Si j'ai été assez heureux, mes Auditeurs bien-

(1) Talmud, Berachot.

aimés, pour porter la conviction dans vos esprits, pour vous faire reconnaître que la nature, l'histoire, l'expérience nous enseignent également que Dieu gouverne le monde et le dirige, vous saurez tirer vous-mêmes des prémisses que j'ai posées les vérités pratiques qui leur servent de conclusion, et il me suffira de vous les indiquer rapidement.

S'il est une Providence qui veille sur nous, nous pouvons avoir confiance en elle, quel que soit le péril dans lequel nous nous trouvions, quel que soit le danger qui nous menace.

S'il est une Providence qui veut nous conduire à la vie éternelle à travers les douleurs et les larmes, nous devons nous incliner devant les moyens qu'elle emploie pour nous purifier, pour nous sanctifier, pour élever notre âme vers le Seigneur. Qu'importe que le chemin soit âpre et difficile, pourvu qu'il conduise au but que nous avons à atteindre !

S'il est une Providence, enfin, qui bénit notre travail, qui fait réussir nos entreprises, qui nous conserve, nous et les nôtres, elle mérite notre reconnaissance ; et cette reconnaissance, vous le savez, mes Frères, elle se témoigne par la prière et par la fréquentation assidue des maisons consacrées à la prière, par la charité, par une vie pure et vertueuse.

Puissent les sentiments que fait naître une foi vive en la Providence devenir les nôtres, et puissions-nous agir de telle sorte que notre conduite

ne soit pas en opposition avec ces sentiments ! Que telle soit la volonté du Seigneur, et qu'il veuille aussi répandre sur vous les trésors de sa céleste grâce et réaliser pour vous les promesses contenues dans la bénédiction que je vous donne en son nom :

יברכך יי וישמרך : יאר יי פניו אליך ויחנך · ישא יי פניו אליך וישם לך שלום.

Que l'Eternel vous bénisse, mes Frères et mes Sœurs bien-aimés, et vous préserve de tout malheur et de tout accident; que l'Eternel fasse luire sa face sur vous et vous éclaire de sa divine lumière, afin que vous connaissiez et pratiquiez toujours vos devoirs d'hommes et d'Israélites ; que l'Eternel tourne sa face vers vous et vous accorde la paix et le bonheur ! Amen !

LA PENSÉE DE DIEU.

Sermon prononcé à la Chaux-de-Fonds (Suisse).

Mes Frères,

Aucune invitation ne pouvait m'être plus agréable que celle que vous m'avez adressée.

Je suis heureux de pouvoir porter la parole devant une Communauté qui se distingue par son intelligence, son activité, son amour de l'ordre, ces vertus qui contribuent à la prospérité des individus et des sociétés !

Je suis heureux qu'il me soit permis d'offrir publiquement mes reconnaissants hommages au généreux pays qui a été si hospitalier à mes compatriotes ; à la magnanime nation qui a donné tant de témoignages d'affectueuse sympathie à mon peuple vaincu et malheureux.

O noble terre de Suisse, nous n'oublierons jamais ce que tu as fait pour l'héroïque population de Strasbourg ; nous n'oublierons jamais les tendres soins que tu as prodigués aux enfants de la

France qui se sont réfugiés sur ton sol. Nous nous rappellerons avec attendrissement la touchante sollicitude dont tu as fait preuve envers ceux de nos frères qui gémissaient au loin dans la captivité, et les pieux honneurs que tu as rendus à ceux de nos guerriers qui ont succombé chez toi à leurs fatigues et à leurs blessures !

Et vous, mes Frères et mes Sœurs bien-aimés, vous avez pris une part éclatante à ce magnifique mouvement de charité qui, au milieu même des horreurs de la guerre; au milieu des discordes qui ensanglantaient deux pays, a affirmé si haut le principe qui doit régir les sociétés et auquel appartient l'avenir ; le grand principe de la solidarité des peuples, de la fraternité humaine !

Vous n'avez pas seulement apporté un concours large et empressé aux œuvres fondées par vos concitoyens, mais vous avez fondé une œuvre particulière. Vous vous êtes souvenus de vos frères et de vos sœurs de l'Alsace et de la Lorraine, et vous avez voulu panser leurs plaies et guérir leurs meurtrissures.

Ce n'est pas sans une vive émotion que je me rappelle en cet instant que j'étais un de ceux qui furent choisis par vous pour être les dispensateurs de vos bienfaits.

C'est du fond du cœur que je vous remercie de l'honneur que vous me fîtes. C'est aussi du fond du cœur que je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de vous exprimer publiquement ma re-

connaissance pour la sainte mission que vous voulûtes bien me confier.

Puisse le Seigneur récompenser l'ardente charité dont vous avez fait preuve et qu'ont montrée avec vous tous les habitants de ce pays ! Puisse-t-il répandre sur vous et sur la Suisse toute entière ses célestes faveurs ! Amen !

J'appellerai votre attention, mes Frères, sur les paroles suivantes qui se trouvent au livre du Deutéronom :

השמר לך פן תשכח את יי אלהיך לבלתי שמור מצותיו והקתיו ומשפטו אשר אנכי מצוך היום....... וזכרת את יי אלהיך כי הוא הנותן לך כח לעשות חיל למען הקים את בריתו אשר נשבע לאבותך כיום הזה.

Sois bien sur tes gardes de peur que tu n'oublies l'Eternel ton Dieu, et que tu n'observes pas ses préceptes, ses lois, ses statuts, que je t'impose aujourd'hui.................................

Souviens toi de l'Eternel ton Dieu, car c'est lui qui t'a donné la force d'acquérir des biens afin d'accomplir l'alliance qu'il a jurée à tes pères, comme il le fera à cette époque.

Deutéron. Ch. 8, v. 11 et 18.

Ce n'est pas sans raison, mes Frères, que l'Ecriture Sainte nous ordonne de penser à Dieu, non pas seulement de temps en temps, et à de certaines époques de l'année, mais constamment, mais sans cesse. Penser à Dieu, est, en effet, la condition indispensable d'une vie véritablement religieuse et véritablement heureuse.

C'est la pensée de Dieu qui nous éloigne du mal; c'est la pensée de Dieu qui nous encourage au bien; c'est la pensée de Dieu qui nous soutient dans l'adversité. Et quand d'irréparables afflictions nous ont atteints, quand notre cœur est brisé, anéanti par la douleur, c'est elle encore qui nous console et qui vient, sinon guérir, du moins cicatriser nos plaies!

Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour vous montrer que je n'ai pas exagéré en décrivant tout à l'heure l'influence heureuse, l'influence bénie que la pensée de Dieu exerce sur nous : Il me suffira d'en appeler à l'Ecriture Sainte et à votre propre expérience.

Quand le livre des Juges dépeint la dépravation qui commença à régner en Israël après la mort de Josué, il semble indiquer l'oubli de Dieu, comme cause principale du triste changement qui s'était opéré dans les mœurs du peuple israélite.

Les enfants d'Israël, dit-il, firent le mal aux yeux de l'Eternel, parce qu'ils avaient oublié l'Eternel leur Dieu, et ils servirent les idoles de Baal et d'Aschera. (Juges, Ch. 3, v. 7).

ויעשו בני ישראל את הרע בעיני יי וישכחו את יי
אלהים ויעברו את הבעלים ואת האשרות.

Il y a dans le livre des Psaumes un chapitre qui rappelle les nombreux bienfaits dont Dieu combla nos pères et la honteuse ingratitude dont Israël paya ces bienfaits et c'est encore l'oubli de Dieu qui est signalé comme cause de cette ingratitude.

Après avoir mentionné en quelques mots les évènements qui se passèrent sur les bords de la mer Rouge, le poëte sacré dit :

ויאמינו בדבריו ישירו תהלתו.

En ce moment les Israélites crurent aux paroles de l'Eternel et ils chantèrent ses louanges (Psaume 106, v. 12). Mais bientôt, ajouté-t-il, bientôt ils oublièrent ses œuvres. (Ibid). מהרו שכחו מעשיו Et un peu plus loin après avoir raconté les nombreuses insubordinations d'Israël, ses violents murmures contre l'Eternel et contre Moïse, l'apostasie dont il se rendit coupable en allant se prosterner aux pieds du veau d'or, le poëte sacré s'écrie :

שכחו אל מושיעם עשה גדלות במצרים.

Ils avaient oublié l'Eternel qui était venu à leur secours et qui avait fait de si grandes choses pour eux en Egypte. (Ibid. v. 21).

Enfin, mes Frères, quand l'Eternel, par l'organe du prophète Isaïe, reproche à Israël ses égarements, il lui reproche surtout de l'avoir oublié.

ואותי לא זכרת לא שמת על לבך.

Tu ne t'es pas souvenu de moi et tu ne m'as pas porté dans ton cœur. (Isaïe Ch. 57, v. 11).

Ainsi, mes Frères, d'après l'Ecriture Sainte, c'est à l'oubli de Dieu qu'il faut attribuer le triomphe du mal, et ce que dit l'Ecriture, nous pouvons le confirmer par le témoiguage de notre propre expérience.

Dieu, en effet, est-il présent à notre pensée et à

notre cœur, quand nous cédons lâchement à nos passions, quand, pour satisfaire notre sensualité, nous enfreignons les prescriptions de la religion et de la morale? Dieu est-il présent à notre pensée et à notre cœur, quand n'écoutant que la voix de l'intérêt, nous violons perfidement les règles de la loyauté et de l'honneur? Dieu est-il présent à notre pensée et à notre cœur, quand obéissant à de misérables rancunes ou mûs tout simplement par le désir de nous donner un agréable passe-temps, nous dévoilons les fautes cachées de nos frères, ou quand, non contents de médire de leurs actes, nous calomnions leurs intentions, travestissons leurs paroles et détruisons ainsi les réputations les plus solidement établies?

Dieu est-il présent à notre pensée et à notre cœur, quand l'orgueil nous enivre, quand nous traitons avec hauteur, avec dédain tous ceux qui nous sont inférieurs par la fortune ou la position, mais qui sont autant que nous par leur titre de membres de l'humanité et d'enfants de Dieu, et peut-être plus que nous par leurs vertus?

Ah, mes Frères, nous serions moins enclins à l'amour du plaisir et moins portés à lui sacrifier notre devoir, si nous songions à Celui qui nous a doués de raison et de liberté, non pour que nous nous dégradions, pour que nous nous abaissions au rang de ces êtres inférieurs qui, eux, ne peuvent qu'obéir à leurs instincts et à leurs appétits grossiers, mais pour que nous aspirions à ressem-

bler au divin modèle que nous devrions toujours avoir devant les yeux, pour que nous nous rapprochions de l'idéal vers lequel nous devrions tendre constamment.

Nous serions moins âpres au gain, moins disposés à vendre pour un peu d'or le salut de notre âme, si nous pensions à Celui que l'Ecriture appelle le juge de toute la terre. (Genèse 18, 25), שׁופט כל הארץ, à Celui dont toutes les voies sont justes. (Deuter. 32, v. 4), כי כל דרכיו משפט et qui aime par dessus tout la justice et la droiture. (Psaumes 33, v. 5).

Nos haines aveugles nous égareraient moins souvent, nos basses rancunes nous domineraient moins facilement, nous nous laisserions aller moins volontiers à la médisance et à la calomnie, si nous pensions à Celui qui a dit לא תשׂנא את אחיך בלבבך tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur. (Levit. 19, v. 17), à Celui qui a dit encore לא תלך רכיל בעמך tu n'iras pas médisant au milieu de ton peuple. (Ibid., v. 16).

Enfin, mes Frères, notre orgueil tomberait, notre fierté s'évanouirait si nous pensions au Créateur qui nous a pétris tous du même limon, qui nous a communiqué à tous une partie de sa divine nature et qui tient entre ses mains nos destinées à tous que nous soyons riches ou pauvres, humbles ou puissants, en haut ou en bas de l'échelle sociale ! Oui, mes Frères, l'oubli de Dieu voilà la cause de toutes nos déviations du chemin droit ;

et pour rentrer dans la voie du bien que nous n'aurions jamais dû quitter, il n'y a qu'un seul moyen : c'est celui qui est indiqué par ces paroles de notre texte : וזכרת את יי אלהיך Souvenez-vous de l'Eternel votre Dieu.

Souvenez-vous de l'Eternel votre Dieu et alors vous n'éviterez pas seulement le mal, mais vous ferez aussi le bien.

Pour que nous fassions le bien, non pas seulement une fois et par hasard, mais souvent, mais chaque fois que l'occasion s'en présente, il faut que quelque chose nous y pousse.

Ce mobile dont nous avons besoin pour être portés au bien, c'est la pensée de Dieu qui nous le fournit. Pouvons-nous, en effet, penser à Dieu sans nous rappeler la bonté qu'il a témoignée à nos pères et les faveurs dont il nous comble nous-mêmes journellement? Et pouvons-nous nous rappeler les bienfaits sans nombre dont nous sommes redevables au Seigneur, sans nous sentir pénétrés pour lui de la reconnaissance la plus vive, la plus ardente? Or cette reconnaissance, vous le savez mes Frères, se témoigne par la charité, car c'est la charité que je désire, כי חסד חפצתי ולא זבח a dit l'Eternel, par la bouche du prophète Osée, et non les victimes qu'on offre sur l'autel. (Osée 6, v. 6).

Et nos docteurs nous disent quelque chose de semblable גדול העושה צדקה יותר מכל הקרבנות L'aumône vaut mieux que tous les sacrifices. (Talmud, Souka, f. 49, b.)

Le Midrasch nous raconte encore ce qui suit : Rabbi Yochanan et Rabbi Josué entrèrent un jour à Jérusalem après que cette ville était tombée au pouvoir des Romains. Ils arrivèrent jusque devant les ruines du Temple. A l'aspect de ces lieux si animés naguère et maintenant si désolés, devant ces tristes débris du magnifique sanctuaire où retentissaient autrefois les louanges de l'Eternel et où régnait maintenant un morne silence entrecoupé seulement par les cris rauques des oiseaux de proie, R. Josué ne put retenir ses larmes ; malheur à nous, s'écria-t-il, le voilà devenu un monceau de ruines le Temple où nous venions prier le Dieu unique ! le voilà brisé et gîsant dans la poussière l'autel sur lequel nous offrions nos sacrifices au Seigneur et aux pieds duquel nous implorions de lui le pardon de nos fautes ! Que ferons-nous désormais pour obtenir la rémission de nos péchés ? Ne te désole pas mon fils, répondit R. Yochanan, il nous reste encore un moyen de nous faire pardonner nos fautes, aussi efficace que la graisse des victimes et la fumée des holocaustes, ce moyen...... c'est la charité ! שיש לנו כפרה אחרת שהיא כמוהו ואוף זו גמילת הסדים

Le désir de plaire à Dieu en accomplissant des œuvres de miséricorde ; גמילות חסרים une charité vive qui s'émeut à la vue de toutes les infortunes, une charité ardente qui ne recule devant aucun sacrifice, un amour de l'humanité assez vaste pour embrasser tous les enfants de l'Eternel à quelque

religion qu'ils appartiennent; voilà encore un fruit de la pensée de Dieu.

Mais la reconnaissance que nous devons à Dieu ne se manifeste pas seulement par d'abondantes aumônes aux pauvres. Si elle est aussi vive, aussi sincère qu'elle doit l'être, elle cherche à s'affirmer par la parole; elle éclate en hymnes et en chants d'actions de grâce; elle se traduit par la prière.

Cette prière, cependant, qui doit faire paraître au dehors les sentiments de gratitude que renferme notre âme n'est pas la prière que les lèvres récitent machinalement sans que le cœur y ait aucune part; c'est une prière fervente qui sort du plus profond de notre âme. Ce n'est pas cette prière sans recueillement dont nos docteurs disent « quelle ressemble à un cadavre : תפלה בלא כונה כגוף בלא נשמה c'est celle qu'anime le souffle vivant d'une inspiration de piété. Mais d'où nous viendra cette ferveur qui doit présider à nos entretiens avec Dieu? Comment, au milieu de nos nombreuses occupations se produira ce recueillement qui est une condition indispensable de la vraie prière?

Ce qui le produit, mes Frères? C'est le Temple. Là point d'excitations à penser à la terre! Là rien qui sollicite notre attention et la détourne de Dieu!

Celui-là, donc, qui veut prier véritablement et non pas seulement réciter du bout des lèvres quelques oraisons qui ne disent rien à son intelligence et n'échauffent pas son cœur, celui-là viendra au Temple. Celui qui ne craint pas d'avouer qu'il doit

tout à Dieu, qui ne rougit pas d'offrir publiquement au Seigneur, ses reconnaissants hommages, celui-là viendra au Temple. Il joindra sa voix à celle de ses frères qui chantent les louanges du Seigneur et ses cantiques d'actions de grâce monteront avec les leurs vers le trône de notre divin Créateur et père.

Ainsi, après nous avoir portés à donner à nos semblables des preuves de notre amour, la pensée de Dieu nous pousse à nous montrer charitables envers nous-mêmes, car la ferveur dans la prière, comme le remarquent nos docteurs, est un acte de charité que nous accomplissons à l'égard de notre propre personne

אף עיון תפלה בכלל גמילות חסדים שנאמר גומל נפשו איש חסיד

Ce que nos docteurs disent de la prière à savoir qu'elle est un bienfait pour nous, nous pouvons le dire de la pensée de Dieu elle-même. Nous avons à passer ici-bas par de nombreuses et douloureuses épreuves. Il y en a parmi elles qui sont temporaires et ne font que traverser notre existence. Mais quelque peu durables qu'elles soient, nous y succomberions peut-être et le courage nous manquerait pour les supporter si la pensée de Dieu ne venait au secours de notre âme défaillante.

Quand nous pensons à ce Dieu tout puissant à qui rien n'est impossible. (Genèse 18, 14.) היפלא מיי דבר et dont la puissance peut nous sauver nous aussi, à ce Dieu qui est bon pour tous et miséricordieux pour toutes ses œuvres, טיב יי לבל ורחמיו על בל מעשיו (Psaume 145, v. 9) et dont la bonté peut s'étendre

sur nous aussi, notre énergie, un instant disparue renaît; avec la confiance en Dieu, nous reprenons de nouvelles forces ; la souffrance glisse sur nous sans entamer et l'orage passe sans que nous soyons brisés.

Mais il plait quelquefois à la divine Providence de nous affliger de maux pour lesquels il n'y a plus de remède ici-bas, de nous frapper de plaies qui ne peuvent pas être guéries sur cette terre. C'est alors, mes Frères, c'est alors surtout que nous avons besoin d'être soutenus et consolés. Quand nos affections ont été brisées, quand ceux que nous aimions ont été arrachés à notre tendresse, quand le vide s'est fait autour de nous, quand chaque jour, chaque heure, chaque instant nous rappelle le souvenir de ceux qui nous ont quittés ; c'est alors que notre cœur saignant demande un baume qui puisse calmer ses souffrances. Mais qui nous fournira ce baume bienfaisant? Les hommes? Hé que peuvent leurs paroles souvent banales contre des maux dont personne, excepté nous, n'est capable de mesurer toute l'étendue et toute la profondeur! C'est à Dieu seul que nous pouvons demander des consolations et c'est seulement en pensant à lui que nous parvenons à retrouver un peu de sérénité.

Quand nous pensons à ce Dieu qui n'est qu'amour, nous sommes naturellement portés à nous demander comment cet amour infini peut se concilier avec les afflictions qui nous ont atteints. Et

notre raison interrogée nous répond : Que les malheurs mêmes dont nous souffrons sont une preuve de la tendresse que Dieu ressent pour nous, de sa sollicitude paternelle pour les intérêts de notre âme ; qu'ils sont destinés à nous arracher à l'empire du mal, à nous attacher plus étroitement à la vertu ; qu'ils sont comme la correction du père qui châtie ses enfants, non parce qu'il prend plaisir aux cris que leur arrache le châtiment, mais parce qu'il veut les rendre meilleurs
כי כאשר ייסר איש את בנו יי אלהיך מיסרך ; car l'Eternel ton Dieu, te corrige, dit Moïse à Israël, comme un père corrige son fils. (Deuter, 8. v. 5).

Quand nous pensons aux sentiments auxquels Dieu a droit de notre part, à l'amour que nous lui devons et que la Torah réclame de nous en ces termes :

ואהבת את יי אלהיך בכל לבבך בכל נפשך ובכל מאדך

Tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir (Deuter 6, v. 5), nous sommes amenés à nous dire que cet amour se manifeste surtout par une pieuse résignation à la volonté de Dieu, par une soumission absolue à ses ordres quelque rigoureux qu'ils nous paraissent.

Dès lors nos murmures cessent ; les plaintes s'arrêtent sur nos lèvres ; nous souffrons encore, mais nos souffrances ne nous paraissent plus si dures à supporter ; nous les acceptons comme un moyen de nous purifier, de nous sanctifier, de nous

élever vers Celui qui nous les envoie et qui ne les envoie pas sans raison.

J'ai essayé, mes chers Auditeurs, de vous faire sentir l'heureuse influence que la pensée de Dieu exerce sur nous. Je me suis efforcé de vous montrer qu'elle est un préservatif contre le mal, une exhortation à la vertu, un soutien et une consolation dans l'infortune.

Si je pouvais me flatter d'avoir porté la conviction dans votre âme, s'il m'était permis d'espérer que les paroles que je viens de vous adresser ont trouvé de l'écho dans votre cœur, et que vous voudrez bien vous en souvenir quelquefois, je descendrais d'ici avec la ferme persuasion d'avoir, par mon premier entretien avec vous, contribué à votre bonheur en ce monde et dans l'autre. Ah, mes chers Frères et Sœurs, laissez-moi emporter cette douce espérance; laissez-moi croire que la pensée de Dieu sera toujours présente à votre esprit, qu'elle sera pour vous comme ces phares lumineux que le navigateur aperçoit de loin et qui, au milieu des ténèbres de la nuit lui montrent la route qu'il a à suivre pour arriver heureusement au port. Laissez-moi croire que c'est auprès de Dieu que vous chercherez des secours dans le danger, des consolations dans l'adversité; que vous le prierez de cœur et d'âme, que vous méditerez sur ses perfections et que ces prières et ces méditations vous inspireront le désir d'imiter votre divin Créateur et père et de pratiquer comme lui la justice et la charité.

C'est ainsi que vous glorifierez la religion à laquelle vous appartenez, cette grande religion trop longtemps méconnue, trop longtemps calomniée et dont la charte proclamée sur le Sinaï alors que toute la terre était encore plongée dans les ténèbres de l'idolatrie, renferme ces belles paroles que le monde n'avait jamais entendues, qui depuis, ont transformé l'humanité de fond en comble, et qui sont le résumé de tous nos devoirs.

ואהבת את יי אלהיך בכל לבבך ובכל נפשך ובכל מאדך

Tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. (Deuter 6, v. 5).

ואהבת לרעך כמיך

Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Levit. 19, v. 18).

C'est ainsi que vous mériterez le bonheur en ce monde et la béatitude éternelle. Puisse cette double félicité devenir votre partage à tous, et puisse l'Eternel réaliser pour vous les promesses contenues dans la bénédiction que je vous donne en son nom

יברכך יי וישמרך יאר יי פניו אליך ויחנך ישא יי פניו וישם לך שלום

Que le Seigneur vous bénisse, chers Frères et Sœurs, et vous préserve de tout malheur et de tout accident ; que le Seigneur fasse luire sa face sur vous et vous éclaire de sa divine lumière, afin que vous connaissiez et pratiquiez toujours vos devoirs d'hommes et d'israélites ; que le Seigneur tourne sa face vers vous et vous accorde la paix et le bonheur !

Oui, Seigneur, répands tes célestes grâces sur tous les membres de cette Communauté, sur les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, et sur les administrateurs dévoués qui la dirigent. Bénis aussi les hommes de bien et les femmes charitables qui sont placés à la tête des institutions de bienfaisance. Bénis ceux qui se sont occupés avec un zèle si louable de la pieuse œuvre que nous allons consacrer dans quelques jours. Bénis celui qui instruit la jeunesse dans les vérités religieuses et qui, comme officiant, contribue à donner à la célébration du culte de la dignité et de l'éclat.

Fais fructifier tous ces efforts réunis et permets qu'ils concourent à la paix, à la grandeur, à la prospérité de la Communauté, à son avancement dans la voie du perfectionnement moral.

Bénis les habitants de cette laborieuse cité.

Bénis la Suisse; qu'elle continue à être l'asile de la liberté, et que son exemple enseigne aux autres peuples à se gouverner eux-mêmes et à n'avoir d'autre maître que la loi.

Bénis tous nos frères en Israël répandus sur la surface du globe et particulièrement ceux qui gémissent encore sous l'oppression et qui sont plongés encore dans les ténèbres de l'ignorance. Dissipe les préjugés qui s'opposent à leur émancipation et seconde les efforts de ceux qui cherchent à leur assurer les bienfaits de l'instruction et de la civilisation.

Bénis aussi tous nos frères en humanité; donne

du pain à tous ceux qui ont faim, des vêtements à tous ceux qui en manquent, rends la santé à tous ceux qui en sont privés afin que tous chantent tes louanges et célèbrent ta bonté.

Mais surtout, Eternel, éclaire tous les hommes afin qu'ils aillent vers cette sainte alliance des cœurs prédite par nos prophètes, afin qu'ils reconnaissent que tu n'es pas seulement le père d'une infime partie de l'humanité, mais le père de tous les êtres pensants qui peuplent l'univers. — Amen !

SIGNIFICATION DES CIMETIÈRES.

Sermon prononcé à l'inauguratian du cimetière de la Chaux-de-Fonds (Suisse).

Mes Frères,

L'œuvre pour la consécration de laquelle nous sommes réunis en ce moment est une de celles qui répondent à un besoin réel.

Pendant longtemps vous avez dû transporter au loin les êtres bien-aimés que la mort vous enlevait. Combien étaient pénibles ces voyages funèbres : vous le savez, vous tous qui avez accompagné les restes mortels de ceux qui vous furent chers. Mais ce qu'il y avait de plus pénible encore dans cet exil auquel vous étiez forcés de condamner les dépouilles de vos proches, c'était l'impossibité dans laquelle vous vous mettiez d'aller prier et pleurer sur leurs tombes chaque fois que votre cœur vous y portait.

Quelque nombreuses que soient nos occupations,

quelque variées que soient nos distractions, nous sentons souvent le besoin de nous remettre en présence de ceux qui ont été ravis à notre tendresse, d'évoquer leurs souvenirs, de nous rappeler aussi leurs vertus, de nous inspirer de leurs exemples et de nous fortifier ainsi dans l'amour et la pratique du devoir.

C'est ce besoin du cœur que vous avez voulu satisfaire par l'acquisition de l'emplacement destiné à servir de sépulture à ceux d'entre vous que Dieu appellera à passer de ce monde dans un monde meilleur.

Les autorités de votre ville voulaient, à la vérité, vous aider dans l'accomplissement de votre pieux désir; mais vous ne pouviez accepter leur offre, quelque généreuse quelle fût.

Il y avait certainement quelque chose de beau, de séduisant dans cette idée de placer dans un même cimetière les adhérents de tous les cultes, de les réunir après leur mort, de même qu'ils étaient mêlés ensemble pendant leur vie. On affirmait ainsi le grand principe de la fraternité humaine.

Si vous avez rejeté ce projet ce n'est pas que vous professiez des idées exclusives et étroites.

Les idées exclusives, on ne les rencontre pas chez nous, on ne les trouve pas chez les sectateurs de la loi qui, à une époque ou d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre, d'une tribu à l'autre, on se considérait comme étranger, comme ennemi, a proclamé que tous les hommes sont enfants du

même père, œuvres du même créateur et qu'ils doivent s'aimer d'un fraternel amour?

Non, mes Frères, nous n'oublions pas le magnifique précepte que notre religion a la gloire d'avoir énoncé la première : ואהבת לרעך כמך Tu aimeras ton prochain comme toi même. (Levit. ch. 19, v. 18). Nous n'oublions pas les belles paroles de Malachi ·הלא אב אחד לכלנו בלא אל אחר בראנו

N'avons-nous pas tous un même père, un même Dieu; ne nous a-t-il pas tous créés? (Malachi ch. 2., v. 10).

Et nous conformons notre conduite aux paroles que vous venez d'entendre. Nous jugeons nos semblables non d'après ce qu'ils croient, mais d'après leurs actes. Jamais un pauvre à quelque culte qu'il appartient, ne frappe en vain à notre porte, ne fait un appel stérile à notre générosité! Nous n'imaginons pas un monde futur à notre fantaisie dont nous excluons ceux qui partagent nos croyances, mais nous disons avec nos docteurs :

חסידי אומות העולם יש לחם חלק לעלם הבא

Les justes de toutes nations ont part au salut éternel. (Talmud Synhédrin).

C'est uniquement pour rester fidèles à une de nos prescriptions religieuses que vous avez rejeté la proposition que vous ont faite vos autorités municipales. Le judaïsme professe un grand respect pour les morts; il ne veut pas qu'on les dérange dans leur repos, qu'on trouble leur dernier sommeil. Il veut qu'après bien des années

les enfants puissent venir prier non pas sur la place où gîsaient autrefois les ossements de leurs parents et où gîsent maintenant d'autres ossements, mais aux lieux mêmes où ces restes aimés furent déposés et où ils se trouvent encore!

En concevant la pensée de doter votre Communauté d'un cimetière lui appartenant vous avez donc obéi à deux sentiments nobles et généreux : à l'amour de la famille et à l'amour de la religion, et au nom de ces deux grandes choses si dignes de respect et qui s'appellent la religion et la famille, je vous remercie des efforts que vous avez faits pour l'exécution de votre louable projet.

Je joins aussi mes plus sincères et plus chaleureux remerciements à ceux que le dévoué secrétaire du Comité chargé de l'œuvre du cimetière a adressés tout à l'heure aux Conseillers municipaux et aux Conseillers généraux de la commune des Eplatures qui vous ont dit comme autrefois les enfants de Heth au patriarche Abraham :

במבחר קברינו קבר את מתך

Choisissez chez nous le terrain qui vous convient le mieux pour la sépulture de vos morts. (Genèse ch. 23, v. 6).

J'offre encore l'assurance de ma sincère reconnaissance à l'honorable Pasteur de cette commune qui s'est associé avec tant d'empressement à l'acte libéral de ses paroissiens et qui nous a offert dans son Temple une si bienveillante hospitalité, ainsi qu'aux Pasteurs de votre ville qui, en honorant

de leur présence la cérémonie que nous célébrons vous' donnent en cet instant une si touchante preuve d'affection. Tous, ils montrent ainsi que sur la libre terre de Suisse il n'existe plus de traces de ces anciens préjugés qui élevaient autrefois d'insurmontables barrières entre les habitants d'un même pays, qui semaient la haine et la discorde entre les membres de la famille humaine. Qu'ils reçoivent l'expression de notre vive gratitude. Je me permets de la leur offrir en votre nom. Je suis certain de n'être désavoué par personne d'entre vous. Je suis certain qu'en parlant comme je viens de le faire, j'ai exprimé, mais trop faiblement, ce que vous éprouvez tous ; je n'ai été que l'organe imparfait des sentiments de reconnaissance que renferme votre âme.

Vous voilà donc en possession, mes Frères, grâce au zèle déployé par ceux que vous avez chargés de la pieuse entreprise qui s'achève aujourd'hui, vous voilà en possession d'une enceinte à laquelle nos saints livres donnent trois noms également caractéristiques savoir ceux de :

בית הקברות Maison des Tombes.
בית היים Maison des Vivants.
בית עולם Maison de l'Eternité.

Ce sont les idées exprimées par les trois dénominations sous lesquelles nos livres désignent les cimetières que je me propose de développer devant vous.

Maison des Tombeaux ! quelle pensée peut éveil-

ler en nous un pareil nom? Vous l'avez deviné, mes Frères, c'est celle de la fragilité et du néant des choses terrestres! Et n'est-ce pas là aussi la première idée qui se présente à notre esprit quand nous pénétrons dans ces funèbres enceintes où dorment ceux qui furent avant nous, et où souvent, hélas! nous déposons ceux qui vivaient avec nous et à côté desquels nous voudrions vivre encore? Dans ces tristes demeures des morts, où les tombes s'alignent à côté des tombes, où les générations viennent se placer à côté des générations; devant ces froids sépulcres qui ne renferment pas seulement des vieillards dont les forces étaient usées et qui se sont éteints comme une lampe que l'huile n'entretient plus, mais qui renferment aussi des hommes et des femmes vigoureux qui étaient à peine arrivés au milieu de la carrière, des jeunes gens et des jeunes filles devant lesquels semblait s'ouvrir une longue suite de riantes années, des enfants, tendres fleurs à peine écloses et déjà brisées par l'orage quand elles commençaient seulement à s'ouvrir à la vie; devant ces pierres tumulaires qui nous apprennent que la mort ne moissonne pas seulement de son impitoyable faux ceux dont le départ ne fait souffrir personne, mais ceux dont la conservation eût été désirable et nécessaire; qu'elle arrache aux bras d'une épouse désolée le mari qui travaillait pour elle, qui la protégeait; qu'elle sépare de l'époux la compagne qu'il avait choisie et qui le récompensait par son affection

des labeurs auxquels il se livrait ; qu'elle enlève aux tendres embrassements de jeunes enfants les parents qui devaient les entourer de leur affection et de leur sollicitude ; devant ces témoignages irrécusables de la briéveté de notre existence, notre frivolité habituelle disparaît et, que nous le voulions ou non, nous nous rappelons les nombreux textes par lesquels l'Ecriture dépeint notre fragilité et notre néant. Et ces paroles de l'Ecriture qui glissaient sur notre âme quand nous les lisions ou quand on les lisait devant nous, elles y pénètrent profondément et nous en reconnaissons la justesse.

Avec Moïse nous constatons douloureusement que notre vie est comme l'herbe qui fleurit le matin et se dessèche aussitôt, et qui le soir est complètement flétrie et foulée aux pieds. (Psaume 90, v. 6).

Avec Job et le Psalmisle nous disons que notre existence ressemble à une ombre fugitive. (Job, ch. 8, v. 9, psaume 144, v. 4).

Nous nous associons aux sombres paroles de nos docteurs qui nous disent :

הלואי בצלו שלכותל או של אילן אלא כצלו של עוף
וצרו עמו׳

Plût ou Ciel que notre vie ressemblât à l'ombre d'un mur ou d'un arbre qui s'arrête un instant ; mais elle est comme l'ombre d'un oiseau qui s'envole et emporte son ombre avec lui, et nous faisons entendre, nous aussi, le cri désespéré de Kohelet :

הכל הבלים הבל הבל

Vanité des vanités, tout est vanité ! (Ecclésiaste ch. 1, v. 2).

J'aurais souhaité, mes Frères, que pendant de bien longues années le cimetière que vous venez de fonder ne vous donnât pas ces austères enseignements. Mais déjà il s'est ouvert pour des parents en pleurs ; déjà il vous jette ce sinistre avertissement : Hommes vous êtes soumis à l'empire de la mort ; c'est ici que tous, vous arriverez un jour, que vous soyez riches ou pauvres, humbles ou puissants ; c'est ici que s'arrêteront vos travaux et vos luttes : c'est ici qu'expireront vos désirs et vos ambitions, car c'est ici la maison des tombeaux.

Vanité des choses terrestres : voilà donc le premier enseignement que nous donne la vue d'un cimetière, voilà la première idée qu'éveille déjà en nous le nom dont nous l'appelons.

Mais prenons garde d'exagérer cette idée, et de ne pas lui donner plus de portée qu'elle n'a, qu'elle ne doit avoir. Ah sans doute, tout ce qui est terrestre est vanité. Vanité que la richesse, vanité que la puissance, vanité que les plaisirs ; car de tout cela nous n'emportons rien dans la tombe. (Psaume 49, v. 17). כי לא במותו יקח הכל

Mais il y a quelque chose qui ne périt pas avec nous, qui continue à exister après nous, même sur cette terre, c'est le souvenir de nos vertus.

Certes, mes Frères, il y a des hommes pour lesquels l'enceinte consacrée à la sépulture est

véritablement la maison des morts ; il y en a qui meurent tout entiers, qui descendent tout entiers dans la tombe, qui ne laissent derrière eux aucune trace : ce sont ceux qui n'ont vécu que pour eux-mêmes, qui n'ont connu d'autres jouissances que les jouissances égoïstes, ceux dont l'oreille restait sourde aux cris de l'humanité souffrante, dont le cœur demeurait insensible devant la misère matérielle, dont l'esprit ne s'est jamais préoccupé de la misère morale des déshérités de la fortune.

Ceux-là sont rapidement oubliés et quand leurs noms seraient gravés sur de fastueux monuments, ils ne réveilleraient dans l'âme de ceux dont ils frappent les regards aucun regret, aucune sympathie !

Mais il en est d'autres dont la mémoire persiste longtemps après qu'ils sont séparés de nous. Ce sont ceux qui ont donné au monde l'exemple d'une vie pieuse, d'une vie consacrée au soulagement de l'infortune ; ce sont ceux qui ont voulu briller plus par leurs bienfaits que par l'éclat de leurs vêtements ou le luxe de leurs demeures. Ce sont ceux qui, ne pouvant faire des sacrifices d'argent, ont sacrifié à leurs coréligionnaires, à leurs concitoyens, à leurs compatriotes, leur temps et leurs forces, ont travaillé à l'instruction et à la moralisation de leurs frères, ont aidé à l'avancement de la science, au progrès des idées, à la diffusion des lumières, à l'établissement de la liberté !

Ceux là ne meurent jamais ; ils vivent dans le

cœur de tous ceux qui les ont connus ; la postérité ne prononce leurs noms qu'avec vénération, avec reconnaissance et ils justifient cette parole de nos sages : צדיקים במיתתם קרוים חיים

« Les hommes de bien, même quand ils sont décédés depuis longtemps, sont encore réputés vivants. »

C'est au nombre de ceux-là que nous devons ambitionner d'être placés un jour. C'est à la gloire pure dont ils jouissaient que nous devons aspirer, à cette gloire qui ne s'achète pas comme une certaine autre que nous connaissons, par les larmes et le deuil des familles, mais qui s'acquiert par le travail de l'esprit, par l'effort de la volonté, par la bonté du cœur.

Il dépend de nous, mes Frères, de satisfaire cette noble ambition. Il dépend de vous que cette enceinte destinée à la sépulture de vos corps, devienne pour votre renommée, non l'asile de la mort, mais la demeure de la vie ! בית החיים

Mais, mes Frères, cette immortalité sur la terre dont je viens de parler ne satisfait pas complètement nos aspirations, ne calme pas cette horreur du néant que nous éprouvons tous. Nous ne voulons pas vivre seulement dans la mémoire de ceux qui nous ont connus ; nous voulons être réunis, pour ne plus jamais les quitter, à ceux que nous aimions ; nous voulons renouer dans un autre monde les liens que la mort a brisés ici bas.

Dieu a mis en nous le désir de l'immortalité et

c'est surtout quand nous foulons le sol sacré auquel nous avons confié de chères dépouilles que ce désir se réveille et s'affirme avec une nouvelle force. Que de vertus, que de science, que d'amour sont enfouis sous ces vertes éminences qui frappent nos regards !

Eh bien ces hommes qui ont préféré le devoir à l'intérêt, qui ont lutté avec une énergie et une constance admirables contre leurs passions, qui souvent ont sacrifié leur vie même à l'idée du bien, auront-ils le néant pour récompense de leur soumission à la volonté de Dieu ? Ces infatigables pionniers de la science qui ont cherché la vérité avec un zèle et une ardeur indomptables sans pouvoir la saisir entièrement ne verront-ils jamais se déchirer devant eux le voile qui ici-bas leur cachait ce qu'ils voulaient savoir ? Ces pères et ces mères, ces frères, ces sœurs, ces enfants qui nous ont tant aimés et qui auraient voulu ne jamais nous quitter, ne pourront-ils plus nous témoigner leur tendresse ? Les trésors d'affection que renfermaient leurs cœurs sont-ils fermés pour toujours ? Et nous qui ne pouvons les oublier, nous auxquels ils manquent dans nos joies et dans nos douleurs, nous qui aurions voulu les conserver toujours, ne pourrons-nous plus leur donner des preuves de notre amour, ne pourrons-nous plus manifester les sentiments que nous éprouvons pour eux, que par nos regrets et nos larmes ? Ah s'il devait en être ainsi, que nous parle-t-on sans cesse d'un

Dieu juste, sage et bon? Non, mes Frères, la sagesse, la justice, la bonté de Dieu n'existent pas si l'âme n'est pas immortelle. Tout cela n'est qu'illusion et mensonge si à la mort tout est terminé pour nous!

Mais ne nous laissons pas égarer par le doute; croyons en nos aspirations, elles ne nous trompent pas, et la religion israélite les confirme, car sur les tombes même qui montrent le néant de la vie terrestre, elle nous fait graver ces mots qui affirment notre foi à l'immortalité : תי׳נ׳ת׳ בי׳ה׳ « Que l'âme de nos bien-aimés soit enveloppée dans le faisceau de la vie éternelle », et ici même en face de la mort, ici où tout nous rappelle notre fragilité, elle nous dit que nous sommes dans la maison de l'Eternité! בית עלמים.

C'est donc non-seulement comme champ de repos pour vos corps, mais comme maison de vie pour votre bonne renommée, comme maison de l'éternité pour votre âme, que nous allons consacrer l'enceinte que vous avez acquise. Nous l'appellerons aussi בית על maison de Dieu comme cet endroit dont nous a parlé la Sidrah d'hier, où Jacob éleva un monument, et comme le pieux patriarche, nous dirons :

מה נורא המקום הזה אין זה בי אם בית אלהים וזה שער השמים

Que ce lieu est redoutable, ceci est la maison du Seigneur et ici est la porte des Cieux. (Genèse, ch. 28, v. 17).

Oui cet endroit est redoutable pour ceux qui n'ont eu d'autre idéal ici bas que la terre, qui n'ont vécu que pour la poursuite des richesses ou du plaisir et qui n'ont jamais hésité à sacrifier le devoir à leurs intérêts, à leurs passions ! Cet endroit est redoutable pour eux, car ici est le tribunal ב״ה אלהים où commence non-seulement le jugement des hommes, mais aussi le jugement de Dieu, ce juge incorruptible devant qui il n'y a pas d'iniquité et qui n'oublie aucun de nos méfaits, שאין לפניו לא עולה ולא שכחה. (Aboth. Ibid.) qu'on ne peut pas éblouir comme les mortels par les titres et les grandeurs ; ולא משא פנים mais qui rend à chacun selon ses œuvres. ולא מקח שיהד

Mais cet endroit est doux pour ceux qui ont bien vécu, pour ceux qui ont conformé leur volonté à celle de Dieu, pour ceux qui ont été les serviteurs fidèles et dévoués de la loi, car c'est ici pour eux la porte des Cieux שער השמים ; c'est d'ici que leur âme s'élance radieuse vers le séjour éternel où une heure de béatitude vaut mieux que toute la vie présente : יפה שעה אחת של קורת רוח בעילם הבא מכל חיי עולם הזה.

Oui cette enceinte est une maison de Dieu בית אלהים car comme les temples elle nous rapproche de notre divin créateur ; comme les temples elle nous donne des enseignements élevés et austères et elle nous les donne d'une façon bieu plus saisissante et elle les fait pénétrer bien plus profondément dans notre âme.

Venez donc quelquefois dans le champ de repos que nous allons consacrer. Venez-y non-seulement quand des circonstances douloureuses vous appelleront; venez-y non-seulement pour pleurer, mais aussi pour vous instruire, vous édifier et vous consoler.

Quand la soif des richesses, l'amour des plaisirs, l'orgueil voudront s'emparer de votre âme et vous détourner de la voie droite, accourez-y et vous reconnaîtrez que ces biens pour lesquels on travaille, et pour lesquels souvent, hélas ! on pêche tant, sont peu de chose, qu'ils ne valent pas la peine qu'on s'y attache outre mesure et qu'on leur sacrifie les nobles délices que procure l'accomplissement du devoir.

Quand le doute entrera dans votre âme et fera chanceler votre croyance à la justine divine, parce que vous voyez prospérer les impies, tandis que les justes se consument dans le malheur, parce que vous voyez souvent le droit méconnu, outragé, foulé aux pieds et la force brutale célébrer d'insolents triomphes, venez-y et vous direz avec l'Ecclésiaste :

את הצדיק ואת הרשע ישפט האלהים כי עת לכל חפץ ועל כל המעשה שם

« Dieu jugera le juste et l'impie, car il y a un temps pour toute chose, et sur toute œuvre Dieu prononcera là, c'est-à-dire dans la vie future. » (Ecclésiast., ch. 3, v. 17),

Venez aussi quand le souvenir des êtres bien

aimés que vous avez perdus remplira votre cœur d'une poignante douleur; et quand vous lirez sur les pierres qui recouvrent leurs restes que leur esprit est enveloppé dans le faisceau de la vie éternelle בצרור החיים, un baume calmant se répandra sur la plaie ouverte dans votre âme, car vous vous direz que ceux dont vous déplorez la perte ne sont pas séparés de vous pour toujours, qu'ils vous ont seulement devancés dans la céleste patrie, où vous arriverez à votre tour et où vous serez réunis à eux pour ne plus jamais les quitter!

Que le champ que vous avez acquis soit donc désormais pour vous ce qu'il doit être : un champ de repos pour les corps בית הקברות, une maison où votre renommée vivra et se conservera jusque dans les générations futures בית היים, une maison d'où votre âme montera au séjour éternel pour y jouir de l'ineffable béatitude réservée aux justes. בית עולם Qu'il soit pour vous un temple בית אל qui vous apprenne qu'ici-bas il n'y a rien de solide, rien de stable, que ce monde ne nous offre que des illusions qui s'envolent, des rêves qui s'évanouissent; qu'il n'est pour nous, comme le disent nos docteurs, « qu'une auberge placée sur la route, et que le ciel seul est « notre véritable demeure. » Qu'il vous enseigne aussi les voies par lesquelles vous devez vous diriger vers la montagne de l'Eternel; qu'il fasse pénétrer en vous la conviction que vous n'y arriverez que par la pratique de la justice et de la charité; que c'est seulement

en remplissant tous vos devoirs envers Dieu, envers les hommes vos frères et envers vous-mêmes que vous serez dignes d'être admis au banquet de la vie future et de vous y asseoir à côté des êtres chéris qui sont partis avant vous pour ces régions meilleures.

Et puisse-t-il allumer ainsi en vous la sainte flamme de la piété et de la vertu! — Amen!

Et toi, Éternel, comble de tes faveurs ceux qui ont pris l'initiative de l'œuvre que nous allons consacrer et ceux qui ont été chargés de l'exécuter et qui ont accompli leur mission avec zèle, intelligence et dévouement! Bénis l'entrepreneur qui a dirigé les travaux et qui s'est acquitté de ses obligations non-seulement avec équité et loyauté, mais aussi avec un goût parfait!

Répands tes célestes grâces sur la commune qui accorde l'hospitalité à nos morts, sur ses magistrats et son pasteur qui nous ont donné des preuves si éclatantes de leur libéralisme. Bénis les pasteurs de la ville et tous ceux qui, en venant ici, nous ont offert aujourd'hui un témoignage de leur sympathie affectueuse. Bénis les autorités cantonales et fédérales qui se montrent si bienveillantes pour nos coréligionnaires. Accorde tes bénédictions à la Suisse à laquelle j'ai voué comme français une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Bénis Israël et l'humanité toute entière! — Amen!

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.



Sermon prononcé à l'inauguration du Temple de Vesoul.



Le mois de Tisri dans lequel nous allons entrer fut témoin autrefois de la consécration du magnifique temple que Salomon avait élevé à la gloire du Dieu unique.

De tous les coins de la Palestine le peuple était accouru à Jérusalem pour assister à cette splendide cérémonie. Il inondait en foule les saints portiques ; il contemplait avec ravissement les merveilles d'architecture qui s'étaient accomplies sur les ordres du roi ; il écoutait avec délices les sons harmonieux des nombreux instruments et les mélodieux chants des lévites, et quand Salomon eut béni l'assemblée, et quand il eut prononcé la magnifique prière que je vous ai lue tout à l'heure, Israël ému, ravi, transporté se jeta à genoux, et dans un élan de reconnaissance passionnée il s'é-

cria : *L'Eternel est bon; sa bonté dure à jamais!* (1)

Cette sainte allégresse qu'Israël fit éclater dans l'imposante solennité qui fut célébrée à Jérusalem, ne l'éprouvez-vous pas aujourd'hui, frères et sœurs bien-aimés?

Depuis qu'existe votre communauté, vous n'étiez point parvenus à avoir un sanctuaire. Les rouleaux de la loi, témoignage de vos croyances, vous les faisiez errer d'une maison à l'autre, et quand vous pûtes enfin les abriter dans une demeure qui fût à vous, le modeste oratoire que vous aviez acquis ne répondait point à sa destination; son aspect n'imposait pas ce respect, n'inspirait pas cette vénération dont on doit être frappé quand on entre dans la maison de l'Eternel.

Et quand eut été résolue la construction du temple que nous inaugurons, la triste situation des anciens jours reparut. De nouveau vous dûtes transporter en divers endroits les emblêmes de votre foi, et vos femmes et vos enfants ne pouvaient joindre leurs prières aux vôtres, et leur âme fut sevrée d'émotions religieuses, et ils furent réduits à dire comme autrefois David : *Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand pourrai-je paraître devant la face de Dieu?* (2)

(1) Vayischtachvou vehodot ladonay ki tob ki leolam chasdo. (*Chroniques*, livre II, chap, 7, v. 3.)

(2) Zameah Nafschi ledohim Leel chaï Mathaï abo veereh Pene Elohim. — Psaume 42, v. 3.)

Aussi avec quelle impatience vous attendiez ce jour, avec quelle ardeur vous auriez désiré hâter sa venue ! Et il est arrivé enfin ce moment fortuné après lequel vous soupiriez. Il est debout, fier et majestueux, le temple dans lequel vous adorerez le Dieu de vos pères, et à la place de votre modeste oratoire, vous possédez enfin, grâce aux sacrifices que vous vous êtes imposés et aux efforts dévoués de vos administrateurs, grâce à la bienveillance des autorités de la ville et du département et au généreux concours de l'Etat, grâce au talent et au goût éclairé de l'architecte que vous avez appelé à présider aux travaux, et aux connaissances artistiques de quelques-uns de ses collaborateurs, vous possédez enfin, dis-je, pour la célébration de votre culte, un édifice qui sera un des ornements de votre cité. Oh ! comme votre cœur doit battre joyeusement en cet instant ! comme il doit tressaillir d'allégresse ! quelles ardentes actions de grâce doivent s'élever du plus profond de votre âme vers Celui sans l'assistance duquel échouent toutes les entreprises humaines, vers Celui dont il a été dit : *C'est en vain que les maçons travaillent si Dieu n'édifie point la maison !* (1)

Ah ! je comprends votre bonheur, je m'y associe ; mon cœur aussi déborde de joie, mon âme aussi est dans le ravissement ; moi aussi je m'incline avec reconnaissance devant le Seigneur, et je ré-

(1) Im Adonay lo ybue baïth Schav amelou bonaf bo. — (Psaume 127, v. 1.)

pète avec une profonde et vive gratitude cette prière que nos pères avaient coutume de réciter chaque fois qu'ils prenaient possession d'un objet nouveau :

« Béni sois-tu, ô Eternel notre Dieu, roi de l'u-
» nivers, qui nous a conservé la vie jusqu'à ce
» jour et nous a fait la grâce d'atteindre cette épo-
» que. » (1)

Et quand je prononce les paroles que vous venez d'entendre, je ne songe pas seulement à la joyeuse circonstance qui nous réunit en ce moment, je pense au temps même où nous vivons, et je remercie Dieu pour vous et pour moi de nous avoir fait naître en ce siècle plutôt que dans un de ceux qui l'ont précédé.

Quel contraste, mes Frères, entre le présent et le passé d'Israël ! Le présent c'est la sécurité, la liberté, l'égalité devant la loi, le droit de consacrer à notre pays toutes nos facultés, de travailler avec nos concitoyens des autres cultes à la grandeur, à la prospérité de la patrie ; le passé, c'est l'exclusion, c'est la persécution, c'est le martyre.

O Israël, ô mon peuple, quelle existence agitée, tourmentée fut la tienne, depuis le jour où un vainqueur impitoyable t'arracha à ton sol, jusqu'à celui où la conscience fut affranchie !

Spoliations, bannissements, meurtres : voilà ton histoire pendant les sombres années du moyen

(1) Baruc6 atah adonay Elohenon melech Haolam schehechayanon vekimanon, vehigiadon laseman hasé. — (*Rituel*).

âge; humiliations et vexations, outrages à la dignité d'homme : ce fut là ta destinée dans des temps plus rapprochés de nous, mais que n'avait pas encore éclairés le flambeau de la raison!

Jamais aucune nation n'a souffert une persécution aussi longue, aussi atroce, aussi universelle. Pour Israël il n'y eut point de répit, point de trève. Rois et peuples s'entendaient pour le dépouiller, pour faire couler son sang à flots. Tu payais à prix d'or la protection des grands, pauvre voyageur pourchassé d'un pays à l'autre par la cupidité et le fanatisme, et tes protecteurs te livraient à la fureur de tes ennemis. Tu t'enfermais dans tes temples, tu embrassais les rouleaux de cette loi que tes persécuteurs devaient vénérer comme tu la vénérais; tu cherchais auprès de Dieu le secours que te refusaient les puissants de la terre; mais les foules ameutées contre toi brisaient les portes des sanctuaires, lacéraient tes livres saints, et t'égorgeaient au nom de Dieu, dans des temples consacrés à Dieu.

Et quand enfin les persécutions sanglantes cessèrent, quand il fut permis à nos pères de vivre, leur existence fut encore bien misérable. On les reléguait dans des quartiers sombres et infects, on les fuyait comme des pestiférés, on leur imposait une marque infamante; on ne leur permettait que le plus vil commerce. On les tolérait dans les contrées qu'ils habitaient, mais ils n'étaient pas citoyens. Ils n'avaient point de patrie;

il ne leur était pas permis d'apporter aux pays dans lesquels ils séjournaient le concours de leur talent, de leur intelligence.

Si j'ai déroulé devant vous, mes Frères, ces pages lamentables de notre histoire, si j'ai troublé pour un instant la joie que vous éprouvez aujourd'hui, par le récit des souffrances que vos pères eurent à endurer, ce n'est pas pour le stérile plaisir de récriminer contre un passé à jamais évanoui, qui ne reviendra plus, et que le présent rachète amplement.

En évoquant devant vous les tristes souvenirs des temps anciens, je n'ai d'autre dessein que de vous rappeler ce que vous devez à Dieu, ce que vou devez à la France, ce que vous devez à ceux qui aujourd'hui encore souffrent comme nos ancêtres ont souffert autrefois.

Si, il y a un peu plus d'un demi-siècle, des jours meilleurs vinrent luire pour les descendants d'Israël; si ces malheureux parias furent conviés au banquet de la vie sociale, si les barrières qui les séparaient de leurs frères des autres cultes et que le fanatisme avait élevées furent brisées et tombèrent sous le souffle généreux des idées modernes, n'est-ce pas Dieu qui l'a voulu ainsi? Les progrès dont l'humanité se glorifie s'accomplissent par l'ordre de l'Eternel. C'est lui qui suscite les hommes de génie, les grands penseurs, les hardis pionniers de la science, et c'est avec son assistance que ceux-ci accomplissent leur œuvre, que leurs idées se

répandent, se font accepter, entrent dans les lois et les mœurs.

Ah! vous n'oublierez pas, mes Frères, que Dieu fut votre protecteur, votre libérateur, et dans ce temple à l'érection duquel ont contribué la ville et l'Etat, à la consécration duquel assistent les mandataires de la cité et du département, les magistrats, et les représentants les plus élevés de l'autorité civile et militaire, où se confondent les adhérents de tous les cultes, où je vois avec une profonde satisfaction un ministre d'une autre religion, dans ce temple qui est ainsi un témoignage magnifique des progrès qui se sont réalisés parmi nous, du rapprochement des cœurs qui s'est opéré, dans ce temple vous laisserez monter vos hymnes d'actions de grâce vers Celui qui a amené le temps béni dans lequel nous vivons, et avec moi vous répéterez :

« Béni sois-tu, Eternel notre Dieu, qui nous a
» conservé la vie jusqu'à ce jour, et nous a permis
» d'atteindre cette époque. »

Mais la prière n'est pas le seul acte de reconnaissance que Dieu exige de nous; ce n'est pas à la prière seulement que les temples sont destinés. Ici je me propose de vous enseigner que la reconnaissance envers Dieu doit se manifester par une vie pure, par l'amour de la vertu, par la pratique de la justice envers tous les hommes, par la véritable charité, celle qui franchit le cercle étroit d'une seule communion et va se porter sur tous

ceux qui ont besoin d'être soutenus et secourus, devant laquelle il ne faut d'autre titre que celui d'être membre de l'humanité.

Après Dieu, mes Frères, la patrie française doit occuper une large, une immense place dans votre cœur, car c'est elle qui la première s'est levée pour réparer les iniquités des siècles passés ; c'est elle qui la première a secoué comme une vile poussière tous les anciens préjugés, et appelant à elle ceux qui ailleurs étaient honnis, méprisés, repoussés, leur a dit : Venez vous reposer à l'ombre de ma protection ; je veillerai sur vous, je vous défendrai, je vous aimerai. O France ! ô bien-aimée patrie ! tu as été pour nous une mère tendre et dévouée, et nous aussi nous t'aimons comme on aime sa mère. Nous mettons à ton service toutes nos facultés, et dans toutes les carrières qui nous sont ouvertes, nous cherchons à coopérer à ta grandeur et à ta prospérité. Quand naguère l'étranger vint envahir ton sol, nos fils sont accourus pleins d'ardeur pour ta défense ; ils étaient heureux de s'enrôler sous ton glorieux drapeau ; ils offraient joyeusement leur vie au pays qui avait brisé le joug sous lequel gémissaient leurs ancêtres, et parmi les victimes de cette terrible lutte, beaucoup appartiennent à notre culte.

Et quand malgré le dévouement de tous tes enfants tu dus plier sous le nombre, quand un ennemi implacable t'imposa un si douloureux sacrifice, te força à te séparer de deux de tes plus

belles et plus patriotiques provinces, notre cœur se brisa, nos yeux devinrent deux sources de pleurs, comme dit l'Ecriture, nos larmes coulèrent abondantes.

Ils se lamentèrent aussi nos pauvres coreligionnaires d'Alsace-Lorraine qu'on arrachait à la patrie, auxquels on voulait ravir ce beau titre de Français dont ils aimaient à se parer, qui leur inspirait un si noble orgueil, et beaucoup d'entre eux refusèrent de subir la loi du vainqueur. Ils fuirent le toit paternel, la ville natale, le foyer où ils avaient reçu le jour, qu'ils tenaient de leurs ancêtres, qu'ils espéraient transmettre à leurs descendants. Ils partirent, laissant sur cette terre devenue étrangère pour eux les chers êtres qui y dormaient leur dernier sommeil, sans savoir si jamais ils pourraient revenir pleurer et prier sur les tombes qui étaient autrefois l'objet de leur vénération.

C'est en vain qu'on leur disait : Pauvres fous, la France est déchue; sa puissance a passé en nos mains; c'est nous qui sommes la grande nation !

Ils répondaient : Une nation n'est pas seulement grande par les armes, elle l'est aussi par son goût éclairé pour les lettres et les arts, par la générosité de son caractère, et cette grandeur-là, ô Allemagne, les victimes de ton ambition savent bien que tu ne l'as pas ravie à la France !

Ils disaient aussi, ceux que la conquête chassait de leur pays, qu'une nation comme la nôtre ne se

résigne pas à l'humiliation, qu'elle cherche au contraire à se relever, et qu'elle y réussit.

Et lors même que la ruine de la France eût été certaine, ceux qui l'aimaient ne l'eussent pas abandonnée. Ils eussent préféré partager son infortune que la prospérité de ceux qui l'avaient vaincue. Ils n'eussent pas cessé de la considérer comme une mère, et on ne renonce pas à sa mère quand elle est affligée, désolée ; sa douleur ne fait que fortifier notre attachement.

Cet ardent amour pour la patrie dont nos frères d'Alsace et de Lorraine ont donné un si magnifique témoignage, cette vive affection pour la France que vous avez ressentie vous-mêmes, efforcez-vous de les éprouver toujours. Que la sainte flamme du patriotisme embrase en tout temps vos âmes, qu'elle brûle toujours dans vos cœurs comme le feu sacré qui, dans le temple de Jérusalem, brûlait constamment sur l'autel et ne s'éteignait jamais. Que vos supplications s'élèvent souvent d'ici, pleines de ferveur, pour notre cher et malheureux pays. Demandez avec instance à Dieu de lui rendre son ancien rang, sa splendeur d'autrefois, mais efforcez-vous aussi de contribuer, chacun dans la mesure de ses forces, à ce résultat si désirable. Donnez à vos enfants une éducation sérieuse et solide ; guérissez-les de cette légèreté et de cette frivolité qu'on nous reproche ; apprenez-leur à pratiquer le sacrifice, le dévouement, l'abnégation. Que l'amour du pays s'allie chez eux à l'amour de

la religion; que Dieu et la patrie soient chez eux l'objet d'un même culte; quand vous aurez fait cela, vous aurez travaillé à la prospérité et à la gloire de notre pays.

Ce que je réclame de vous, mes Frères, ce que je réclamerais de tous mes compatriotes si j'avais le droit de m'adresser à tous, de leur dire ma pensée à tous, vous le devez non-seulement à la France, mais à ces deux malheureuses provinces qui gémissent sous l'oppression et qui attendent de nous leur délivrance.

Si l'on vous dit que l'Alsace et la Lorraine se résignent à leur sort, n'en croyez rien; il peut y avoir quelques défaillances: elles sont peu nombreuses. La vie a des exigences avec lesquelles beaucoup ont dû compter. Tous ceux qui l'auraient voulu n'ont pas su se soustraire au joug; mais tous l'abhorrent, tous le maudissent, tous aspirent au moment où ce joug sera rompu.

Quand l'occasion se présente, on proteste contre la violation du droit qui a été accomplie, et quand la voix de la conscience indignée ne peut se faire entendre, on souffre et on espère en silence. Ah! pauvres frères opprimés, on a pu vous enlever votre nationalité, on a pu vous imposer des lois nouvelles, on peut forcer vos enfants à étudier un idiome étranger, on peut proscrire la langue et les souvenirs de la patrie, mais on ne peut pas aller fouiller dans vos âmes pour y détruire l'espérance; on ne peut pas vous forcer à brûler ce

que vous avez adoré, à aimer ce que vous haïssez.

J'ai visité récemment, mes Frères, les deux provinces si belles quand nous les appelions nôtres, aujourd'hui si désolées; et j'ai pu me convaincre que les souvenirs de la patrie ne sont pas éteints, que son culte n'est pas détruit, que l'amour de la France vit dans tous les cœurs, que dans toutes les âmes demeure l'espérance de lui appartenir de nouveau.

Ah! demandons à Dieu, mes Frères, demandons lui souvent dans ce temple que cette espérance ne soit pas vaine, qu'elle se réalise promptement, qu'il arrive bientôt le jour heureux où nous presserons dans nos bras « les rachetés de l'Eternel, que l'Eternel aura délivrés de la main de l'adversaire. » (1)

Que hors de ce temple aussi votre mémoire se reporte vers la terre où sont nés la plupart d'entre vous. Que jamais l'oubli et l'indifférence ne viennent pour les victimes de cette grande iniquité qu'on appelle l'annexion.

Mes Frères, quand Jérusalem, après une défense héroïque, succomba sous les coups du colosse romain, ses enfants, qui furent dispersés à tous les coins de l'univers, conservèrent le culte de la patrie perdue et le transmirent à leurs descendants de génération en génération. Après plusieurs siècles, on ne goûta aucune joie en Israël sans y mêler quelques regrets pour Jérusalem. Et c'est ainsi qu'à toutes vos joies doit être présent le souvenir

(1) Psaume 107, v. 2.

de ceux pour qui il ne sera pas de félicité véritable tant que pèsera sur eux la domination de l'étranger.

Quand pendant la sombre époque du moyen âge, la persécution sévissait contre les israélites dans un pays, quand l'oppression les chassait de leurs demeures et les forçait à chercher au loin une terre plus hospitalière, ceux de leurs frères qui jouissaient tranquillement d'une protection chèrement achetée, accueillaient les fugitifs, leur tendaient une main secourable, les consolaient par les témoignages d'une tendre sympathie. Que votre sympathie ne fasse pas défaut non plus à ceux que l'oppression ou le désir de revoir la patrie chassera encore de l'Alsace et de la Lorraine. Accueillez avec bonté ces fugitifs, ces exilés; rendez leur la vie dans la patrie douce et agréable, et qu'auprès de vous ils se consolent et soient heureux.

Il y a d'autres opprimés, mes Frères, pour lesquels je réclame votre bienveillance. Il existe des pays où la loi n'est pas la même pour tous, où elle n'entoure pas d'une protection égale tous les citoyens, où nos coreligionnaires sont encore exposés à d'injustes vexations, où, par suite de l'exclusion dont ils sont victimes, ils ne peuvent jouir des bienfaits de l'instruction. Et ce n'est pas seulement dans les régions lointaines de l'Asie encore fermées à la civilisation que se rencontrent ces pays. Il en est un qui est situé en Europe et dont l'intolérance cruelle a déjà soulevé plus d'une

fois la réprobation publique. Faites des vœux, mes Frères, pour que la justice triomphe bientôt partout où elle est encore méconnue et outragée, pour que la conscience soit partout affranchie, pour que nos frères deviennent partout heureux et libres comme nous le sommes.

Mais ne vous contentez pas de vœux stériles ; secondez énergiquement les efforts de ceux qui se sont donné pour mission de secourir nos coreligionnaires partout où ils souffrent à cause de leur qualité d'israélites, de travailler partout à leur émancipation, d'apporter les bienfaits de l'instruction à ceux de nos frères qui en sont encore privés.

Ainsi, mes Frères, amour de Dieu, amour de la patrie, amour de l'humanité souffrante : voilà les sentiments que doit éveiller dans votre cœur la solennité d'aujourd'hui, et que ce temple doit entretenir et fortifier constamment en vous. Oh ! puisse cette maison que nous consacrons aujourd'hui au culte du Dieu unique remplir son but, et puissent les prières qui exprimeront les sentiments qu'elle fait naître en nous et qui d'ici monteront vers la demeure de l'Eternel être accueillies favorablement par notre divin Créateur et Père. — Amen !

SERMON

Prononcé au Temple de Belfort lors de l'inauguration du monument élevé aux victimes du siége.



Mes Frères,

Quand Saül et ses fils ayant pris les armes pour repousser l'invasion étrangère, furent enveloppés par l'ennemi sur la montagne de Gelboé; quand ils périrent victimes de leur dévouement à la patrie, David déplorant leur triste fin, s'écria : *Ech noflu giborim.* Ah comment sont tombés les vaillants. *Ech noflu giborim betoch Hamilchama* (1).

Et n'est-ce pas là aussi ce que vous disiez quand la mort frappait à côté de vous, quand elle atteignait ceux qui étaient accourus pour défendre votre ville? Et ces mêmes paroles, ne les répétez-vous pas aujourd'hui que le monument élevé par les pieux soins de votre municipalité, évoque devant vous le souvenir des jeunes héros dont l'existence fut coupée ici dans sa fleur? N'est-ce pas par ces paroles que vous exprimez votre admiration pour leur

(1) Sam. liv. II. Ch. 1, v. 19 et 25.

courage, votre reconnaissance pour leur dévouement ?

Vous les appelez vaillants, vous avez raison, car ils le furent, car, malgré l'infériorité du nombre, ils luttèrent avec une énergie indomptable, et jamais la pensée ne leur vint de déserter le combat et de livrer le poste qu'on avait confié à leur honneur. Ils étaient vaillants, car ils tombèrent non en fuyant, non en tournant le dos à l'ennemi, mais en le regardant fièrement en face, en lui disputant le terrain qu'il voulait conquérir ; ils tombèrent en héros au milieu de la lutte. *Noflu giborim betoch Hamilchama.*

Oui, courageux défenseurs de Belfort, vous méritez les honneurs que nous rendons aujourd'hui à votre mémoire ; vous avez droit à la reconnaissance de la cité et de la patrie tout entière.

Votre gratitude leur est due, mes chers Auditeurs, car sans leur résistance opiniâtre, vous auriez eu le sort de vos malheureux frères d'Alsace et de Lorraine. Sur vos remparts, comme sur ceux de Metz et de Strasbourg, flotterait le drapeau étranger, symbole de la servitude. Et votre cœur aussi serait brisé, comme l'est celui de vos pauvres voisins qui gémissent sous l'oppression ; et vos jours s'écouleraient, comme les leurs, dans le deuil et les larmes ; et beaucoup d'entre vous auraient pris le chemin de l'exil ; et ceux qui seraient restés auraient eu à déplorer l'absence d'êtres bien-aimés ; et on enseignerait à leurs enfants une langue qui

n'est pas la leur; et on leur défendrait d'apprendre celle que parlent leurs parents; et on proscrirait avec une impitoyable rigueur tout ce qui pourrait rappeler la patrie perdue!

Si cette coupe d'amertume a été éloignée de vos lèvres, si vous avez été préservés de cette calamité, si vous êtes joyeux et fiers d'appartenir encore à la famille française, si plus heureux que ceux qui sont séparés de nous, non par les idées, non par les sentiments, mais par la volonté d'un implacable vainqueur, vous avez encore une patrie, (car eux, hélas! n'en ont plus); si votre âme tressaille d'une sainte allégresse, quand se déploie devant vous le cher et glorieux drapeau sous lequel nos pères ont triomphé si souvent, devant lequel cette Allemagne si orgueilleuse aujourd'hui s'est inclinée bien des fois; dont ses peuples ont salué avec joie l'apparition, alors qu'il venait les délivrer du joug despotique que les rois et les princes faisaient peser sur eux, alors qu'il leur apportait dans ses plis les bienfaits de la liberté et de l'égalité, à qui, je vous le demande, mes Frères, à qui êtes-vous redevables de ce bonheur?

N'est-ce pas à ceux qui ont combattu et souffert pour vous, à ceux qui dorment dans vos champs de repos, et à ceux de leurs chefs et de leurs compagnons que la mort a épargnés, et qui peuvent encore recueillir les témoignages de votre gratitude?

S'ils n'avaient pas lutté avec une si admirable intrépidité, s'ils s'étaient découragés eux aussi, s'ils avaient ouvert les portes de cette forteresse, si avant la conclusion de l'armistice, ils avaient permis à l'ennemi d'y pénétrer, celui-ci n'aurait plus lâché la proie qu'il convoîtait avec tant d'ardeur; vous auriez fait partie, vous aussi, de la rançon qu'on demandait à la France, et aujourd'hui, devant le monument destiné à perpétuer le souvenir de vos défenseurs, couleraient, non-seulement des pleurs d'attendrissement et de reconnaissance, mais les larmes amères arrachées par la douleur et l'humiliation !

Oh ! Frères, n'oubliez jamais ceux qui vous ont conservés à la patrie ; témoignez vos sentiments reconnaissants à ceux qui vivent encore, qui ont échappé aux périls auxquels ils s'étaient exposés pour vous ; honorez la mémoire de ceux qui sont couchés dans la tombe ; inclinez-vous toujours avec respect devant ces martyrs du devoir ; que parmi vous, la postérité commence pour eux dès aujourd'hui ; rappelez leurs hauts faits à vos enfants, parlez d'eux avec la vénération, avec l'admiration auxquelles leur glorieux trépas leur donne droit !

Vous ne serez pas seuls à leur rendre hommage, la France entière s'associera au culte par lequel vous les honorerez, car ce n'est pas pour votre ville seule qu'ils ont combattu ; ils voulaient sauver la France ; ils voulaient lui épargner la honte et le démembrement. Hélas ! ils n'ont pas réussi dans

leurs généreux desseins; leurs patriotiques espérances ne se sont pas réalisées. Malgré leurs efforts courageux notre pays a été meurtri et mutilé, mais ils ont sauvé notre honneur; mais ils ont montré que malgré de premiers et graves revers nous n'étions pas découragés, que nous savions élever nos âmes à la hauteur des circonstances, que quoiqu'on en eût dit, nous n'étions pas dégénérés.

Grâces vous soient rendues, héros de Belfort, la cité et la patrie proclament aujourd'hui votre mérite, et vous donnent une marque éclatante de leur reconnaissance.

Mais, le monument que vous allez inaugurer, n'est-il qu'un témoignage de vos ardentes sympathies pour les glorieux inconnus qui reposent dans vos murs? Il est aussi un enseignement pour les générations qui s'élèvent. Il apprendra à nos enfants à aimer la patrie, à braver le péril, à pratiquer le renoncement, l'abnégation, le sacrifice.

Ceux dont il rappelle le souvenir avaient des pères, des mères qu'ils chérissaient tendrement. Ils les ont quittés pour voler au secours de la patrie menacée; la crainte de ne plus revoir ceux qu'ils aimaient, n'a pu arrêter leur élan; la pensée du désespoir dans lequel leur trépas plongerait leurs vieux parents n'a pas glacé leur courage.

Il y en avait, dont des compagnes inquiètes attendaient avec anxiété le retour, dont de tendres enfants réclamaient l'appui et la sollicitude. Leurs légitimes préoccupations n'ont pas fait faiblir leur

cœur; ils leur ont imposé silence pour ne songer qu'à leur devoir!

Ils étaient jeunes, pour la plupart; ils sortaient à peine de l'adolescence, ils entraient seulement dans la vie active, ils avaient fait de beaux et brillants rêves d'avenir; la crainte de les briser eût pu jeter un peu d'hésitation dans leur esprit; mais ils n'ont point pensé à eux-mêmes; ils ne se sont pas préoccupés d'eux-mêmes; ils n'avaient qu'un désir, qu'un but : le salut de la France!

Est-ce que de pareils exemples ne feront pas une vive impression sur la jeunesse? Est-ce que les adolescents auxquels on montrera le monument qui a été élevé aujourd'hui ne seront pas saisis d'un saint enthousiasme? Est-ce que l'amour du pays ne viendra pas enflammer leur cœur, embraser leur âme? Oh! certes, nobles victimes du patriotisme, votre sang n'aura pas coulé en vain! Dans la tombe, vous servirez encore la patrie, car vous lui susciterez des défenseurs ardents, résolus comme vous, et disposés, comme vous, à lui sacrifier tout : leurs biens, leurs affections, même leur existence.

Non-seulement à nos enfants, à nous aussi, ce monument peut donner de graves enseignements. Il consacre le souvenir d'hommes qui appartenaient à différentes opinions religieuses ou politiques et qui pourtant s'étaient unis dans un même sentiment : l'amour de la France; qui ont travaillé à un but commun : la défense du sol français. En

rappelant nos désastres, en reportant notre souvenir vers les évènements qui se sont accomplis, il nous oblige à reconnaître que ce qui a fait la force de nos ennemis c'est leur union ! Ne nous adresse-t-il pas ainsi un pressant appel?

Si nos vainqueurs, qui formaient des peuples différents, appartenaient à des nationalités diverses, ont pu se liguer contre nous malgré des divergences de vues profondes, ne pouvons-nous pas, nous, qui ne sommes qu'un seul et même peuple, nous unir pour nous relever, pour reprendre parmi les nations la place glorieuse qui nous a été ravie? Ne devons-nous pas à notre pauvre pays à peine convalescent d'une terrible blessure, ne devons-nous pas aux chers morts, qui se sont offerts en sacrifice pour nous, d'oublier ce qui nous divise et de ne vouloir tous qu'une seule chose : la prospérité et la gloire de la patrie, de ne former tous qu'un seul parti, le parti de la France? Nous le devons aussi à l'Alsace, à la Lorraine dont on nous a arraché le territoire et dont on voudrait maintenant détacher de nous le cœur et l'âme.

Ne savons-nous pas qu'on exploite nos divisions auprès de nos infortunés frères? que leurs maîtres leur disent : La France est perdue, elle se débat entre diverses factions. Elle n'aura plus de tranquillité : vous êtes bien heureux de nous appartenir, c'est nous qui protégeons vos biens et votre vie, c'est nous qui vous donnons la sécurité.

Ces perfides paroles ne font encore aucune im-

pression sur ceux auxquels elles sont adressées, nous le savons; elles ne détruisent pas les sympathies ardentes que l'Alsace et la Lorraine nous ont conservées. Mais devons-nous fournir contre nous des arguments à nos vainqueurs, devons-nous mettre à leur disposition le moyen de nous aliéner plus tard le cœur de nos anciens compatriotes?

Oh! si j'avais une de ces voix autorisées qui ont droit de se faire entendre du pays tout entier, je dirais à notre chère patrie : France, ô bien aimée France, efforce-toi de grouper tous tes enfants en un seul faisceau; travaille à ton relèvement, hâte-le, et si ton ardeur a besoin d'être stimulée, tourne tes regards vers les provinces qui t'ont été arrachées. Vois ces mains suppliantes qui se tendent vers toi! Entends les gémissements de ceux qui souffrent et pleurent parce qu'ils sont séparés de toi! Assigne pour but à tes efforts la réalisation des espérances qu'on fonde sur toi!

Et si mes paroles pouvaient franchir la frontière nouvelle que de douloureux évènements ont établie, je m'adressserais aussi à l'Alsace et je lui dirais : Terre chérie qui a été notre berceau et dans laquelle reposent nos ancêtres, conserve devant l'oppresseur cette attitude digne, noble et fière qui t'a valu les sympathies du monde civilisé et qui impose le respect à tes maîtres eux-mêmes; conserve à la France cet invincible attachement que tu lui as montré jusqu'ici. Ne renonce pas à l'espérance. Ta délivrance viendra, car « Dieu n'oublie point le cri

des affligés, (1) » *lo schakach zaakas anoyim*, et la patrie, elle, ne deviendra pas indifférente à ton sort. Comme autrefois Dieu à Israël elle te dit : « La femme oublie-t-elle son nourrisson, le fruit de ses entrailles? Ah! si les mères pouvaient oublier, moi je ne t'oublierais jamais! (2) »

Et si votre affranchissement se fait attendre un peu de temps, frères Alsaciens, si le découragement s'empare de vous, si votre âme est sur le point de défaillir, accourez ici, placez-vous en face du monument qu'on élève aujourd'hui et votre foi se ranimera et vos espérances se réveilleront. Une nation qui produit des dévoûments aussi admirables que celui dont cette pierre commémorative rappelle le souvenir; une nation dont les fils combattent avec ce courage, cette ardeur, cet oubli de soi-même, ce mépris du danger dont ont fait preuve les défenseurs de cette ville; une nation qui honore ceux qui sont morts pour elle, comme nous les honorons aujourd'hui; une pareille nation ne s'achemine pas vers sa chute; elle ne marche pas à sa ruine, comme on veut vous le faire croire, elle s'écrie comme le Psalmiste : *Lo omout ki echyé*, non je ne mourrai point, je veux vivre et je vivrai, *yaser yisrani yah velamaveth lo nethanani*. Dieu m'a corrigée, je profiterai de ses avertissements, mais il ne m'a pas livrée à la mort. (3) »

(1) Psaume 9, v. 13.
(2) Isaïe, ch. 49, v. 15.
(3) Psaume 11, 8, v. 17 et 18.

Et ne voyez-vous pas que la France vit? Ne nous a-t-elle pas donné des preuves certaines de vitalité? Regardez-la, elle n'est plus cette pauvre blessée, étendue, sanglante sur le sol. *Va œl Pene Hasadé Touschlechi. Misboseset badamech* (1), sa plaie se cicatrise; elle n'est plus cette malheureuse affligée, battue de la tempête et non consolée, *Aniah sarah lo nuchama* (2), elle relève la tête et ses vainqueurs se mettent à trembler pour leur conquête et ils cherchent des alliés. Ah ! nos ennemis avaient dit : *Leichou venachitem migoï veloysacher schem Israël od.* « venez, détruisons-les, de sorte qu'ils ne soient plus une nation et qu'il ne soit plus parlé d'eux. (3) » Mais ils ont été impuissants à accomplir leurs desseins et leurs projets n'ont point été exécutés. C'est pourquoi, chère Alsace, un de tes fils exilés t'envoie aujourd'hui ce message d'espérance emprunté au psaume que nous avons chanté tout à l'heure. *Kaveh el Adonay, chaseck veyaametz libecha.* Fie-toi à l'Eternel, demeure ferme et que ton cœur soit fort (4). Oui, espérez, vous qui avez été nos compatriotes et qui êtes appelés à redevenir ce que vous étiez, et puisse l'Eternel accomplir bientôt vos vœux qui sont aussi les nôtres, et puisse-t-il

(1) Ezechiel, ch. 16, v. 5 et 6.
(2) Isaïe, ch. 54, v. 11.
(3) Psaume 8, 3, v. 5.
(4) Psaume 27, v. 14.

réaliser bientôt vos espérances qui sont aussi nos espérances les plus chères ! Amen !

PRIÈRE.

Et maintenant, mes Frères, élevons nos âmes vers Dieu et prions pour ceux qui ont arrosé ce sol de leur sang afin de le conserver à la patrie.

Eternel Dieu de bonté et d'amour, nous te prions non-seulement pour nos coréligionnaires qui sont tombés au champ d'honneur et qui, en combattant pour la défense de nos foyers, pour l'indépendance du pays, ont glorifié le nom d'Israël, ont montré que les descendants des Machabées n'ont pas oublié les vertus guerriéres de leurs ancêtres, que les Israëlites français n'ont pas perdu le souvenir des bienfaits dont ils sont redevables à la contrée qui, la première a fait cesser l'humiliation qui pesait sur nos pères et a reconnu leurs droits ; nous te prions aussi pour nos frères des autres cultes qui, accourus de divers points de la France pour repousser l'invasion étrangère, sont morts glorieusement ici victimes de leur dévouement à la patrie.

Accorde, Seigneur, à ces âmes généreuses la

récompense qu'elles ont méritée, les délices ineffables que tu réserves à ceux qui, ici bas, effacent leur volonté devant la tienne et sacrifient leurs intérêts et leur vie à l'idée du devoir.

Que ta miséricorde s'étende aussi, ô Éternel, sur ceux que la terrible lutte engagée sous ces murs a frappés dans leurs affections. Console les parents désolés qui déplorent la perte des fils chéris, soutiens les veuves éplorées qui gémissent parce que la guerre les a privées de ceux auxquelles elles avaient engagé leur foi; prends soin des enfants qui ne reverront plus leurs pères!

Inspire-nous à tous le désir de suivre le magnifique exemple que nous ont légué ceux en l'honneur desquels nous célébrons aujourd'hui cette funèbre cérémonie; et permets que nous devenions comme eux les dignes enfants de la France, les serviteurs fidèles et dévoués de la patrie!

Ministre d'une religion de paix, mis en présence aujourd'hui des maux qu'engendre la guerre, je dois prier pour que la paix se maintienne toujours parmi les hommes. Et pourtant puis-je oublier que si la paix restait telle qu'elle a été faite après nos désastres, l'Alsace et la Lorraine nous seraient ravies pour jamais, elles seraient à jamais soumises à la domination étrangère.

Oh! sans doute nous avons horreur de ces luttes fratricides, par lesquelles les nations se déciment sans profit pour aucune d'elles, mais le mépris du droit, l'abus de la force ne nous inspirent pas

moins d'horreur. Et, si la guerre est un mal, est-ce que l'oppression des consciences, la violation du droit, la négation de cette vérité : que les peuples ne sont pas un vil bétail dont un conquérant heureux peut disposer à son gré, qu'ils doivent décider eux-mêmes de leur sort, est-ce que tout cela n'est pas un mal aussi?

Mais toi Seigneur, toi qui dirige les évènements à ton gré, tu peux faire cesser un de ces maux, sans amener l'autre. Oh? que ce soit là ton désir. Hâte la venue des temps bénis, où la justice régnera d'un bout de l'univers à l'autre, où une nation ne voudra plus dominer sur l'autre, où tout joug sera rompu, où toute chaîne sera brisée, selon l'expression d'un de tes prophètes, où les peuples reconnaissant qu'ils sont frères, ne rivaliseront plus que dans les luttes pacifiques de l'art et de l'industrie, ne chercheront plus à se surpasser qu'en moralité et en instruction, où sera accomplie cette prophétie d'un de tes serviteurs. « Et les nations transformeront leurs épées en hoyaux, et de leurs hallebardes elles feront des serpettes. Un peuple ne lèvera plus le glaive contre l'autre et l'on ne s'exercera plus à la guerre (1). »

Oh ! puisse cette époque heureuse arriver bientôt; que telle soit ta volonté, Eternel, notre père, et père de l'humanité tout entière! Amen!

(1) Isaïe, ch. 2, v. 4.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Verdun, Imp. Renvé–Lallemant, rue St–Paul, 6.

Publications du Même :

DÉFENSE DU JUDAISME, in-8° .... 3f »
ISAIE OU LE TRAVAIL, 2e édit. [illegible] 1 »
L[illegible]LLÉES DU VENDREDI
[illegible] 1 25
H[illegible]E SAINTE, 2e édit. in-18 ...... 1 »
RECITS BIBLIQUES, 2e édit. in-18 .... 1 25
ADIEU A L'ALSACE, in-8° 0 50
ALSATIANA, 1 vol. in-18 .... 1 »
ÉLOGE DE M. DREYFUS, rabbin de Mulhouse, in-8° 0 50
INAUGURATION du Temple de Vesoul.
Id. du Temple de Remiremont.
Id. du Temple de Porrentruy.
Id. du Monument élevé aux victimes du siége de Belfort.
LA TOLÉRANCE, sermon prononcé à Verdun.
DEUX SERMONS prononcés à la Chaux-de-Fonds (Suisse).
LA PROVIDENCE, sermon prononcé à Lunéville [illegible] de Kol Nidré.
[illegible] FUNÈBRE de Léon Tréfou[illegible]noncé à Chaumont.

SOUS PRESSE :

LES RÉCRÉATIONS ISRAÉLITES, 1 vol. in-18.